


Bibliothèque de S.M.
Le Roi



ŒUVRES

DE

JEAN RACINE.

Cet ouvrage se vend à Paris, chez POUGIN, Imprimeur-Libraire, rue des Pères, N°. 9.

ŒUVRES
DE
JEAN RACINE,
AVEC
DES COMMENTAIRES,
PAR M. LUNEAU DE BOISJERMAIN.

TOME V.

SECONDE ÉDITION.



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE POUGIN.

1796, *an* 4ème

ESTHER,

TRAGÉDIE.

1689.

PRÉFACE

DES ÉDITEURS.

MADAME de Maintenon, dégoûtée des mauvaises pièces que faisoit madame de Brinon, première supérieure de Saint-Cyr, et scandalisée de la manière trop passionnée avec laquelle les jeunes élèves de cette maison avoient représenté Andromaque, invita Racine à composer un poëme moral ou historique, d'où l'amour fût entièrement banni. Racine craignit d'abord de réveiller ses ennemis, et de compromettre sa réputation. Il balança long-tems sur le choix du sujet, mais celui d'Esther fut trouvé si heureux, que Boileau, qui avoit d'abord détourné ce poëte tragique de répondre aux vues de madame de Maintenon, fut le premier à le déterminer à la satisfaire. La tragédie d'Esther fut représentée à Saint-Cyr pendant le carnaval de l'année 1689. Racine forma lui-même à la déclamation les jeunes demoiselles qui remplirent ses différens rôles.

Le roi, et toute la cour, selon madame de Sévigné, *donnèrent les plus grands applaudissemens à cette pièce ; M. le Prince y pleura ; madame*

de Maintenon et huit Jésuites, *dont étoit le père Gaillard, honorèrent de leur présence la dernière représentation*. C'étoit alors une faveur pour tous les seigneurs d'y être admis. La musique, les vers, les spectateurs, tout contribuoit à la splendeur de ce spectacle.

Il étoit bien satisfaisant pour Louis XIV. de voir tous les arts, tous les talens, toutes les vertus célébrer l'éclat de son règne; mais quelle distinction ne fut-ce pas pour Racine d'avoir pu attirer un si grand concours à la représentation d'Esther? Non-seulement Louis XIV. y assista, mais il y conduisit Jacques II., roi d'Angleterre, mort depuis à Saint-Germain.

Ce que Racine avoit prévu arriva : les applaudissemens de la cour ne firent qu'irriter ses ennemis; on censura la pièce d'Esther avec acharnement. Cette critique, et la réponse qu'on fit alors, se sont perdues; mais le parterre a confirmé le jugement des critiques, par le mauvais accueil qu'il fit à cette tragédie, jouée sur le théâtre de la comédie française, le lundi 8 mai 1721. On lit, en effet, dans l'histoire du théâtre français, *tom. XV, pag.* 426, qu'Esther n'eut alors que huit représentations, quoique le célèbre Baron y fît le rôle d'Assuérus. Ce défaut de réussite fut

produit sans doute par le peu d'intérêt qu'on prenoit alors aux allusions qui avoient occasionné les premiers succès d'Esther, en 1689. On rendit cependant justice aux beautés du style ; mais on ne vit dans le sujet qu'une action sans intérêt, et qui n'étoit aucunement théâtrale. Ce fut sans doute pour cela que Racine ne donna jamais à cette pièce le nom de tragédie, et qu'il ne distingua les actes par aucune division.

L'histoire d'Esther avoit déjà paru plusieurs fois avec aussi peu de succès sur la scène française. André de Rivaudeau, en 1566, la traita sous le titre d'*Aman ;* Antoine de Mont-Chrétien, dans le siècle suivant, sous celui d'*Aman* ou de *la Vanité ;* un auteur anonyme, en 1617, sous le nom d'*Aman* ou du *Favori d'Assuérus :* c'étoit une mauvaise allégorie à l'histoire du maréchal d'Ancre ; *Histoire du théâtre français, tome IV. page* 264. Pierre Mathieu fit, sur le même sujet, une tragédie d'Esther, en 1578, qui n'eut aucun succès ; *ibid. tom. III. pag.* 409. Des débris de cette pièce, il composa, quelque tems après, deux tragédies, *Vasthi* et *Aman*, représentées en 1587, et imprimées à Lyon, chez Rigaud, en 1589. *Ibid. pag.* 485 *et* 488. Enfin, Pierre Durier, connu par sa pièce de *Scévole*, donna

aussi, en 1644, une tragédie d'Esther, qui n'est pas destituée de mérite, mais sur laquelle nous ne nous étendrons pas plus que sur les ouvrages de ses prédécesseurs, parce que toutes ces pièces n'ont aucune ressemblance avec celle de Racine.

Esther fut imprimée, pour la première fois, en 1689 : les dames de Saint-Cyr en obtinrent le privilége exclusif, et elles *firent défendre en même tems à tous acteurs, et autres gens montant sur les théâtres publics, de la représenter.* C'est à cette première édition que remonte la première division de cette tragédie en cinq actes, adoptée depuis dans l'édition de Thierry, de 1702, et dans celle d'Amsterdam, en 1743. Nous croyons inutile de détailler ici les raisons qui nous ont déterminés à préférer cette division à celle en trois actes qui a prévalu ; nous dirons seulement que Racine, selon toute apparence, n'ayant marqué d'autre division dans Esther que celle des chœurs, nous avons cru devoir l'adopter, parce qu'elle se rapproche le plus de ses vues; nous pensons même qu'il seroit beaucoup mieux de n'y mettre aucune division d'acte ni de scène, et de suivre en cela la méthode des poëtes grecs, chez lesquels les chœurs tenoient lieu de nos entre-actes.

PRÉFACE
DE L'AUTEUR.

La célèbre maison de Saint-Cyr ayant été principalement établie pour élever dans la piété un fort grand nombre de jeunes demoiselles rassemblées de tous les endroits du royaume, on n'y a rien oublié de tout ce qui pouvoit contribuer à les rendre capables de servir Dieu dans les différens états où il lui plaira de les appeler. Mais, en leur montrant les choses essentielles et nécessaires, on ne néglige pas de leur apprendre celles qui peuvent servir à leur polir l'esprit et à leur former le jugement. On a imaginé, pour cela, plusieurs moyens qui, sans les détourner de leur travail et de leurs exercices ordinaires, les instruisent en les divertissant. On leur mèt, pour ainsi dire, à profit leurs heures de récréation ; on leur fait faire entre elles, sur leurs principaux devoirs, des conversations ingénieuses, qu'on leur a composées exprès, ou qu'elles-mêmes composent sur le champ. On les fait parler sur les histoires qu'on leur a lues, ou sur les importantes vérités qu'on leur a enseignées. On leur fait réciter par cœur, et déclamer les plus beaux endroits des meilleurs poëtes ; et cela leur sert sur-tout à les défaire de quantité de mauvaises prononciations qu'elles pourroient avoir apportées de leurs provinces. On a soin aussi de faire apprendre à chanter à celles

qui ont de la voix, et on ne leur laisse pas perdre un talent qui les peut amuser innocemment, et qu'elles peuvent employer un jour à chanter les louanges de Dieu.

Mais la plupart des plus excellens vers de notre langue ayant été composés sur des matières fort profanes, et nos plus beaux airs étant sur des paroles extrêmement molles et efféminées, capables de faire des impressions dangereuses sur de jeunes esprits, les personnes illustres, qui ont bien voulu prendre la principale direction de cette maison, ont souhaité qu'il y eût quelque ouvrage qui, sans avoir tous ces défauts, pût produire une partie de ces bons effets. Elles me firent l'honneur de me communiquer leur dessein, et même de me demander si je ne pourrois pas faire, sur quelque sujet de piété et de morale, une espèce de poëme où le chant fût mêlé avec le récit; le tout lié par une action qui rendît la chose plus vive et moins capable d'ennuyer.

Je leur proposai le sujet d'Esther, qui les frapa d'abord, cette histoire leur paroissant pleine de grandes leçons d'amour de Dieu, et de détachement du monde au milieu du monde même; et je crus, de mon côté, que je trouverois assez de facilité à traiter ce sujet, d'autant plus qu'il me sembla que, sans altérer aucune des circonstances tant soit peu considérables de l'écriture sainte, ce qui seroit, à mon avis, une espèce de sacrilége, je pourrois remplir toute mon action avec les seules scènes que Dieu lui-même, pour ainsi dire, a préparées.

J'entrepris donc la chose, et je m'apperçus qu'en travaillant sur le plan qu'on m'avoit donné, j'exécutois, en quelque sorte, un dessein qui m'avoit souvent passé dans l'esprit, qui étoit de lier, comme dans les anciennes tragédies grecques, le chœur et le chant avec l'action, et d'employer à chanter les louanges du vrai Dieu, cette partie du chœur que les païens employoient à chanter les louanges de leurs fausses divinités.

A dire vrai, je ne pensois guères que la chose dût être aussi publique qu'elle l'a été. Mais les grandes vérités de l'écriture, et la manière sublime dont elles y sont énoncées, pour peu qu'on les présente, même imparfaitement, aux yeux des hommes, sont si propres à les fraper, et d'ailleurs ces jeunes demoiselles ont déclamé et chanté cet ouvrage avec tant de grâce, tant de modestie, et tant de piété, qu'il n'a pas été possible qu'il demeurât renfermé dans le secret de leur maison : de sortequ'un divertissement d'enfans est devenu le sujet de l'empressement de toute la cour; le roi lui-même, qui en avoit été touché, n'ayant pu refuser tout ce qu'il y a de plus grands seigneurs de les y mener, et ayant eu la satisfaction de voir, par le plaisir qu'ils y ont pris, qu'on se peut aussi bien divertir aux choses de piété qu'à tous les spectacles profanes.

Au reste, quoique j'aie évité soigneusement de mêler le profane avec le sacré, j'ai cru néanmoins que je pouvois emprunter deux ou trois traits d'Hérodote pour mieux peindre Assuérus; car j'ai suivi le

sentiment de plusieurs savans interprètes de l'écriture, qui tiennent que ce roi est le même que le fameux Darius, fils d'Hystaspe, dont parle cet historien. En effet, ils en rapportent quantité de preuves, dont quelques-unes me paroissent des démonstrations. Mais je n'ai pas jugé à propos de croire ce même Hérodote sur sa parole, lorsqu'il dit que les Perses n'élevoient ni temples, ni autels, ni statues à leurs dieux, et qu'ils ne se servoient point de libations dans leurs sacrifices. Son témoignage est expressément détruit par l'écriture, aussi bien que par Xénophon, beaucoup mieux instruit que lui des mœurs et des affaires de la Perse, et enfin par Quinte-Curce.

On peut dire que l'unité du lieu est observée dans cette pièce, en ce que toute l'action se passe dans le palais d'Assuérus. Cependant, comme on vouloit rendre ce divertissement plus agréable à des enfans, en jetant quelque variété dans les décorations, cela a été cause que je n'ai pas gardé cette unité avec la même rigueur que j'ai fait autrefois dans mes tragédies.

Je crois qu'il est bon d'avertir ici que, bien qu'il y ait dans Esther des personnages d'hommes (1), ces personnages n'ont pas laissé d'être representés par des filles avec toute la bienséance de leur sexe; la chose leur a été d'autant plus aisée, qu'anciennement les

(1) *Bien qu'il y ait dans Esther des personnages d'hommes*, Le rôle d'Assuérus fut joué par mademoiselle de Lally.

habits des Persans et des Juifs étoient de longues robes qui tomboient jusqu'à terre.

Je ne puis me résoudre à finir cette préface, sans rendre à celui qui a fait la musique (1) la justice qui lui est due, et sans confesser franchement que ses chants ont fait un des plus grands agrémens de la pièce. Tous les connoisseurs demeurent d'accord que depuis long-tems on n'a point entendu d'airs plus touchans ni plus convenables aux paroles.

Quelques personnes ont trouvé la musique du dernier chœur un peu longue, quoique très-belle; mais qu'auroit-on dit de ces jeunes Israélites qui avoient tant fait de vœux à Dieu pour être délivrées de l'horrible péril où elles étoient, si, ce péril étant passé, elles lui en avoient rendu de médiocres actions de grâces ? Elles auroient directement péché contre la louable coutume de leur nation, où l'on ne recevoit de Dieu aucun bienfait signalé qu'on ne l'en remerciât sur le champ par de fort longs cantiques; témoin ceux de Marie, sœur de Moyse; de Débora et de Judith, et tant d'autres, dont l'écriture est pleine. On dit même que les Juifs, encore aujourd'hui, célèbrent, par de grandes actions de grâces, le jour où leurs ancêtres furent délivrés par Esther de la cruauté d'Aman.

---

(1) *Sans rendre à celui qui a fait la musique la justice qui lui est due*, etc.

Ce musicien s'appeloit Moreau. La protection de madame de Maintenon, et les éloges que lui donne Racine, n'ont pas fait adopter l'idée qu'on donne ici de ses talens.

PROLOGUE. (1)

LA PIÉTÉ.

Du séjour bienheureux de la divinité,
Je descends dans ce lieu par la grâce habité.
L'innocence s'y plaît, ma compagne éternelle,
Et n'a pas sous les cieux d'asyle plus fidelle.
Ici, loin du tumulte, aux devoirs les plus saints,
Tout un peuple naissant est formé par mes mains.
Je nouris dans son cœur la semence féconde
Des vertus dont il doit sanctifier le monde.
Un roi qui me protège, un roi victorieux
A commis à mes soins ce dépôt précieux.
C'est lui qui rassembla ces colombes timides,
Éparses en cent lieux, sans secours et sans guides.
Pour elles, à sa porte, élevant ce palais, (2)
Il leur y fit trouver l'abondance et la paix.

---

(1) *PROLOGUE.*

Madame de Caylus, qui avoit été élevée à Saint-Cyr, et qui n'en étoit sortie que depuis peu de tems, témoigna une grande envie de faire un personnage dans Esther. Les rôles étant distribués, Racine eut la complaisance de faire pour elle ce prologue. Il est peut-être un peu singulier de voir la Piété, semblable à un courtisan adroit, descendre du ciel pour flater Louis XIV, mais c'est la Piété qui le loue d'un établissement pieux.

(2) *Pour elles, à sa porte, élevant ce palais*, etc.

Ceci se rapporte à la maison de Saint-Cyr. L'intérêt que

Grand Dieu! que cet ouvrage ait place en ta mémoire!
Que tous les soins qu'il prend pour soutenir ta gloire,
Soient gravés de ta main au livre où sont écrits
Les noms prédestinés des rois que tu chéris!
Tu m'écoutes; ma voix ne t'est point étrangère:
Je suis la Piété, cette fille si chère,
Qui t'offre de ce roi les plus tendres soupirs.
Du feu de ton amour j'allume ses desirs.
Du zèle qui, pour toi, l'enflamme et le dévore,
La chaleur se répand du couchant à l'aurore.
Tu le vois tous les jours devant toi prosterné,
Humilier ce front de splendeur couronné;
Et, confondant l'orgueil par d'augustes exemples,
Baiser avec respect le pavé de tes temples.
De ta gloire animé, lui seul, de tant de rois,
S'arme pour ta querelle, et combat pour tes droits.
Le perfide intérêt, l'aveugle jalousie,
S'unissent contre toi pour l'affreuse hérésie.
La discorde en fureur frémit de toutes parts.
Tout semble abandonner tes sacrés étendards;
Et l'enfer, couvrant tout de ses vapeurs funèbres, (1)
Sur les yeux les plus saints a jeté ses ténèbres.

Louis XIV prenoit à ce nouvel établissement se répandoit sur tout ce qui pouvoit y avoir rapport.

(1) *Et l'enfer, couvrant tout de ses vapeurs funèbres,*
Sur les yeux les plus saints a jeté ses ténèbres.

Louis Racine prétend que les brouilleries qui existoient alors entre la cour de France et celle de Rome, donnèrent lieu à quelques critiques de faire *une application de ces deux vers*, tout-à-fait *contraire aux intentions de son auteur.* Nous

Lui seul invariable, et fondé sur la foi,
Ne cherche, ne regarde, et n'écoute que toi;
Et, bravant du démon l'impuissant artifice,
De la religion soutient tout l'édifice.
Grand Dieu! juge ta cause, et déploye aujourd'hui
Ce bras, ce même bras qui combattoit pour lui,
Lorsque des nations à sa perte animées,
Le Rhin vit tant de fois disperser les armées.
Des mêmes ennemis je reconnois l'orgueil;
Ils viennent se briser contre le même écueil.
Déjà, rompant par-tout leurs plus fermes barrières,
Du débris de leurs forts ils couvrent ses frontières.
Tu lui donnes un fils prompt à le seconder,
Qui sait combattre, plaire, obéir, commander;
Un fils qui, comme lui, suivi de la victoire,
Semble, à gagner son cœur, borner toute sa gloire;
Un fils à tous ses vœux avec amour soumis,
L'éternel désespoir de tous ses ennemis:
Pareil à ces esprits que ta justice envoie,
Quand son roi lui dit, pars; il s'élance avec joie,
Du tonnerre vengeur s'en va tout embraser,
Et tranquille à ses pieds revient le déposer.
Mais, tandis qu'un grand roi venge ainsi mes injures,
Vous qui goûtez ici des délices si pures, (1)

---

croyons en effet que Racine n'a *point été capable de penser que l'enfer eût jeté ses ténèbres sur les yeux d'un pape aussi respectable qu'Innocent XI.* Remarques, *tom. II. pag.* 229.

(1) *Vous qui goûtez ici des délices si pures,*

Délices est féminin au pluriel, et masculin au singulier. On dit très-bien, par exemple, *c'est un délice, pour de certaines*

S'il permet à son cœur un moment de repos,
A vos jeux innocens appelez ce héros.
Retracez-lui d'Esther l'histoire glorieuse,
Et sur l'impiété la foi victorieuse.
Et vous, qui vous plaisez aux folles passions,
Qu'allument dans vos cœurs les vaines fictions,
Profanes amateurs de spectacles frivoles,
Dont l'oreille s'ennuie au son de mes paroles,
Fuyez de mes plaisirs la sainte austérité.
Tout respire ici Dieu, la paix, la vérité.

---

personnes, de boire à la glace, même en hiver. On dit également d'une autre, *qu'elle fait toutes ses délices de l'étude.*

ACTEURS.

ASSUÉRUS, roi de Perse.

ESTHER, reine de Perse.

MARDOCHÉE, onclé d'Esther. (1)

AMAN, favori d'Assuérus.

ZARÈS, femme d'Aman.

HYDASPE, officier du palais intérieur d'Assuérus.

ASAPH, autre officier d'Assuérus.

ÉLISE, confidente d'Esther.

THAMAR, Israélite de la suite d'Esther.

GARDES du roi Assuérus.

CHŒUR de jeunes filles Israélites.

La scène est à Suze, dans le palais d'Assuérus.

---

(1) *MARDOCHÉE, oncle d'Esther.*

On n'est pas trop d'accord sur le degré de parenté qui unissoit Esther et Mardochée. *Antiq. judaïq. de Joseph*, liv. VI. chap. 6.

ESTHER.

ESTHER.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'appartement d'Esther.

SCÈNE PREMIÈRE.

ESTHER, ÉLISE.

ESTHER.

EST-CE toi, chère Élise ? O jours trois fois heureux!
Que béni soit le ciel qui te rend à mes vœux !
Toi, qui de Benjamin, comme moi descendue, (1)
Fus de mes premiers ans la compagne assidue ;
Et qui, d'un même joug souffrant l'oppression,
M'aidois à soupirer les malheurs de Sion. (2)

---

(1) *Toi, qui de Benjamin, comme moi, descendue*, etc. On peut consulter, sur la généalogie de Mardochée, le chapitre II. d'Esther, verset 5. et le chapitre XI. verset 2.

(2) *M'aidois à soupirer les malheurs de Sion.* *Soupirer les malheurs* : expression neuve et riche, empruntée de Tibulle, *liv. I. élégie* VI.

Combien ce tems encore est cher à ma mémoire !
Mais toi, de ton Esther ignorois-tu la gloire ?
Depuis plus de six mois que je te fais chercher,
Quel climat, quel désert a donc pu te cacher ?

ÉLISE.

Au bruit de votre mort, justement éplorée,
Du reste des humains je vivois séparée,
Et de mes tristes jours n'attendois que la fin ;
Quand tout-à-coup, madame, un prophète divin :
C'est pleurer trop long-tems une mort qui t'abuse, (1)
Lève-toi, m'a-t'il dit, prends ton chemin vers Suze.
Là, tu verras d'Esther la pompe et les honneurs,
Et sur le trône assis le sujet de tes pleurs.
Rassure, ajouta-t'il, tes tribus alarmées :
Sion, le jour approche, où le Dieu des armées
Va de son bras puissant faire éclater l'appui,
Et le cri de son peuple est monté jusqu'à lui. (2)

Boileau avoit déjà donné dans notre langue l'exemple de cette hardiesse, en disant :

Ce n'étoit pas jadis sur ce ton ridicule
Qu'amour dictoit les vers que soupiroit Tibulle, *etc.*
Art poetique, chant II.

(1) *C'est pleurer trop long-tems une mort qui t'abuse,*

Tous ces vers sont supérieurement écrits ; il y règne une onction, un enthousiasme qui sont le propre du langage des prophètes.

(2) *Et le cri de son peuple est monté jusqu'à lui.*

Traduction littérale du passage suivant de l'exode. *Le cri* (des Israélites) *causé par l'excès de leurs maux monta jusqu'à Dieu,* chap. II. verset 23. Cette façon sublime de peindre la

Il dit : et moi, de joie et d'horreur pénétrée,
Je cours. De ce palais j'ai su trouver l'entrée.
O spectacle ! ô triomphe admirable à mes yeux,
Digne en effet du bras qui sauva nos aïeux!
Le fier Assuérus couronne sa captive,
Et le Persan superbe est aux pieds d'une Juive.
Par quels secrets ressorts, par quel enchaînement
Le ciel a-t'il conduit ce grand événement ?

ESTHER.

Peut-être on t'a conté la fameuse disgrace
De l'altière Vasthi, dont j'occupe la place,
Lorsque le roi, contre elle enflammé de dépit,
La chassa de son trône, ainsi que de son lit.
Mais il ne put sitôt en bannir la pensée.
Vasthi régna long-tems dans son ame offensée.
Dans ses nombreux états il falloit donc chercher (1)

---

manière dont les hommes font connoître au souverain Être leurs besoins et leurs maux, se rencontre très-souvent dans les livres sacrés.

(1) *Dans ses nombreux états il fallut donc chercher*, etc.

Assuérus ne pouvant effacer de son souvenir la mémoire de Vasthi, ses favoris lui conseillèrent de faire *chercher dans ses états les vierges les plus belles ; envoyez*, lui dirent-ils, *dans les différentes provinces de votre empire des officiers qui tâchent de découvrir celles qui seront les plus dignes de vous être présentées; vous leur donnerez commission de les conduire dans votre capitale.* Esther, *chap. II.* versets 2 et 3. Cet usage est aujourd'hui celui des Turcs ; c'étoit alors celui des Perses. David reçut Abisag la Sunamite après une semblable recherche. *Liv. III. des rois*, chap. 1, verset 2.

Quelque nouvel objet qui l'en pût détacher.
De l'Inde à l'Hellespont ses esclaves coururent.
Les filles de l'Égypte à Suze comparurent. (1)
Celles même du Parthe et du Scythe indompté,
Y briguèrent le sceptre offert à la beauté.
On m'élevoit alors, solitaire et cachée, (2)
Sous les yeux vigilans du sage Mardochée.
Tu sais combien je dois à ses heureux secours.
La mort m'avoit ravi les auteurs de mes jours;

---

(1) *Les filles de l'Égypte à Suze comparurent*, etc.

Cette circonstance n'est point dans l'écriture; il est dit seulement qu'*on conduisit à Suze un grand nombre de jeunes filles, qui furent remises à la garde d'Égée*. Esther, *chap. II.* verset 8.

Quelques critiques ont reproché à Racine d'avoir parlé des Parthes au tems d'Esther. Ces peuples, à la vérité, n'ont fait aucune action d'éclat sous le règne des Assyriens et des Mèdes, *Justin, liv. XLI. chap.* 1. mais ils existoient long-tems avant la fondation de ces deux empires; c'étoit une colonie qui se sépara du corps de la nation Scythe; on les appela pour cela *Parthes*, nom qui signifie *bannis*.

(2) *On m'élevoit alors solitaire et cachée,*
Sous les yeux vigilans du sage Mardochée.

L'historien Joseph, au livre XI de ses antiquités judaïques, chap. VI, prétend qu'Esther demeuroit à Babylone avec Mardochée; il se trompe. On lit en effet au chapitre II. d'Esther, *qu'il y avoit à Suze un homme appelé Mardochée..... qui s'étoit chargé de veiller à l'éducation d'une fille de son frère qui s'appeloit Edesse. Dès sa plus tendre enfance elle avoit perdu son père et sa mère; c'étoit une vierge d'une grande beauté et d'une rare modestie; Mardochée l'élevoit en qualité de tuteur ou de père adoptif.* versets 5, 7, 8.

Mais lui, voyant en moi la fille de son frère,
Me tint lieu, chère Élise, et de père et de mère.
Du triste état des Juifs jour et nuit agité,
Il me tira du sein de mon obscurité;
Et sur mes foibles mains fondant leur délivrance,
Il me fit d'un empire accepter l'espérance.
A ses desseins secrets tremblante j'obéis.
Je vins; mais je cachai ma race et mon pays. (1)
Qui pourroit cependant t'exprimer les cabales
Que formoit en ces lieux ce peuple de rivales,
Qui toutes disputant un si grand intérêt,
Des yeux d'Assuérus attendoient leur arrêt?
Chacune avoit sa brigue et de puissans suffrages. (2)
L'une d'un sang fameux vantoit les avantages.
L'autre, pour se parer de superbes atours,
Des plus adroites mains empruntoit le secours. (3)

---

(1) *Je vins; mais je cachai ma race et mon pays.*

L'écriture sainte dit: *Esther fut mise aussi au nombre des filles parmi lesquelles le roi avoit résolu de choisir une épouse... mais elle ne voulut faire connoître ni sa patrie, ni le peuple chez lequel elle étoit née.* Esther, *chap. II.* versets 8, 10.

(2) *Chacune avoit sa brigue et de puissans suffrages*, etc.

Idée empruntée de Tacite; Racine en a déjà fait usage dans Britannicus, acte IV. scène II. *Nec minore ambitu fœminæ exarserant suam quæque nobilitatem, formam, opes contendere, ac digna tanto matrimonio ostentare.* Annales, *liv. XII.*

(3) *L'autre, pour se parer de superbes atours*, etc.

Racine a resserré ici avec noblesse le détail des préparatifs par lesquels on faisoit passer les jeunes personnes qu'on des-

Et moi, pour toute brigue et pour tout artifice,
De mes larmes au ciel j'offrois le sacrifice. (1)
Enfin, on m'annonça l'ordre d'Assuérus; (2)
Devant ce fier monarque, Élise, je parus.
Dieu tient le cœur des rois entre ses mains puissantes; (3)
Il fait que tout prospère aux ames innocentes,
Tandis qu'en ses projets l'orgueilleux est trompé.

---

tinoit au roi de Perse. *Elles usoient, pendant les six premiers mois, d'une onction d'huile de myrrhe, et pendant les six autres mois, de parfums et d'aromates. Le jour qu'elles devoient paroître devant le roi, elles étoient en droit de se faire donner tout ce qu'elles croyoient propre à relever l'éclat de leur beauté.* Esther, *chap. II.* versets 12, 13.

(1) *Et moi, pour toute brigue et pour tout artifice*, etc.

Esther, au rapport de l'écriture sainte, *vit sans empressement le jour de son triomphe; elle se contenta pour sa parure de tout ce que l'eunuque Égée voulut lui donner.* Esther, *chap. II.* verset 15.

(2) *Enfin, on m'annonça l'ordre d'Assuérus;*
Devant ce fier monarque, Élise, je parus.

Le jour approchoit, dit l'écrivain sacré, *où Esther devoit être présentée au roi; elle fut conduite dans l'appartement d'Assuérus.* Esther, *chap. II.* versets 15, 16.

C'étoit l'usage parmi les femmes destinées aux rois de Perse de ne paroître devant lui qu'à leur tour. *Hérodote, liv. III.* Cet ordre s'observoit aussi pour les femmes des particuliers, *Genès. XXX.* 16. Cette coutume est encore en pratique dans l'Asie.

(3) *Dieu tient le cœur des rois entre ses mains puissantes.*

Le cœur des rois, dit Salomon, *est dans la main du seigneur.* Proverbe, chap. XXI, verset. 1.

De mes foibles attraits le roi parut frapé. (1)
Il m'observa long-tems dans un sombre silence ;
Et le ciel, qui pour moi fit pencher la balance,
Dans ce tems-là, sans doute, agissoit sur son cœur.
Enfin, avec des yeux où régnoit la douceur :
Soyez reine, dit-il ; et, dès ce moment même, (2)
De sa main sur mon front posa son diadême.
Pour mieux faire éclater sa joie et son amour,
Il combla de présens tous les grands de sa cour ;
Et même ses bienfaits, dans toutes ses provinces,
Invitèrent le peuple aux noces de leurs princes. (3)

---

(1) *De mes foibles attraits le roi parut frapé,* etc.

Dès que le roi vit Esther, elle lui plut, elle trouva grace devant lui ; et il l'aima bientôt plus que toutes ses femmes. Esther, *chap. II.* verset 17.

(2) *Soyez reine, dit-il ; et, dès ce moment même,*
De sa main sur mon front posa son diadême.

Il faudroit, pour l'exactitude, *il posa*.

Ces vers et les quatre suivans sont une traduction littérale de l'écriture sainte. *Assuérus posa le diadême sur le front d'Esther ; il la fit souveraine de ses états à la place de Vasthi.* Esther, *chap. II.* versets 17 *et* 18. Ce diadême étoit chez les Perses de couleur de pourpre ou de bleu céleste rayé de blanc. *Pline, liv. VII. Athénée, deipnosophist. liv. XII.* Cet ornement étoit de la même couleur pour les femmes. Bacchus est le premier qui en ait introduit l'usage.

(3) *Invitèrent le peuple aux noces de leurs princes.*

Pourquoi *princes* au pluriel ? Il n'y avoit qu'Assuérus qui se marioit. Racine a sans doute voulu dire qu'Assuérus et Esther étoient les *princes* du peuple et des grands ; mais nous ne croyons pas cette manière de parler extrêmement correcte.

Hélas! durant ces jours de joie et de festins,
Quelle étoit en secret ma honte et mes chagrins! (1)
Esther, disois-je, Esther, dans la pourpre est assise!
La moitié de la terre à son sceptre est soumise!
Et de Jérusalem l'herbe cache les murs!
Sion, repaire affreux de reptiles impurs,
Voit de son temple saint les pierres dispersées;
Et du Dieu d'Israël les fêtes sont cessées! (2)

Assuérus, dit l'auteur d'Esther, *fit inviter à un repas magnifique tous les seigneurs de sa cour et tous les officiers de son armée; il y distribua de riches présens avec une magnificence digne de l'étendue de son pouvoir; il dispensa toutes ses provinces des tribus qu'elles étoient obligées de payer.* Chap. II. verset 18.

(1) *Quelle étoit en secret ma honte et mes chagrins!*

M. l'abbé d'Olivet a prétendu, dans la première édition de ses remarques sur Racine, que l'expression *quelle étoit ma honte et mes chagrins!* étoit irrégulière; mais que Racine l'avoit préférée à celle-ci, *quels étoient ma honte et mes chagrins!* afin de *faire parler Esther comme parlent toutes les femmes.* Édition de Racine, 1743, *tom. III. pag.* 90. Nous croyons que Racine n'a point été déterminé par une pareille raison; il a pensé que la première manière de s'exprimer seroit *plus élégante et plus agréable que la seconde.* Remarques de Louis Racine, *tom. II. pag.* 219. Et qu'*à quelque irrégularité près, il valoit beaucoup mieux dire l'un que l'autre.* Racine vengé, même édit. de Racine, *tom. III. pag.* 240.

(2) *Et du dieu d'Israël les fêtes sont cessées!*

La récapitulation qu'a fait ici Racine des événemens différens qui ont conduit Esther sur le trône des Perses, est on ne peut pas plus intéressante. La modestie et la douceur de cette princesse y répandent un charme inexprimable. Nous

ÉLISE.

N'avez-vous point au roi confié vos ennuis ?

ESTHER.

Le roi, jusqu'à ce jour, ignore qui je suis. (1)
Celui par qui le ciel règle ma destinée,
Sur ce secret encore tient ma langue enchaînée.

ÉLISE.

Mardochée ? Hé ! peut-il approcher de ces lieux ?

ESTHER.

Son amitié pour moi le rend ingénieux.
Absent je le consulte ; et ses réponses sages,
Pour venir jusqu'à moi, trouvent mille passages.
Un père a moins de soin du salut de son fils.
Déjà même, déjà, par ses secrets avis, (2)

---

observerons néanmoins que tous ces détails ne paroissent pas tenir assez à l'action principale.

(1) *Le roi, jusqu'à ce jour, ignore qui je suis.*

Esther, dit l'histoire sacrée, *n'avoit point fait connoître au roi sa patrie et le peuple dont elle étoit sortie, conformément à la défense que lui en avoit fait Mardochée.* Esther, *chap. II.* verset 20. Cette attention à cacher le nom de sa famille et de la nation dont elle étoit sortie, fit donner à cette princesse le nom d'Esther, qui signifie en hébreu *cachée, inconnue.*

(2) *Déjà même, déjà, par ses secrets avis*, etc.

Ce fait est tiré de l'écriture sainte. *Dans ce tems Bagathan et Tharès, tous deux eunuques du roi*, etc. *formèrent le*

J'ai découvert au roi les sanglantes pratiques (1)
Que formoient contre lui deux ingrats domestiques.
Cependant mon amour pour notre nation
A rempli ce palais des filles de Sion,
Jeunes et tendres fleurs, par le sort agitées, (2)
Sous un ciel étranger, comme moi transplantées.
Dans un lieu séparé de profanes témoins,
Je mets à les former mon étude et mes soins;
Et c'est là que, fuyant l'orgueil du diadême,
Lasse de vains honneurs, et me cherchant moi-même,

---

dessein de l'assassiner. Mardochée fut instruit de ce complot; il en donna avis à la reine, qui en instruisit Assuérus. Esther, *chap. II.* versets 21, 22; *chap. XII.* verset 1.

(1) *J'ai découvert au roi les sanglantes pratiques*
Que formoient contre lui deux ingrats domestiques.

Ces deux vers paroissent jetés ici sans dessein, et cependant ils donnent à cette pièce le peu de mouvement qui la met en jeu; de-là le songe effrayant du roi, la révision des annales de son règne, l'impression nouvelle que fait sur lui le danger qu'il a couru, le regret qu'il témoigne de n'avoir pas récompensé celui qui l'en a tiré, le triomphe de Mardochée, enfin le salut de tous les Juifs.

(2) *Jeunes et tendres fleurs, par le sort agitées,*

Ces vers et les suivans sont une allusion très-directe à la maison de Saint-Cyr.

Une raison qui dut faire goûter cette scène à la cour de Louis XIV, c'est que le portrait d'Esther étoit celui de madame de Maintenon, veuve du poëte Scarron, qui remplaça madame de Montespan, que Racine a voulu désigner, à ce qu'on prétend, sous le nom de l'*altière Vasthi.* Remarques de Louis Racine, *tom. II. pag.* 231.

Aux pieds de l'éternel je viens m'humilier ;
Et goûter le plaisir de me faire oublier. (1)
Mais à tous les Persans je cache leurs familles.
Il faut les appeler. Venez, venez, mes filles,
Compagnes autrefois de ma captivité,
De l'antique Jacob jeune postérité. (2)

SCÈNE II.

ESTHER, ÉLISE, LE CHŒUR.

UNE DES ISRAÉLITES, *chantant derrière le théâtre.*

MA sœur, quelle voix nous appelle ?

UNE AUTRE.

J'en reconnois les agréables sons.
C'est la reine.

---

(1) *Je viens m'humilier*
Et goûter le plaisir de me faire oublier.

Un pareil sentiment a fait dire à Virgile, géorg. liv. IV. vers 563 :

Illo Virgilium me tempore dulcis alebat
Parthenope, studiis florentem ignobilis oti.

(2) *Venez, venez mes filles*, etc.
De l'antique Jacob jeune postérité.

Au nom près de *Jacob*, substitué à celui de Cadmus, ce vers est une traduction littérale du premier vers de l'OEdipe de Sophocle.

Cette scène est inutile ; elle ne sert en effet de rien à l'action, puisque le sujet de la pièce n'y est pas même exposé.

TOUTES DEUX.

Courons, mes sœurs, obéissons.
La reine nous appelle.
Allons, rangeons-nous auprès d'elle.

TOUT LE CHOEUR, *entrant sur la scène par plusieurs endroits différens.*

La reine nous appelle.
Allons, rangeons-nous auprès d'elle.

ÉLISE.

Ciel! quel nombreux essain d'innocentes beautés
S'offre à mes yeux en foule, et sort de tous côtés!
Quelle aimable pudeur sur leur visage est peinte?
Prospérez, cher espoir d'une nation sainte.
Puissent jusques au ciel vos soupirs innocens
Monter comme l'odeur d'un agréable encens! (1)
Que Dieu jète sur vous des regards pacifiques!

ESTHER.

Mes filles, chantez-nous quelqu'un de ces cantiques,
Où vos voix, si souvent se mêlant à mes pleurs,
De la triste Sion célèbrent les malheurs.

---

(1) *Monter comme l'odeur d'un agréable encens!*

C'est la figure ordinaire sous laquelle l'écriture sainte représente la manière dont nos prières parviennent aux oreilles de Dieu. Dans l'apocalypse il est dit que *la fumée de l'encens formé des prières des saints monta en présence du seigneur.* Chap. VIII. verset 4.

UNE ISRAÉLITE *chante seule.*

Déplorable Sion, qu'as-tu fait de ta gloire? (1)
Tout l'univers admiroit ta splendeur.
Tu n'es plus que poussière ; et de cette grandeur
Il ne nous reste plus que la triste mémoire.
Sion, jusques au ciel élevée autrefois, (2)
Jusqu'aux enfers maintenant abaissée,
Puissé-je demeurer sans voix, (3)

---

(1) *Déplorable Sion, qu'as-tu fait de ta gloire?*

Ce n'est point ici une vaine déclamation sur le crime et la vertu ; c'est l'épanchement des cœurs sensibles, ce sont des sentimens qui naissent naturellement du fond du sujet. Non-seulement ces chœurs sont très-beaux, mais ils sont encore ce que nous avons de mieux dans le genre lyrique. Rousseau, dans ses odes sacrées, a peut-être plus de force et d'images que Racine ; mais, si l'on en excepte le cantique d'Ézéchias, il n'a point ce sentiment délicieux, cette grâce touchante qui sont l'ame de tous ces morceaux de poésie.

(2) *Sion, jusques au ciel élevée autrefois*, etc.

On a dit avec raison que ce vers et les quatre suivans, quoique très-naturels, n'étoient pas propres à être mis en chant, parce que la terminaison des mots *élevée, abaissée, retracée* et *pensée*, offre un son sourd et muet qu'on ne peut exprimer en musique. La complaisance de Quinaut pour Lully étoit si grande qu'il supprimoit presque toujours ces terminaisons, lorsqu'elles finissoient une phrase ou un sens. *Remarques de Louis Racine*, tom. II. pag. 232.

(3) *Puissé-je demeurer sans voix,*
Si dans mes chans ta douleur retracée, etc.

Un pareil sentiment a fait dire à Virgile :

In freta dùm fluvii current, dùm montibus umbræ

Si dans mes chans ta douleur retracée
Jusqu'au dernier soupir n'occupe ma pensée ! (1)

TOUT LE CHOEUR.

O rives du Jourdain ! ô champs aimés des cieux !
Sacrés monts, fertiles vallées,
Par cent miracles signalées !
Du doux pays de nos aïeux
Serons-nous toujours exilées ?

UNE ISRAÉLITE *seule.*

Quand verrai-je, ô Sion ! relever tes remparts,
Et de tes tours les magnifiques faîtes ?
Quand verrai-je, de toutes parts,
Tes peuples, en chantant, accourir à tes fêtes ?

TOUT LE CHOEUR.

O rives du Jourdain ! ô champs aimés des cieux !
Sacrés monts, fertiles vallées,
Par cent miracles signalées !
Du doux pays de nos aïeux
Serons-nous toujours exilées ?

Lustrabunt convexa, polus dùm sidera pascet,
Semper honos, nomenque tuum, laudesque manebunt.
Énéide, liv. I. vers 612.

(1) *Jusqu'au dernier soupir n'occupe ma pensée !*
Cette apostrophe à la ville de Sion, qui est si bien dans le genre des exclamations douloureuses du peuple Juif sur la destruction de leur patrie, est on ne peut pas plus touchante.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ESTHER, MARDOCHÉE, ÉLISE, LE CHŒUR.

ESTHER.

Quel profane en ce lieu s'ose avancer vers nous ?
Que vois-je ? Mardochée ! ô mon père, est-ce vous ?
Un ange du seigneur, sous son aîle sacrée, (1)
A donc conduit vos pas et caché votre entrée ?
Mais d'où vient cet air sombre, et ce cilice affreux,
Et cette cendre enfin qui couvre vos cheveux ?
Que nous annoncez-vous ?

MARDOCHÉE.

O reine infortunée !
O d'un peuple innocent barbare destinée !
Lisez, lisez l'arrêt détestable, cruel.....

(1) *Un ange du seigneur, sous son aîle sacrée*, etc.
Racine feint ici qu'on a introduit Mardochée dans le palais d'Assuérus, parce qu'il n'étoit pas permis d'y paroître couvert d'un sac ou de cendre. *Non enim erat licitum indutum sacco aulam regis intrare.* Esther, *chap. IV.* verset 2.

Nous sommes tous perdus, et c'est fait d'Israël. (1)

ESTHER.

Juste ciel! tout mon sang dans mes veines se glace. (2)

MARDOCHÉE.

On doit de tous les Juifs exterminer la race.
Au sanguinaire Aman nous sommes tous livrés;
Les glaives, les couteaux sont déjà préparés.
Toute la nation à la fois est proscrite.
Aman, l'impie Aman, race d'Amalécite,
A pour ce coup funeste armé tout son crédit;
Et le roi trop crédule a signé cet édit.
Prévenu contre nous par cette bouche impure,

---

(1) *Nous sommes tous perdus, et c'est fait d'Israël.* Cette exclamation ressemble à celle d'Énée dans Virgile.

Venit summa dies, et ineluctabile tempus
Dardaniæ; fuimus Troes: fuit Ilium, et ingens
Gloria Teucrorum.

Le dernier jour de Troye, ce jour fatal est arrivé: les Troyens ne sont plus: Ilion est détruite; la gloire des Dardanides est pour jamais confondue dans l'oubli. Énéide, *liv. II. vers* 324.

Dans l'écriture sainte, cette scène douloureuse ne se passe point entre Mardochée et Esther; c'est Atach, l'un des eunuques de la reine, qui sert d'interprête à leurs inquiétudes réciproques. *Esther*, chap. IV. versets 1, 4, 5, 6, 8.

(2) *Juste ciel! tout mon sang dans mes veines se glace.* Ce vers est mot à mot dans Phèdre, acte I. scène III.

Il nous croit en horreur à toute la nature. (1)
Ses ordres sont donnés ; et, dans tous ses états,
Le jour fatal est pris pour tant d'assassinats.
Cieux, éclairerez-vous cet horrible carnage ?
Le fer ne connoîtra ni le sexe, ni l'âge. (2)
Tout doit servir de proie aux tigres, aux vautours ;
Et ce jour effroyable arrive dans dix jours.

ESTHER.

O Dieu ! qui vois former des desseins si funestes,
As-tu donc de Jacob abandonné les restes ?

UNE DES PLUS JEUNES ISRAÉLITES.

Ciel ! qui nous défendra, si tu ne nous défends ?

---

(1) *Prévenu contre nous par cette bouche impure,*
Il nous croit en horreur à toute la nature.

L'idée désavantageuse sous laquelle Aman représente les Juifs, paroît ressembler à celle qu'en donne Tacite. Cet auteur prétend que Bochoris, roi d'Égypte, consulta l'oracle d'Hammon sur les moyens de faire cesser la contagion qui désoloit ses états ; l'oracle lui dit d'attaquer dans sa source le principe de cette corruption ; et, sans autre examen, Bochoris chassa de son empire tous les Hébreux *comme une espèce d'hommes qu'abhorroient tous les dieux.* Tacite, *liv. V. de ses histoires.*

(2) *Le fer ne connoîtra ni le sexe, ni l'âge.*

On doit ensevelir dans le même naufrage
Les vieillards, les enfans, et tout sexe, et tout âge ;
Et, sans considérer le mérite ou le rang,
En étouffer la race, et l'éteindre en leur sang.

Esther de Durier, acte IV. scène I.

MARDOCHÉE.

Laissez les pleurs, Esther, à ces jeunes enfans. (1)
En vous est tout l'espoir de vos malheureux frères ;
Il faut les secourir ; mais les heures sont chères ;
Le tems vole, et bientôt amènera le jour
Où le nom des Hébreux doit périr sans retour.
Toute pleine du feu de tant de saints prophètes,
Allez, osez au roi déclarer qui vous êtes. (2)

ESTHER.

Hélas ! ignorez-vous quelles sévères lois
Aux timides mortels cachent ici les rois ?
Au fond de leur palais, leur majesté terrible
Affecte à leurs sujets de se rendre invisible ;
Et la mort est le prix de tout audacieux (3)
Qui, sans être appelé, se présente à leurs yeux,

---

(1) *Laissez les pleurs, Esther, à ces jeunes enfans*, etc. Durier fait dire à peu près la même chose à Mardochée.

L'infortune des juifs, leurs douleurs et leurs craintes,
Ont besoin de secours, et non pas de vos plaintes ;
Ce n'est pas les aider que de craindre pour eux,
Et c'est agir pour vous qu'aider ces malheureux.

Esther, acte IV. scène I.

(2) *Allez, osez au roi déclarer qui vous êtes.*

Mardochée dit à Atach : *Faites savoir à Esther que je ne doute point qu'elle n'aille trouver le roi, et qu'elle ne lui parle en faveur de sa patrie et du peuple dont elle est sortie.* Esther, *chap. IV.* verset 1.

(3) *Et la mort est le prix de tout audacieux*, etc.

Allez, dit Esther à Atach, *allez dire à Mardochée que tout homme qui ose se présenter dans l'appartement du roi sans y*

Si le roi, dans l'instant, pour sauver le coupable,
Ne lui donne à baiser son sceptre redoutable.
Rien ne met à l'abri de cet ordre fatal,
Ni le rang, ni le sexe ; et le crime est égal.
Moi-même, sur son trône, à ses côtés assise,
Je suis à cette loi, comme une autre, soumise.
Et, sans le prévenir, il faut, pour lui parler,
Qu'il me cherche, ou du moins qu'il me fasse appeler.

MARDOCHÉE.

Quoi ! lorsque vous voyez périr votre patrie, (1)
Pour quelque chose, Esther, vous comptez votre vie?
Dieu parle, et d'un mortel vous craignez le courroux?
Que dis-je? votre vie, Esther, est-elle à vous? (2)

être appelé ... est sur le champ mis à mort, à moins que le roi n'étende vers lui son sceptre d'or en signe de clémence. Esther, *chap. IV.* versets 10 *et* 11. Justin dit que le mage Smerdis usurpa d'autant plus facilement le trône des Perses, que *les rois de ce pays ne se montrent point à leurs sujets, sous prétexte de se rendre plus respectables. Liv. IX.*

(1) *Quoi! lorsque vous voyez périr votre patrie*, etc.
Ce morceau est de la plus sublime éloquence ; il n'y a point là de faux brillans ; on y trouve cette chaleur qui échauffe, qui embrase, qui entraîne ; enfin cette éloquence du cœur si nécessaire au théâtre, et maintenant si rare.

(2) *Que dis-je? votre vie, Esther, est-elle à vous?* etc.
Dans Euripide, Iphigénie fait le même raisonnement : *M'est-il permis de tenir si fort à la vie, puisque je ne l'ai point reçu de vous pour vous seule, mais pour tous les Grecs.* Iphigénie en Aulide, *acte V. scène* v.

N'est-elle pas au sang dont vous êtes issue?
N'est-elle pas à Dieu dont vous l'avez reçue?
Et qui sait, lorsqu'au trône il conduisit vos pas, (1)
Si, pour sauver son peuple, il ne vous gardoit pas?
Songez-y bien. Ce Dieu ne vous a pas choisie
Pour être un vain spectacle aux peuples de l'Asie,
Ni pour charmer les yeux des profanes humains.
Pour un plus noble usage il réserve ses saints.
S'immoler pour son nom et pour son héritage,
D'un enfant d'Israël voilà le vrai partage.
Trop heureuse, pour lui, de hasarder vos jours!
Et quel besoin son bras a-t'il de nos secours?

---

(1) *Et qui sait, lorsqu'au trône il conduisit vos pas,*
Si, pour sauver son peuple, il ne vous gardoit pas?

C'est mot à mot la traduction du passage suivant. *Et quis novit utrùm idcircò ad regnum veneris, ut in tali tempore parareris?* Esther, *chap. IV.* verset 14. Voici la manière dont Durier a étendu cette idée :

Car enfin, croiriez-vous éviter les tempêtes,
De qui le coup mortel tomberoit sur leurs têtes;
Et que leur mauvais sort, respectant votre rang,
N'allât pas jusqu'au trône épuiser votre sang?
Si pour sauver les Juifs votre bras ne s'emploie,
Le ciel pour les sauver peut faire une autre voie, *etc.*
Croyez-vous que le ciel vous rende souveraine,
Et vous donne l'éclat et le titre de reine,
Pour briller seulement de l'illustre splendeur
Que répandent sur vous la pourpre et la grandeur?
Croyez-vous aujourd'hui posséder la couronne,
Pour jouir seulement des plaisirs qu'elle donne! *etc.*

Esther, acte IV. scène I.

Que peuvent contre lui tous les rois de la terre ? (1)
En vain ils s'uniroient pour lui faire la guerre ;
Pour dissiper leur ligue, il n'a qu'à se montrer ;
Il parle, et dans la poudre il les fait tous rentrer.
Au seul son de sa voix la mer fuit, le ciel tremble. (2)
Il voit comme un néant tout l'univers ensemble ;
Et les foibles mortels, vains jouets du trépas, (3)

---

(1) *Que peuvent contre lui tous les rois de la terre ?*
En vain ils s'uniroient pour lui faire la guerre ; etc.
La fin de cet alinéa est de toute beauté. Rousseau paroît s'être proposé de l'imiter dans les deux strophes d'un cantique tiré du pseaume XLVII.

Cent rois, ligués entr'eux pour nous faire la guerre,
Étoient venus sur nous fondre de toutes parts;
Ils ont vu nos sacrés remparts;
Leur aspect foudroyant, tel qu'un affreux tonnerre,
Les a précipités au centre de la terre.

Le seigneur dans leur camp a semé la terreur;
Il parle, et nous voyons leurs trônes mis en poudre,
Leurs chefs aveuglés par l'erreur,
Leurs soldats consternés d'horreur,
Leurs vaisseaux submergés et brûlés par la foudre :
Monumens éternels de sa juste fureur.

(2) *Au seul son de sa voix la mer fuit, le ciel tremble.*
L'image de la mer qui fuit à la vue du seigneur, est empruntée du pseaume CXIII. verset 3. *Mare vidit et fugit.* C'est Homère qui a fourni l'idée du *ciel qui tremble*, Iliade I. vers 530. Image sublime qu'Horace, *ode I. liv.* III. Virgile, *Énéide*, *liv. IX. vers* 106 ; et Ovide, *métamorph. liv. I. vers* 180, ont tous copiée.

(3) *Et les foibles mortels, vains jouets du trépas*, etc.
L'idée de ce vers sublime est empruntée d'Isaïe, chap. XL.

Sont tous devant ses yeux comme s'ils n'étoient pas.
S'il a permis d'Aman l'audace criminelle,
Sans doute qu'il vouloit éprouver votre zèle.
C'est lui qui, m'excitant à vous oser chercher,
Devant moi, chère Esther, a bien voulu marcher.
Et s'il faut que sa voix frape en vain vos oreilles, (1)
Nous n'en verrons pas moins éclater ses merveilles.
Il peut confondre Aman, il peut briser nos fers,
Par la plus foible main qui soit dans l'univers.
Et vous, qui n'aurez point accepté cette grace, (2)
Vous périrez peut-être, et toute votre race....

ESTHER.

Allez. Que tous les Juifs, dans Suze répandus,
A prier avec vous jour et nuit assidus,
Me prêtent de leurs vœux le secours salutaire,
Et pendant ces trois jours gardent un jeûne austère.(3)

---

verset 17. *Omnes gentes quasi non sint, sic sunt coram eo.*

(1) *Et s'il faut que sa voix frape en vain vos oreilles*, etc.

Si vous gardez aujourd'hui, dit Mardochée, *le silence, Dieu prendra d'autres moyens de tirer les Juifs de l'oppression.* Esther, *chap. IV.* verset 4.

(2) *Et vous, qui n'aurez point accepté cette grace*, etc.

Et tu et domus patris tui peribitis, etc. Ibid. *chap. IV.* verset 14.

(3) *Et pendant ces trois jours gardent un jeûne austère.*

Ce vers et les trois précédens sont une traduction d'Esther.

Vade et congrega omnes Judæos quos in Suzam repereris, et orate pro me. Non comedatis et non bibatis, tribus diebus et tribus noctibus. Esther, *chap. IV.* verset 16. Ce jeûne consistoit à ne manger qu'une fois le jour, et à s'interdire

Déjà la sombre nuit a commencé son tour.
Demain, quand le soleil rallumera le jour,
Contente de périr, s'il faut que je périsse, (1)
J'irai pour mon pays m'offrir en sacrifice.
Qu'on s'éloigne un moment.
(Le chœur se retire vers le fond du théâtre.)

SCÈNE II.

ESTHER, ÉLISE, LE CHŒUR.

ESTHER.

O MON souverain roi! (2)
Me voici donc tremblante et seule devant toi.
Mon père mille fois m'a dit dans mon enfance,
Qu'avec nous tu juras une sainte alliance,

---

toute nouriture préparée au feu. *Antiq. judaïq.* liv. IX. chap. VI.

(1) *J'irai pour mon pays m'offrir en sacrifice.*

Ce sentiment est pris de l'écriture sainte. *Et moi*, dit Esther, *j'irai me présenter au roi*, etc. *je m'exposerai volontairement à ce danger, à la mort même.* Esther, *chap. IV.* verset 16.

(2) *O mon souverain roi!* etc.

Seigneur, mon Dieu, dit de même Esther dans l'écriture sainte, *vous qui méritez seul de porter le nom de notre roi*, etc. *j'ai appris de mon père que c'est vous*, etc. *qui avez séparé Israël du milieu des nations; que vous avez aussi choisi nos pères pour régner parmi eux, et pour faire de leurs descendans*

Quand, pour te faire un peuple agréable à tes yeux,
Il plut à ton amour de choisir nos aïeux.
Même tu leur promis, de ta bouche sacrée,
Une postérité d'éternelle durée.
Hélas ! ce peuple ingrat a méprisé ta loi.
La nation chérie a violé sa foi ;
Elle a répudié son époux et son père,
Pour rendre à d'autres dieux un honneur adultère. (1)
Maintenant elle sert sous un maître étranger ;
Mais c'est peu d'être esclave, on la veut égorger. (2)

---

votre peuple et votre partage. Esther, *chap. XIV.* versets 3-5. Et plus bas : *Pour nous, seigneur, nous avons eu le malheur de vous offenser ; vous nous avez punis en nous livrant aux nations ennemies dont nous adorions les dieux.* Ibid. versets 6 et 7.

(1) *Pour rendre à d'autres dieux un honneur adultère.*

Un honneur adultère : expression heureuse et nouvelle, qui répond à celle de l'écriture sainte, qui désigne toujours, par le mot *fornicari* ou *fornicatio*, le culte idolâtre que les Israélites rendoient à des dieux étrangers.

(2) *Mais c'est peu d'être esclave, on la veut égorger.*

Ce n'est point assez, dit Esther, *pour cette nation barbare, de nous tenir dans l'esclavage et l'oppression ; ils attribuent la force de leur bras, que vous avez armé contre nous, à la puissance de leurs idoles ; ils veulent changer le cours de vos promesses, détruire les restes d'un peuple qui peut devenir encore votre héritage, fermer la bouche à tous ceux qui louent votre saint nom, éteindre enfin le feu sacré de votre autel. C'est aux nations infidelles qu'ils prétendent ouvrir la bouche pour célébrer le pouvoir des idoles, et exalter à jamais les foibles grandeurs d'un roi mortel. N'abandonnez pas votre*

Nos superbes vainqueurs, insultant à nos larmes,
Imputent à leurs dieux le bonheur de leurs armes,
Et veulent aujourd'hui qu'un même coup mortel
Abolisse ton nom, ton peuple, et ton autel.
Ainsi donc un perfide, après tant de miracles,
Pourroit anéantir la foi de tes oracles;
Raviroit aux mortels le plus cher de tes dons,
Le saint que tu promets, et que nous attendons?
Non, non, ne souffre pas que ces peuples farouches,
Ivres de notre sang, ferment les seules bouches
Qui dans tout l'univers célèbrent tes bienfaits;
Et confonds tous ces dieux qui ne furent jamais.
Pour moi, que tu retiens parmi ces infidelles,
Tu sais combien je hais leurs fêtes criminelles, (1)

---

sceptre à ceux qui ne sont rien devant vous, afin qu'ils n'outragent point votre nom en insultant à notre ruine; faites retomber sur eux l'iniquité de leurs projets; perdez sur-tout ce méchant homme qui a commencé de nous perdre. Esther, *chap. XIV.* versets 8-11. *chap. XIII.* verset 17.

(1) *Tu sais combien je hais leurs fêtes criminelles*, etc.

Vous savez, seigneur, que je hais la gloire des infidèles, que j'abhorre toute alliance avec les incirconcis, etc. *vous savez aussi que dans le tems où je dois porter la couronne, je déteste le signe forcé de mon élévation, que je la mets au-dessous des choses les plus viles, qu'on ne la voit point sur ma tête dans les jours que je puis consacrer à la retraite. Vous ne m'avez point vu, ô mon dieu! assise à la table d'Aman; je n'ai jamais pris plaisir aux festins du roi, je n'ai point bu dans la coupe sacrilége qu'on avoit offerte aux idoles; enfin depuis que vous m'avez conduite dans ce palais jusqu'à présent, vous savez, ô seigneur dieu d'Abraham! que je ne*

Et que je mets au rang des profanations
Leur table, leurs festins, et leurs libations;
Que même cette pompe où je suis condamnée,
Ce bandeau dont il faut que je paroisse ornée
Dans ces jours solemnels, à l'orgueil dédiés,
Seule et dans le secret, je le foule à mes pieds;
Qu'à ces vains ornemens je préfère la cendre,
Et n'ai de goût qu'aux pleurs que tu me vois répandre.
J'attendois le moment marqué dans ton arrêt,
Pour oser de ton peuple embrasser l'intérêt.
Ce moment est venu. Ma prompte obéissance
Va d'un roi redoutable affronter la présence.
C'est pour toi que je marche. Accompagne mes pas
Devant ce fier lion qui ne te connoît pas. (1)
Commande, en me voyant, que son courroux s'appaise,
Et prête à mes discours un charme qui lui plaise.
Les orages, les vens, les cieux te sont soumis. (2)
Tourne enfin sa fureur contre nos ennemis.

---

me suis jamais réjouie qu'en vous. Esther, *chap. XIV.* versets 16, 17 *et* 18.

(1) *Accompagne mes pas*, etc.

O mon Dieu!... donnez-moi cette noble assurance, cette fermeté généreuse, ces paroles touchantes qui peuvent calmer à mon approche ce lion furieux. Esther, *chap. XIV.* versets 12 *et* 13.

(2) *Les orages, les vens, les cieux te sont soumis.*

Ce vers paroît être imité du sixième vers de Lucrèce:

Te, dea, te fugiunt venti, te nubila cœli.

qu'Hénaut a traduit ainsi:

Un seul de tes regards écarte les nuages,
Chasse les aquilons, dissipe les orages.

SCÈNE III.

LE CHŒUR.

UNE ISRAÉLITE *seule.*

PLEURONS et gémissons, mes fidelles compagnes;
A nos sanglots donnons un libre cours.
Levons les yeux vers les saintes montagnes
D'où l'innocence attend tout son secours.
O mortelles alarmes!
Tout Israël périt. Pleurez, mes tristes yeux:
Il ne fut jamais sous les cieux
Un si juste sujet de larmes.

TOUT LE CHŒUR.

O mortelles alarmes! *etc.*

UNE AUTRE ISRAÉLITE.

N'étoit-ce pas assez qu'un vainqueur odieux (1)
De l'auguste Sion eût détruit tous les charmes,

---

(1) *N'étoit-ce pas assez qu'un vainqueur odieux*, etc. Rousseau a imité ce tour élégant dans une de ses odes.

Ce n'est donc pas assez que ce peuple perfide,
De la sainte cité profanateur stupide,
Eût dans tout l'Orient porté ses étendards?
Ce paisible tyran de la Grèce abattue
Partage à notre vue
La plus belle moitié du trône des Césars.

Liv. III. ode IV.

Et traîné ses enfans captifs en mille lieux ?

TOUT LE CHOEUR.

O mortelles alarmes !

LA MÊME ISRAÉLITE.

Foibles agneaux, livrés à des loups furieux,
Nos soupirs sont nos seules armes.

TOUT LE CHOEUR.

O mortelles alarmes !

UNE ISRAÉLITE.

Arrachons, déchirons tous ces vains ornemens
Qui parent notre tête.

UNE AUTRE.

Revêtons-nous d'habillemens
Conformes à l'horrible fête
Que l'impie Aman nous apprête.

TOUT LE CHOEUR.

Arrachons, déchirons tous ces vains ornemens
Qui parent notre tête.

UNE ISRAÉLITE *seule*.

Quel carnage de toutes parts !
On égorge à la fois les enfans, les vieillards,
Et la sœur et le frère,
Et la fille et la mère,
Le fils dans les bras de son père.

Que de corps entassés ! que de membres épars, (1)
Privés de sépulture !
Grand Dieu ! tes saints sont la pâture
Des tigres et des léopards !

UNE DES PLUS JEUNES ISRAÉLITES.

Hélas ! si jeune encore,
Par quel crime ai-je pu mériter mon malheur ?
Ma vie à peine a commencé d'éclore ;
Je tomberai comme une fleur (2)
Qui n'a vu qu'une aurore.
Hélas ! si jeune encore, (3)

---

(1) *Que de corps entassés !* etc.

Nous n'avons point en France de morceaux plus précis, plus pittoresques et plus passionnés ; le génie de Racine étoit si souple qu'il y avoit peu de genre où il n'eût excellé. Ce morceau et tous ses chœurs sont une preuve que, s'il eût composé des odes, il eût été un très-grand poëte lyrique. Remarquez encore que la variété de la mesure et des vers donne à ce morceau une harmonie admirable.

(2) *Je tomberai comme une fleur*, etc.

Virgile a peut-être fourni l'idée de ce vers, *Énéid. liv. IX. vers* 435, en comparant Euryale mourant à une fleur qui a été arrachée de la terre par une charrue.

Purpureus veluti cum flos succisus aratro.

Malherbe a dit après lui, *poésies, liv. VI.* en parlant de la briéveté des jours de mademoiselle du Perrier :

Et rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

(3) *Hélas ! si jeune encore*, etc.

La répétition de ces deux vers est on ne peut pas plus

Par quel crime ai-je pu mériter mon malheur ?

UNE AUTRE.

Des offenses d'autrui, malheureuses victimes,
Que nous servent, hélas ! ces regrets superflus ?
Nos pères ont péché, nos pères ne sont plus,
Et nous portons la peine de leurs crimes !

TOUT LE CHOEUR.

Le Dieu que nous servons est le Dieu des combats. (1)
Non, non, il ne souffrira pas
Qu'on égorge ainsi l'innocence.

UNE ISRAÉLITE *seule.*

Hé quoi ! diroit l'impiété,
Où donc est-il ce Dieu si redouté,
Dont Israël nous vantoit la puissance ?

---

touchante. Racine ne se contente pas de varier la mesure de ses vers, il varie aussi le ton. Après la peinture horrible du carnage, il peint un enfant qui se plaint. Ces différens contrastes servent beaucoup à animer le style.

(1) *Le Dieu que nous servons est le Dieu des combats.* Rousseau a rendu la même idée, liv. I. ode x.

Paroissez, roi des rois, venez, juge suprême,
Faire éclater votre courroux,
Contre l'orgueil et le blasphême
De l'impie armé contre vous.
Le Dieu de l'univers est le Dieu des vengeances.
Le pouvoir et le droit de punir les offenses
N'appartient qu'à ce Dieu jaloux.

UNE AUTRE.

Ce Dieu jaloux, ce Dieu victorieux ....
Frémissez, peuples de la terre ;
Ce Dieu jaloux, ce Dieu victorieux,
Est le seul qui commande aux cieux.
Ni les éclairs, ni le tonnerre
N'obéissent point à vos dieux.

UNE AUTRE.

Il renverse l'audacieux. (1)

UNE AUTRE.

Il prend l'humble sous sa défense. (2)

TOUT LE CHOEUR.

Le Dieu que nous servons est le Dieu des combats ;
Non, non, il ne souffrira pas
Qu'on égorge ainsi l'innocence.

---

(1) *Il renverse l'audacieux.*

Cette idée entroit aussi dans la morale des païens. *O Némésis !* (dit Antigone dans Euripide) *ô foudres effrayans de Jupiter ! vous confondez l'orgueil audacieux.* Phénicienn. *acte I. scène* II.

(2) *Il prend l'humble sous sa défense.*

On dit *prendre la défense de quelqu'un*, on dit aussi *prendre quelqu'un sous sa protection ; mais prendre sous sa défense* a-t'il été reçu par l'usage ? Rien de plus commun, selon M. l'abbé d'Olivet, *que des termes qui paroissent synonymes, et qui ne peuvent être mis l'un pour l'autre, soit avec les mêmes prépositions, soit avec les mêmes verbes.* Remarques, *nouv. édit. pag.* 15.

DEUX ISRAÉLITES.

O Dieu, que la gloire couronne ;
Dieu, que la lumière environne ; (1)
Qui voles sur l'aîle des vens,
Et dont le trône est porté par les anges !

DEUX AUTRES DES PLUS JEUNES.

Dieu, qui veux bien que de simples enfans
Avec eux chantent tes louanges !

TOUT LE CHOEUR.

Tu vois nos pressans dangers :
Donne à ton nom la victoire.
Ne souffre pas que ta gloire
Passe à des dieux étrangers.

UNE ISRAÉLITE *seule.*

Arme-toi : viens nous défendre.
Descends, tel qu'autrefois la mer te vit descendre. (2)
Que les méchans apprennent aujourd'hui
A craindre ta colère.

---

(1) *Dieu que la lumière environne ;*
Qui voles sur l'aîle des vens.

Cette image est tirée des pseaumes.

Amictus lumine sicut vestimento ... qui ambulas super pennas ventorum... Pseaume CIII. versets 2 et 3.

(2) *Descends, tel qu'autrefois la mer te vit descendre.*

Ce vers présente une belle image. Dieu dit dans l'exode, chap. III. verset 8, *qu'il est descendu pour sauver son peuple.*

Qu'ils

Qu'ils soient comme la poudre et la paille légère (1)
Que le vent chasse devant lui.

TOUT LE CHOEUR.

Tu vois nos pressans dangers :
Donne à ton nom la victoire.
Ne souffre point que ta gloire
Passe à des dieux étrangers.

---

(1) *Qu'ils soient comme la poudre et la paille légère*, etc. C'est le *tanquàm pulvis quem projicit ventus* de l'écriture sainte, que Rousseau traduit ainsi, *ode XV*.

Et votre souffle m'enlève
De la terre des vivans,
Comme la feuille séchée,
Qui de sa tige arrachée
Devient le jouet des vents.

Cet acte est assurément très-court et très-vide d'action : mais il est précieux par les beautés de détail, par une versification tantôt sublime, tantôt touchante, toujours exacte, toujours harmonieuse et toujours naturelle.

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le théâtre représente la chambre où est le trône d'Assuérus.

SCÈNE PREMIÈRE.

AMAN, HYDASPE.

AMAN.

Hé quoi! lorsque le jour ne commence qu'à luire,
Dans ce lieu redoutable oses-tu m'introduire?

HYDASPE.

Vous savez qu'on s'en peut reposer sur ma foi.
Que ces portes, seigneur, n'obéissent qu'à moi.
Venez. Par-tout ailleurs on pourroit nous entendre.

AMAN.

Quel est donc le secret que tu me veux apprendre?

HYDASPE.

Seigneur, de vos bienfaits mille fois honoré,
Je me souviens toujours que je vous ai juré
D'exposer à vos yeux, par des avis sincères,
Tout ce que ce palais renferme de mystères.
Le roi d'un noir chagrin paroît envelopé.
Quelque songe effrayant cette nuit l'a frapé.

Pendant que tout gardoit un silence paisible,
Sa voix s'est fait entendre avec un cri terrible,
J'ai couru. Le désordre étoit dans ses discours ;
Il s'est plaint d'un péril qui menaçoit ses jours ;
Il parloit d'ennemi, de ravisseur farouche ;
Même le nom d'Esther est sorti de sa bouche.
Il a dans ces horreurs passé toute la nuit.
Enfin, las d'appeler un sommeil qui le fuit, (1)
Pour écarter de lui ces images funèbres,
Il s'est fait apporter ces annales célèbres,
Où les faits de son règne, avec soin amassés,
Par de fidelles mains chaque jour sont tracés.
On y conserve écrit le service et l'offense, (2)
Monumens éternels d'amour et de vengeance.
Le roi, que j'ai laissé plus calme dans son lit,
D'une oreille attentive écoute ce récit.

AMAN.

De quel tems de sa vie a-t'il choisi l'histoire?

HYDASPE.

Il revoit tous ces tems si remplis de sa gloire,

---

(1) *Enfin, las d'appeler un sommeil qui le fuit*, etc.
Il faudroit pour l'exactitude, *un sommeil qui le fuyoit.*

(2) *On y conserve écrit le service et l'offense*,
Les Perses conservoient des journaux de tout ce qui se passoit. Phylacus, fils d'Hystiée, combattit vaillamment contre les Grecs, il fut écrit au nombre des bienfaiteurs des rois de Perse, *Hérodote, liv. VIII.* Xercès promit à Pausanias que ses services seroient à jamais écrits dans sa maison. *Thucydide, liv. I.*

Depuis le fameux jour qu'au trône de Cyrus
Le choix du sort plaça l'heureux Assuérus.

AMAN.

Ce songe, Hydaspe, est donc sorti de son idée ?

HYDASPE.

Entre tous les devins fameux dans la Chaldée,
Il a fait assembler ceux qui savent le mieux
Lire en un songe obscur les volontés des cieux....
Mais quel trouble, vous-même, aujourd'hui vous agite?
Votre ame, en m'écoutant, paroît toute interdite.
L'heureux Aman a-t'il quelques secrets ennuis ?

AMAN.

Peux-tu le demander, dans la place où je suis ?
Haï, craint, envié, souvent plus misérable
Que tous les malheureux que mon pouvoir accable....

HYDASPE.

Hé ! qui jamais du ciel eut des regards plus doux ?
Vous voyez l'univers prosterné devant vous.

AMAN.

L'univers ! Tous les jours un homme..... un vil esclave
D'un front audacieux me dédaigne et me brave.

HYDASPE.

Quel est cet ennemi de l'état et du roi ?

AMAN.

Le nom de Mardochée est-il connu de toi ?

HYDASPE.

Qui ? Ce chef d'une race abominable, impie ?

AMAN.

Oui, lui-même.

HYDASPE.

Hé, seigneur! d'une si belle vie
Un si foible ennemi peut-il troubler la paix?

AMAN.

L'insolent devant moi ne se courba jamais. (1)
En vain de la faveur du plus grand des monarques
Tout révère à genoux les glorieuses marques;
Lorsque d'un saint respect tous les Persans touchés,
N'osent lever leurs fronts à la terre attachés,
Lui, fièrement assis, et la tête immobile,
Traite tous ces honneurs d'impiété servile;
Présente à mes regards un front séditieux,
Et ne daigneroit pas au moins baisser les yeux.
Du palais cependant il assiége la porte.
A quelqu'heure que j'entre, Hydaspe, ou que je sorte,
Son visage odieux m'afflige ou me poursuit,
Et mon esprit troublé le voit encor la nuit.
Ce matin j'ai voulu devancer la lumière;
Je l'ai trouvé couvert d'une affreuse poussière,
Revêtu de lambeaux, tout pâle; mais son œil
Conservoit sous la cendre encor le même orgueil.
D'où lui vient, cher ami, cette impudente audace?
Toi, qui dans ce palais vois tout ce qui se passe,

---

(1) *L'insolent devant moi ne se courba jamais.*

Aman se peint ici avec les couleurs les plus vraies. Son caractère est sans contredit le mieux fait de cette pièce.

Crois-tu que quelque voix ose parler pour lui ?
Sur quel roseau fragile a-t'il mis son appui ?

HYDASPE.

Seigneur, vous le savez, son avis salutaire
Découvrit de Tharès le complot sanguinaire.
Le roi promit alors de le récompenser ;
Le roi, depuis ce tems, paroît n'y plus penser.

AMAN.

Non, il faut à tes yeux dépouiller l'artifice.
J'ai su de mon destin corriger l'injustice.
Dans les mains des Persans jeune enfant apporté,
Je gouverne l'empire où je fus acheté.
Mes richesses des rois égalent l'opulence.
Environné d'enfans, soutiens de ma puissance, (1)
Il ne manque à mon front que le bandeau royal.
Cependant (des mortels aveuglement fatal!)
De cet amas d'honneurs la douceur passagère (2)
Fait sur mon cœur à peine une atteinte légère.

---

(1) *Environné d'enfans, soutiens de ma puissance*, etc.

Aman réunit sa femme et ses amis, il leur fit remarquer la grandeur de ses richesses, le nombre de ses enfans, la gloire dont le roi l'avoit comblé, etc. *Malgré l'assemblage de tous ces biens, je compterai*, dit-il, *pour rien tous les honneurs dont je jouis, tant que je verrai Mardochée ne pas daigner se lever de sa place lorsque je passe*. Esther, *chap. V*. versets 10, 11, 12 *et* 13.

(2) *De cet amas d'honneurs la douceur passagère*
Fait sur mon cœur à peine une atteinte légère.

Ce sentiment est bien naturel et bien vrai ; Racine a eu le

Mais Mardochée, assis aux portes du palais,
Dans ce cœur malheureux enfonce mille traits;
Et toute ma grandeur me devient insipide,
Tandis que le soleil éclaire ce perfide.

HYDASPE.

Vous serez de sa vue affranchi dans dix jours.
La nation entière est promise aux vautours.

AMAN.

Ah, que ce tems est long à mon impatience!
C'est lui (je te veux bien confier ma vengeance)
C'est lui qui, devant moi refusant de ployer,
Les a livrés aux bras qui va les foudroyer.
C'étoit trop peu pour moi d'une telle victime. (1)
La vengeance trop foible attire un second crime.
Un homme tel qu'Aman, lorsqu'on l'ose irriter,
Dans sa juste fureur ne peut trop éclater.
Il faut des châtimens dont l'univers frémisse;
Qu'on tremble, en comparant l'offense et le supplice;

---

malheur de l'éprouver par rapport à lui-même : il disoit que la plus mince critique lui faisoit plus de peine, que les applaudissemens et les éloges ne lui causoient de plaisir.

(1) *C'étoit trop peu pour moi d'une telle victime*, etc.

Pro nihilo duxit in unum Mardochæum mittere manus suas. Est. *chap. III.* verset 6. On voit que le germe du morceau dont ce vers fait partie est dans l'écriture sainte. Racine ne fait, pour ainsi dire, que le développer; mais c'est de ce poëte sublime qu'il faut apprendre à parler le langage des livres sacrés.

Que les peuples entiers dans le sang soient noyés.
Je veux qu'on dise un jour aux siècles effrayés :
Il fut des Juifs ; il fut une insolente race :
Répandus sur la terre, ils en couvroient la face.
Un seul osa d'Aman attirer le courroux ;
Aussitôt de la terre ils disparurent tous.

HYDASPE.

Ce n'est donc pas, seigneur, le sang Amalécite
Dont la voix, à les perdre, en secret vous excite?

AMAN.

Je sais que, descendu de ce sang malheureux,
Une éternelle haine a dû m'armer contre eux;
Qu'ils firent d'Amalec un indigne carnage;
Que, jusqu'aux vils troupeaux, tout éprouva leur rage;
Qu'un déplorable reste à peine fut sauvé.
Mais, crois moi, dans le rang où je suis élevé,
Mon ame, à ma grandeur toute entière attachée,
Des intérêts du sang est foiblement touchée.
Mardochée est coupable; et que faut-il de plus?
Je prévins donc contre eux l'esprit d'Assuérus;
J'inventai des couleurs; j'armai la calomnie;
J'intéressai sa gloire; il trembla pour sa vie.
Je les peignis puissans, riches, séditieux; (1)
Leur Dieu même, ennemi de tous les autres dieux.....

---

(1) *Je les peignis puissans, riches, séditieux ;*

Ce moyen est semblable à celui qui détermina Pharaon, roi d'Égypte, à persécuter les descendans de Jacob. *Vous voyez*, disoit-il à ses peuples, *que la maison d'Israël s'est*

Jusqu'à quand souffre-t'on que ce peuple respire,
Et d'un culte profane infecte votre empire ?
Étrangers dans la Perse, à nos lois opposés, (1)
Du reste des humains ils semblent divisés ;

---

considérablement augmentée, et que sa puissance est déjà plus grande que la nôtre. Exode, *chap I.* verset 9. Ce fut de tout tems le prétexte qui servit à justifier les persécutions qu'on fit au peuple Juif. Lorsque Cyrus eut permis aux tribus de Juda et de Benjamin de rétablir le temple de Jérusalem, les Samaritains écrivirent au roi qu'il n'avoit *qu'à faire consulter les histoires de ses prédécesseurs, et qu'il y verroit que la ville de Jérusalem est une ville rebelle, ennemie des rois*, etc. Esdras, *liv. I. chap.* IV. verset 15.

(1) *Étrangers dans la Perse, à nos lois opposés*, etc.

L'idée que donne Aman, dans cet endroit, du caractère des Juifs, paroît empruntée du passage suivant de Tacite :

Moyse, dit cet historien, *pour plier à ses idées la nation Israélite, l'assujétit à de nouveaux usages, et tout à fait contraires à ceux du reste des mortels : ce que nous regardons comme sacré est profane pour elle ; on y permet au contraire tout ce que nos lois nous défendent..... Elle n'a que de la haine et de l'inimitié pour tous les peuples..... Le mépris des dieux étrangers, leur détachement de la terre, leur indifférence pour leurs parens, leurs enfans et leurs frères, sont parmi eux des sentimens fondés sur les premières impressions de l'enfance.* Histoire, *liv. V.*

Dans Esther, Aman dit de même au roi de Perse : *Il se trouve une nation dispersée dans les provinces de votre empire ; ses membres vivent en apparence séparés les uns des autres ; ils sont soumis à des lois qui leur sont propres ; ils pratiquent des cérémonies toutes différentes de celles des autres peuples ; la première de ses lois est de n'observer jamais celles du prince.*

N'aspirent qu'à troubler le repos où nous sommes ;
Et, détestés par-tout, détestent tous les hommes.
Prévenez, punissez leurs insolens efforts.
De leur dépouille enfin grossissez vos trésors.
Je dis, et l'on me crut. Le roi, dès l'heure même, (1)
Mit dans ma main le sceau de son pouvoir suprême.
Assure, me dit-il, le repos de ton roi.
Va, perds ces malheureux ; leur dépouille est à toi.
Toute la nation fut ainsi condamnée.
Du carnage avec lui je réglai la journée.
Mais de ce traître enfin le trépas différé
Fait trop souffrir mon cœur, de son sang altéré.
Un je ne sais quel trouble empoisonne ma joie.
Pourquoi dix jours encor faut-il que je le voie ?

HYDASPE.

Et ne pouvez-vous pas d'un mot l'exterminer ?
Dites au roi, seigneur, de vous l'abandonner.

Chap. III. verset 8. Et plus bas : *Ordonnez que tout ce peuple périsse, et je suis prêt de compter dix mille talens au trésor de votre épargne.* Chap. III. versets 8 et 9.

(1) *Le roi, dès l'heure même*, etc.

Ceci est traduit mot à mot de de l'écriture sainte. *Tulit ergò rex annulum quo utebatur de manu suâ et dedit eum Aman.... Dixitque ad eum : argentum quod tu polliceris, tuum sit; de populo age quod tibi placet.* Esther, *chap. III.* versets 10 et 12.

Quel roi que cet Assuérus, qui ordonne le massacre d'une nation entière sur le rapport d'un seul ministre, sans examiner de quel crime elle peut être coupable !

AMAN.

Je viens pour épier le moment favorable.
Tu connois comme moi, ce prince inexorable.
Tu sais combien terrible en ses soudains transports,
De nos desseins souvent il rompt tous les ressorts.
Mais à me tourmenter ma crainte est trop subtile.
Mardochée à ses yeux est une ame trop vile.

HYDASPE.

Que tardez-vous ? Allez, et faites promptement
Élever de sa mort le honteux instrument. (1)

AMAN.

J'entends du bruit, je sors. Toi, si le roi m'appèle.....

HYDASPE.

Il suffit.

---

(1) *Que tardez-vous ? Allez, et faites promptement*
Élever de sa mort le honteux instrument.

Traduction du verset suivant : *Responderuntque ei... amici : jube parari excelsam trabem ... et dic manè regi ut appendatur super eam Mardochæus.* Esther, *chap. V.* verset 14. Joseph, antiq. judaïq. *liv. XI. chap.* VI. Les plus hautes potences étoient les plus ignominieuses. Galba ayant condamné à mort un citoyen Romain, fit dresser une croix fort élevée pour faire honneur, disoit-il, à sa qualité; mais, dans le fond, pour le couvrir d'une plus grande confusion. *Suetone, vie de Galba*, chap. IX.

SCÈNE II.

ASSUÉRUS, ASAPH, HYDASPE, *suite d'Assuérus.*

ASSUÉRUS.

Ainsi donc, sans cet avis fidèle,
Deux traîtres, dans son lit, assassinoient leur roi? . . .
Qu'on me laisse, et qu'Asaph seul demeure avec moi.

SCÈNE III.

ASSUÉRUS, *assis sur son trône*, ASAPH.

ASSUÉRUS.

Je veux bien l'avouer. De ce couple perfide
J'avois presque oublié l'attentat parricide;
Et j'ai pâli deux fois au terrible récit
Qui vient d'en retracer l'image à mon esprit.
Je vois de quel succès leur fureur fut suivie,
Et que dans les tourmens ils laissèrent la vie.
Mais ce sujet zélé qui, d'un œil si subtil,
Sut de leur noir complot déveloper le fil,
Qui me montra sur moi leur main déjà levée,
Enfin par qui la Perse avec moi fut sauvée;

Quel honneur, pour sa foi, quel prix a-t'il reçu ? (1)

ASAPH.

On lui promit beaucoup ; c'est tout ce que j'ai su.

ASSUÉRUS.

O d'un si grand service oubli trop condamnable! (2)
Des embarras du trône effet inévitable!
De soins tumultueux un prince environné,
Vers de nouveaux objets est sans cesse entraîné.
L'avenir l'inquiète, et le présent le frape;
Mais plus prompt que l'éclair le passé nous échape.
Et de tant de mortels à toute heure empressés
A nous faire valoir leurs soins intéressés,
Il ne s'en trouve point qui, touchés d'un vrai zèle,
Prennent à notre gloire un intérêt fidèle,

---

(1) *Quel honneur, pour sa foi, quel prix a-t'il reçu ?*

Dans l'écriture, Assuérus fait la même question à ses officiers. *Esther*, chap. V. verset 3 ; chap. XII. verset 5.

Joseph dit qu'Assuérus trouva dans les mémoires qu'on lui lisoit : un tel a reçu un terrein pour une belle action qu'il a faite ; un autre a reçu des présens pour prix de sa fidélité : mais qu'étant venu à la conspiration découverte par Mardochée, le roi remarqua qu'il avoit été sans récompense ; qu'il fit dès-lors cesser la lecture pour s'occuper des moyens de réparer l'oubli d'un aussi grand bienfait. *Antiq. jud.* liv. XI. chap. 6.

(2) *O d'un si grand service oubli trop condamnable !*

Tout ce couplet est très-beau, et corrige un peu la foiblesse continuelle du rôle d'Assuérus, qui ne montre sa grandeur que par une pompe et une magnificence extraordinaire.

Du mérite oublié nous fassent souvenir, (1)
Trop prompts à nous parler de ce qu'il faut punir.
Ah ! que plutôt l'injure échape à ma vengeance,
Qu'un si rare bienfait à ma reconnoissance !
Et qui voudroit jamais s'exposer pour son roi ? . . .
Ce mortel, qui montra tant de zèle pour moi,
Vit-il encore ?

ASAPH.

Il voit l'astre qui vous éclaire. (2)

ASSUÉRUS.

Et que n'a-t'il plutôt demandé son salaire ?
Quel pays reculé le cache à mes bienfaits ?

ASAPH.

Assis le plus souvent aux portes du palais,
Sans se plaindre de vous ni de sa destinée,
Il y traîne, seigneur, sa vie infortunée.

ASSUÉRUS.

Et je dois d'autant moins oublier la vertu,
Qu'elle-même s'oublie. Il se nomme, dis-tu ?

---

(1) *Du mérite oublié nous fasse souvenir.*

Mérite est ici pour *bienfait.* Racine l'oppose à *ce qu'il faut punir.* Les anciens avoient l'ingratitude en horreur ; ils ne croyoient point qu'on pût, sans crime, perdre de vue un bienfait. *Hercule furieux d'Euripide*, acte V.

(2) *Il voit l'astre qui vous éclaire.*

Cette périphrase ne nous paroît pas trop naturelle ; Asaph devoit répondre simplement, *il vit.*

ASAPH.

Mardochée est le nom que je viens de vous lire.

ASSUÉRUS.

Et son pays?

ASAPH.

Seigneur, puisqu'il faut vous le dire,
C'est un de ces captifs à périr destinés,
Des rives du Jourdain sur l'Euphrate amenés.

ASSUÉRUS.

Il est donc Juif? O ciel! Sur le point que la vie
Par mes propres sujets m'alloit être ravie,
Un Juif rend, par ses soins, leurs efforts impuissans!
Un Juif m'a préservé du glaive des Persans!
Mais, puisqu'il m'a sauvé, quel qu'il soit, il n'importe,
Holà, quelqu'un.

SCÈNE IV.

ASSUÉRUS, HYDASPE, ASAPH.

HYDASPE.

SEIGNEUR?

ASSUÉRUS.

Regarde à cette porte;
Vois s'il s'offre à tes yeux quelque grand de ma cour. (1)

HYDASPE.

Aman à votre porte a devancé le jour.

ASSUÉRUS.

Qu'il entre (2). Ses avis m'éclaireront peut-être.

(1) *Regarde à cette porte;*
Vois s'il s'offre à tes yeux quelque grand de ma cour.
Statimque rex : qui est, inquit, in atrio?... Responderunt pueri : Aman stat in atrio. Esther, *cap VI.* versets 4 *et* 5. Joseph, antiq. judaïq. *liv. XI. chap.* 6.

(2) *Qu'il entre.*
Dixitque rex : ingrediatur. Esther, *ibid.* verset 5. Joseph, *ibid.*

SCÈNE

SCÈNE V.

ASSUÉRUS, AMAN, HYDASPE, ASAPH.

ASSUÉRUS.

Approche, heureux appui du trône de ton maître,
Ame de mes conseils, et qui seul tant de fois
Du sceptre dans ma main a soulagé le poids.
Un reproche secret embarrasse mon ame.
Je sais combien est pur le zèle qui t'enflamme,
Le mensonge jamais n'entra dans tes discours,
Et mon intérêt seul est le but où tu cours.
Dis-moi donc : que doit faire un prince magnanime(1)
Qui veut combler d'honneurs un sujet qu'il estime ?
Par quel gage éclatant, et digne d'un grand roi,
Puis-je récompenser le mérite et la foi ?

---

(1) *Dis-moi donc : que doit faire un prince magnanime?* etc. C'est la même question que fait Assuérus à Aman. *Quid debet fieri viro quem rex honorare desiderat?* Esther, *cap. VI.* verset 6. Idée que Durier a présentée de la manière suivante :

Haman, j'aime un subjet généreux et fidele,
De qui de grands effets m'ont témoigné le zele;
Ie l'estime, ie l'aime et lui doy tant de biens,
Que c'est trop peu pour lui du haut rang que tu tiens.
Dy-moy de quels honneurs ma puissance royale
Doit envers sa vertu se monstrer libérale?
Dy-moy : que doy-je faire afin de l'honorer
Autant que ma grandeur le peut faire espérer?

Acte V. scène II.

Ne donne point de borne à ma reconnoissance ;
Mesure tes conseils sur ma vaste puissance.

AMAN, *tout bas.*

C'est pour toi-même, Aman, que tu vas prononcer ;
Et quel autre que toi peut-on récompenser ?

ASSUÉRUS.

Que penses-tu ?

AMAN.

Seigneur, je cherche, j'envisage
Des monarques Persans la conduite et l'usage.
Mais à mes yeux en vain je les rappèle tous.
Pour vous régler sur eux, que sont-ils près de vous? (1)
Votre règne aux neveux doit servir de modèle.
Vous voulez d'un sujet reconnoître le zèle?
L'honneur seul peut flater un esprit généreux.

---

(1) *Pour vous régler sur eux, que sont-ils près de vous?* *Près de vous*, pour dire, *à votre égard, au prix de ce que vous êtes.* M. l'abbé d'Olivet doute que l'usage actuel souffre cette manière de parler. *Rem. sur Racine, nouv. édit. pag.* 11. L'abbé Desfontaines prétend au contraire *que cette expression est d'usage, et qu'elle se trouve dans les bons auteurs.* Racine vengé, pag. 244. *Vaugelas*, ajoute M. l'abbé d'Olivet, *dit que c'est un barbarisme.* Cela pouvoit être de son tems ; mais, comme l'a très-bien observé l'abbé Desfontaines, *Vaugelas n'est plus un législateur, non plus que Patru ni Ménage. Horace se moquoit de ceux qui, de son tems, vouloient qu'on n'usât d'aucun terme qui ne se trouvât dans les lois des douze tables.* Epîtres, *liv. II. épit.* 1.

Je voudrois donc, seigneur, que ce mortel heureux,(1)
De la pourpre aujourd'hui paré comme vous-même,
Et portant sur le front le sacré diadème,
Sur un de vos coursiers pompeusement orné,
Aux yeux de vos sujets dans Suze fût mené;
Que, pour comble de gloire et de magnificence,
Un seigneur éminent en richesse, en puissance,
Enfin de votre empire, après vous, le premier,
Par la bride guidât son superbe coursier;
Et lui-même, marchant en habits magnifiques,
Criât à haute voix dans les places publiques :
Mortels, prosternez-vous; c'est ainsi que le roi
Honore le mérite, et couronne la foi.

ASSUÉRUS.

Je vois que la sagesse elle-même t'inspire.
Avec mes volontés ton sentiment conspire.
Va, ne perds point de tems. Ce que tu m'as dicté,

---

(1) *Je voudrois donc, seigneur, que ce mortel heureux*, etc. Le reste de ce couplet est une traduction littérale du livre d'Esther.

L'homme, dit Aman, *que le roi veut combler de ses faveurs, doit être revêtu de ses habits royaux : il faut qu'il monte le cheval qui sert au roi dans les jours de cérémonie, qu'il ait la couronne sur la tête, et que le premier des princes et des seigneurs, tenant la bride du cheval, marche à côté de votre favori, le conduise par toute la ville, et crie à haute voix : Ainsi sera traité celui que le roi veut honorer.* Chap. VI, versets 8 et 9. *Joseph, antiq. jud.* chap. XI. verset 6.

Je veux de point en point qu'il soit exécuté. (1)
La vertu dans l'oubli ne sera plus cachée.
Aux portes du palais prends le Juif Mardochée ;
C'est lui que je prétends honorer aujourd'hui.
Ordonne son triomphe, et marche devant lui.
Que Suze par ta voix de son nom retentisse,
Et fais à son aspect que tout genou fléchisse.
Sortez tous.

AMAN, *à part.*

Dieux !

---

(1) *Va, ne perds point de tems. Ce que tu m'as dicté,*
Je veux de point en point qu'il soit exécuté.

Allez, dit de même Assuérus à Aman, *prenez mes vêtemens royaux et le cheval que je monte, faites rendre à Mardochée les honneurs que vous avez prescrits..... prenez garde d'omettre aucune des circonstances dont vous avez prétendu accompagner ce triomphe.* Esther, *chap. VI.* verset 10. Joseph, *liv. XI. chap.* 6.

SCÈNE VI.

ASSUÉRUS *seul.*

LE prix est sans doute inoui :
Jamais d'un tel honneur un sujet n'a joui. (1)
Mais plus la récompense est grande et glorieuse,
Plus même de ce Juif la race est odieuse,
Plus j'assure ma vie, et montre avec éclat
Combien Assuérus redoute d'être ingrat.
On verra l'innocent discerné du coupable.
Je n'en perdrai pas moins ce peuple abominable.
Leurs crimes . . . . .

(1) *Jamais d'un tel honneur un sujet n'a joui.*

Il n'y a guères que l'histoire des Juifs qui présente des exemples de cette distinction accordée à un sujet. Dès que Joseph eût expliqué le songe de Pharaon, *le roi lui donna son anneau en signe de l'autorité qu'il lui confioit ; et tous les sujets de cet état eurent ordre de lui obéir comme au souverain lui-même.* Cours d'histoire universelle, *petits élémens, tom. II. pag.* 179. Le roi lui fit aussi donner une robe de byssus ou de fin lin ; il lui mit au cou un collier d'or, il le fit monter sur un char qui suivoit immédiatement celui des rois d'Égypte : un hérault marcha devant lui, et crioit à haute voix : *qu'on fléchisse le genou devant Joseph.* Genès. *chap. XLI.* versets 42, 43. Joseph, antiq. jud. *liv. II. chap.* III.

SCÈNE VII.

ESTHER, *s'appuyant sur Élise ; quatre Israélites soutiennent sa robe*, ASSUÉRUS, ÉLISE, THAMAR, UNE PARTIE DU CHŒUR.

ASSUÉRUS.

Sans mon ordre on porte ici ses pas !
Quel mortel insolent vient chercher le trépas ?
Gardes... C'est vous, Esther? Quoi! sans être attendue!

ESTHER.

Mes filles, soutenez votre reine éperdue ;
Je me meurs. (*Elle tombe évanouie.*)

ASSUÉRUS.

Dieux puissans ! quelle étrange pâleur
De son teint tout à coup efface la couleur !
Esther, que craignez-vous ? Suis-je pas votre frère ? (1)
Est-ce pour vous qu'est fait un ordre si sévère ?
Vivez : le sceptre d'or que vous tend cette main,
Pour vous de ma clémence est un gage certain.

---

(1) *Esther, que craignez-vous ? Suis-je pas votre frère ?*
Paroles d'Assuérus dans Esther. *Qu'avez-vous, Esther ? Je suis votre frère, ne craignez rien ; non, vous ne mourrez point : la loi portée pour tous mes peuples ne vous regarde pas ; approchez, et touchez mon sceptre.* Chap. XV. versets 12, 13, et 14. Le commencement de cette scène est emprunté des huit premiers versets de ce chapitre.

ESTHER.

Quelle voix salutaire ordonne que je vive,
Et rappèle en mon sein mon ame fugitive ?

ASSUÉRUS.

Ne connoissez-vous pas la voix de votre époux ?
Encore un coup vivez, et revenez à vous.

ESTHER.

Seigneur, je n'ai jamais contemplé qu'avec crainte
L'auguste majesté sur votre front empreinte. (1)
Jugez combien ce front, irrité contre moi,
Dans mon ame troublée a dû jeter d'effroi.
Sur ce trône sacré, qu'environne la foudre,
J'ai cru vous voir tout prêt à me réduire en poudre.
Hélas ! sans frissonner, quel cœur audacieux
Soutiendroit les éclairs qui partoient de vos yeux ?
Ainsi du Dieu vivant la colère étincelle.....

ASSUÉRUS.

O soleil ! ô flambeau de lumière immortelle !

---

(1) *Seigneur, je n'ai jamais contemplé qu'avec crainte*
L'auguste majesté sur votre front empreinte, etc.

Grand roi ! vous m'avez paru comme l'ange de Dieu ; j'ai été saisie du trouble le plus vif à la vue de la gloire qui vous environne. Vous êtes, seigneur, un prince redoutable ; j'ai vu partir de vos yeux des rayons de gloire si lumineux, que les miens en ont été éblouis. Esther, *chap. XV.* verset 16.

Cette comparaison de l'air imposant d'un homme avec celui d'un ange, est très-fréquente dans l'écriture sainte. Voyez *Genèse*, ch. XXII. verset 10. Liv. I. *des rois*, ch. XXIX. verset 9. *Ibid.* liv. II. chap. XIV. verset 17.

Je me trouble moi-même, et, sans frémissement,
Je ne puis voir sa peine et son saisissement.
Calmez, reine, calmez la frayeur qui vous presse.
Du cœur d'Assuérus souveraine maîtresse,
Éprouvez seulement son ardente amitié.
Faut-il de mes États vous donner la moitié?

ESTHER.

Hé! se peut-il qu'un roi, craint de la terre entière,
Devant qui tout fléchit et baise la poussière,
Jète sur son esclave un regard si serein,
Et m'offre sur son cœur un pouvoir souverain?

ASSUÉRUS.

Croyez-moi, chère Esther; ce sceptre, cet empire,
Et ces profonds respects que la nature inspire,
A leur pompeux éclat mêlent peu de douceur,
Et fatiguent souvent leur triste possesseur.
Je ne trouve qu'en vous je ne sais quelle grâce,
Qui me charme toujours, et jamais ne me lasse.
De l'aimable vertu doux et puissans attraits!
Tout respire en Esther l'innocence et la paix.
Du chagrin le plus noir elle écarte les ombres,
Et fait des jours sereins de mes jours les plus sombres.
Que dis-je? Sur ce trône assis auprès de vous,
Des astres ennemis j'en crains moins le courroux,
Et crois que votre front prête à mon diadème
Un éclat qui le rend respectable aux dieux même.
Osez donc me répondre, et ne me cachez pas
Quel sujet important conduit ici vos pas;

Quel intérêt, quels soins vous agitent, vous pressent.
Je vois qu'en m'écoutant, vos yeux au ciel s'adressent.
Parlez. De vos desirs le succès est certain,
Si ce succès dépend d'une mortelle main.

ESTHER.

O bonté qui m'assure autant qu'elle m'honore!
Un intérêt pressant veut que je vous implore.
J'attends ou mon malheur ou ma félicité ;
Et tout dépend, seigneur, de votre volonté.
Un mot de votre bouche, en terminant mes peines,
Peut rendre Esther heureuse entre toutes les reines.

ASSUÉRUS.

Ah, que vous enflammez mon desir curieux!

ESTHER.

Seigneur, si j'ai trouvé grâce devant vos yeux,
Si jamais à mes vœux vous fûtes favorable,
Permettez, avant tout, qu'Esther puisse à sa table
Recevoir aujourd'hui son souverain seigneur,
Et qu'Aman soit admis à cet excès d'honneur. (1)

---

(1) *Recevoir aujourd'hui son souverain seigneur,*
Et qu'Aman soit admis à cet excès d'honneur.

C'est ici l'écriture sainte suivie exactement.

Seigneur, dit Esther, *si j'ai trouvé grâce devant vous, si vous vous faites un plaisir de m'accorder ce que je souhaite, amenez demain avec vous Aman au festin que j'ai préparé chez moi, et je vous découvrirai ce que je veux obtenir.* Esther, *chap. V.* verset 8.

J'oserai devant lui rompre ce grand silence,
Et j'ai, pour m'expliquer, besoin de sa présence. (1)

ASSUÉRUS.

Dans quelle inquiétude, Esther, vous me jetez!
Toutefois qu'il soit fait comme vous souhaitez.
(*à ceux de sa suite.*)
Vous, que l'on cherche Aman (2), et qu'on lui fasse entendre
Qu'invité chez la reine, il ait soin de s'y rendre.

---

(1) *J'oserai devant lui rompre ce grand silence,*
Et j'ai, pour m'expliquer, besoin de sa présence.

Il nous semble que le triomphe de Mardochée auroit été mieux placé après la fête qu'Esther devoit donner à Assuérus. Il y a sur la scène une sorte de vraisemblance, dont les droits paroissent être au-dessus de la vérité. Racine, il est vrai, a suivi l'écriture sainte de point en point; mais, à ne le considérer ici que comme auteur tragique, n'auroit-il pas trouvé plus d'avantage à s'en écarter? On auroit vu avec plaisir la faveur de Mardochée devenir l'ouvrage des larmes et des représentations d'Esther. Ce passage subit de la disgrace du peuple Juif à un état plus heureux, auroit arraché des larmes aux spectateurs, au lieu que cette situation ne produit aucune espèce d'attendrissement.

(2) *Vous, que l'on cherche Aman*, etc.

Traduction libre de ce verset. *Statimque rex, vocate, inquit, citò Aman, ut Esther obediat voluntati.* Esther, *cap. V.* verset 5. C'étoit la plus grande faveur à laquelle un sujet pouvoit prétendre dans la Perse; les rois de ce pays mangeoient toujours seuls; ils admettoient cependant quelquefois à leur table leur mère, mais jamais leur épouse. Lorsqu'ils accordoient cette grâce à leurs concubines, ils les faisoient

SCÈNE VIII.

ESTHER, ASSUÉRUS, HYDASPE, ÉLISE, THAMAR, UNE PARTIE DU CHŒUR.

HYDASPE.

Les savans Chaldéens, par votre ordre appelés,
Dans cet appartement, seigneur, sont assemblés.

ASSUÉRUS.

Princesse, un songe étrange occupe ma pensée.
Vous-même en leur réponse êtes intéressée.
Venez, derrière un voile écoutant leurs discours,
De vos propres clartés me prêter le secours.
Je crains pour vous, pour moi, quelque ennemi perfide.

ESTHER.

Suis-moi, Thamar. Et vous, troupe jeune et timide,
Sans craindre ici les yeux d'une profane cour,
A l'abri de ce trône attendez mon retour.

---

accompagner d'un eunuque armé d'un arc et d'une flèche, qui se tenoit derrière elles, et qui étoit toujours prêt à punir ceux qui auroient osé les fixer. *Sardus, mœurs et usages des anciens peuples, liv. I. chap.* XXI. Artaxercès fit venir à sa table ses frères; ce fut une nouveauté. Dans une autre occasion, les grands de sa cour furent jaloux de l'honneur qu'il fit à Timagore le Crétois, ou, selon d'autres, à Entyme de Gortinne, en l'invitant à manger avec lui. *Plutarque*, vie d'Artaxercès; *Athen. deipnosoph.* liv. I.

SCÈNE IX.

Cette scène est partie déclamée sans chant, et partie chantée.

ÉLISE, UNE PARTIE DU CHŒUR.

ÉLISE.

Que vous semble, mes sœurs, de l'état où nous sommes?
D'Esther, d'Aman, qui le doit emporter?
Est-ce Dieu, sont-ce les hommes,
Dont les œuvres vont éclater?
Vous avez vu quelle ardente colère
Allumoit de ce roi le visage sévère.

UNE DES ISRAÉLITES.

Des éclairs de ses yeux l'œil étoit ébloui.

UNE AUTRE.

Et sa voix m'a paru comme un tonnerre horrible.

ÉLISE.

Comment ce courroux si terrible
En un moment s'est-il évanoui?

UNE DES ISRAÉLITES *chante.*

Un moment a changé ce courage inflexible.
Le lion rugissant est un agneau paisible.
Dieu, notre Dieu, sans doute, a versé dans son cœur

Cet esprit de douceur. (1)

LE CHOEUR *chante.*

Dieu, notre Dieu, sans doute, a versé dans son cœur
Cet esprit de douceur.

LA MÊME ISRAÉLITE *chante.*

Tel qu'un ruisseau docile (2)
Obéit à la main qui détourne son cours,
Et laissant de ses eaux partager le secours,
Va rendre tout un champ fertile;
Dieu, de nos volontés arbitre souverain,
Le cœur des rois est ainsi dans ta main.

ÉLISE.

Ah! que je crains, mes sœurs, les funestes nuages
Qui de ce prince obscurcissent les yeux!
Comme il est aveuglé du culte de ses dieux!

UNE DES ISRAÉLITES.

Il n'atteste jamais que leurs noms odieux.

UNE AUTRE.

Aux feux inanimés dont se parent les cieux
Il rend de profanes hommages.

---

(1) *Dieu, notre Dieu, sans doute, a versé dans son cœur*
Cet esprit de douceur.

C'est la traduction du passage suivant : *Convertitque Deus spiritum regis in mansuetudinem.* Esther, *cap.* XV. verset 2.

(2) *Tel qu'un ruisseau docile*, etc.

Cette comparaison est prise du verset suivant du livre des proverbes. *Sicut divisiones aquarum, ita cor regis in manu domini.* Chap. XXI. verset 1.

UNE AUTRE.

Tout son palais est plein de leurs images.

LE CHOEUR *chante.*

Malheureux! vous quittez le maître des humains,
Pour adorer l'ouvrage de vos mains! (1)

UNE DES ISRAÉLITES *chante.*

Dieu d'Israël, dissipe enfin cette ombre.
Des larmes de tes saints quand seras-tu touché?
Quand sera le voile arraché,
Qui sur tout l'univers jète une nuit si sombre?
Dieu d'Israël, dissipe enfin cette ombre.
Jusqu'à quand seras-tu caché?

UNE DES PLUS JEUNES ISRAÉLITES.

Parlons plus bas, mes sœurs. Ciel! si quelque infidelle,
Écoutant nos discours, nous alloit déceler!

ÉLISE.

Quoi! filles d'Abraham, une crainte mortelle
Semble déjà vous faire chanceler?
Hé! si l'impie Aman, dans sa main homicide,
Faisant luire à vos yeux un glaive menaçant,

(1) *Malheureux! vous quittez le maître des humains*, etc. Le fond de cette idée est emprunté du pseaume XCVI. *Confundantur omnes qui adorant sculptilia, et qui gloriantur in simulachris suis*; verset 7. Rousseau l'a traduit ainsi :

Soyez à jamais confondus,
Adorateurs impurs de profanes idoles;
Vous qui, par des vœux défendus,
Invoquez de vos mains les ouvrages frivoles.

A blasphêmer le nom du tout-puissant
Vouloit forcer votre bouche timide!

UNE AUTRE ISRAÉLITE.

Peut-être Assuérus, frémissant de courroux,
Si nous ne courbons les genoux
Devant une muette idole,
Commandera qu'on nous immole.
Chère sœur, que choisirez-vous?

LA JEUNE ISRAÉLITE.

Moi, je pourrois trahir le Dieu que j'aime!
J'adorerois un dieu sans force et sans vertu, (1)
Reste d'un tronc par les vens abâttu, (2)
Qui ne peut se sauver lui-même!

LE CHOEUR *chante*.

Dieux impuissans, dieux sourds, tous ceux qui vous implorent
Ne seront jamais entendus.

---

(1) *J'adorerois un dieu sans force et sans vertu!*
Rousseau a rendu ainsi la même idée.

C'est moi qui, du plus haut des cieux,
Du monde que j'ai fait règle les destinées;
C'est moi qui brise les faux dieux,
Misérables jouets des vens et des années.

Ode tirée du pseaume XCVI. liv. I. ode XIV.

(2) *Reste d'un tronc par les vens abattu.*
Cette idée semble prise d'Horace.

Olim truncus eram ficulnus, inutile lignum:
Cum faber, incertus scamnum faceretne Priapum,
Maluit esse deum.

Satyres, liv. II. satyre VIII.

Que les démons, et ceux qui les adorent,
Soient à jamais détruits et confondus.

UNE DES ISRAÉLITES *chante.*

Que ma bouche et mon cœur, et tout ce que je suis, (1)
Rendent honneur au Dieu qui m'a donné la vie.
Dans les craintes, dans les ennuis,
En ses bontés mon ame se confie.
Veut-il par mon trépas que je le glorifie?
Que ma bouche et mon cœur, et tout ce que je suis,
Rendent honneur au Dieu qui m'a donné la vie.

ÉLISE.

Je n'admirai jamais la gloire de l'impie.

UNE AUTRE ISRAÉLITE.

Au bonheur du méchant qu'un autre porte envie.

ÉLISE.

Tous ses jours paroissent charmans. (2)

---

(1) *Que ma bouche et mon cœur, et tout ce que je suis*, etc. Ce couplet est un peu plus foible que les autres; il n'a point cette plénitude, cette onction, cette rondeur qu'on admire dans les suivans.

(2) *Tous ses jours paroissent charmans*, etc. Rousseau a répandu les mêmes idées dans plusieurs de ses odes sacrées. On lit dans l'ode XII.

Cette mer d'abondance, où leur ame se noie,
Ne craint ni les écueils, ni les vens rigoureux;
Ils ne partagent point nos fléaux douloureux:
Ils marchent sur les fleurs, ils nagent dans la joie.
Le sort n'ose changer pour eux.

L'or

L'or éclate en ses vêtemens.
Son orgueil est sans borne, ainsi que sa richesse.
Jamais l'air n'est troublé de ses gémissemens.
Il s'endort, il s'éveille au son des instrumens; (1)
Son cœur nage dans la mollesse.

UNE AUTRE ISRAÉLITE.

Pour comble de prospérité,
Il espère revivre en sa postérité.
Et d'enfans à sa table une riante troupe (2)
Semble boire avec lui la joie à pleine coupe.

(*Tout le reste est chanté.*)

LE CHOEUR.

Heureux, dit-on, le peuple florissant, (3)

(1) *Il s'endort, il s'éveille au son des instrumens;*
Ceci est imité, selon Louis Racine, de la peinture que fait Isaïe des voluptueux. *Cithara et lyra, et tympanum et tibia, et vinum in conviviis vestris.* Chap. V. verset 12. *Remarques sur Racine*, tom. II. pag. 241.

(2) *Et d'enfans à sa table une riante troupe*, etc.
Rousseau a dit aussi dans ses odes sacrées, liv. I. ode VII.

Leur postérité florissante,
Ainsi qu'une tige naissante,
Croît et s'élève sous leurs yeux;
Leurs filles couronnent leurs têtes
De tout ce qu'en nos jours de fêtes
Nous portons de plus précieux.

(3) *Heureux, dit-on, le peuple florissant*, etc.

Heureux, disent-ils, le rivage
Où l'on jouit d'un tel bonheur!
Qu'ils restent dans leur rêverie.

Sur qui ces biens coulent en abondance!
Plus heureux le peuple innocent,
Qui dans le Dieu du ciel a mis sa confiance!

UNE ISRAÉLITE *seule.*

Pour contenter ses frivoles desirs,
L'homme insensé vainement se consume.
Il trouve l'amertume
Au milieu des plaisirs.

UNE AUTRE *seule.*

Le bonheur de l'impie est toujours agité;
Il erre à la merci de sa propre inconstance.
Ne cherchons la félicité
Que dans la paix de l'innocence.

LA MÊME, *avec une autre.*

O douce paix!
O lumière éternelle!
Beauté toujours nouvelle!
Heureux le cœur épris de tes attraits!
O douce paix!
O lumière éternelle!
Heureux le cœur qui ne te perd jamais!

LE CHOEUR.

O douce paix!
O lumière éternelle!
Beauté toujours nouvelle!

Heureuse la seule patrie
Où l'on adore le seigneur!
Rousseau, ibid. liv. I. ode VII.

O douce paix !
Heureux le cœur qui ne te perd jamais !

LA MÊME, *seule.*

Nulle paix pour l'impie ; il la cherche, elle fuit ; (1)
Et le calme en son cœur ne trouve point de place. (2)
Le glaive au dehors le poursuit,
Le remords au dedans le glace. (3)

UNE AUTRE.

La gloire des méchans en un moment s'éteint. (4)
L'affreux tombeau pour jamais les dévore.

---

(1) *Nulle paix pour l'impie ; il la cherche, elle fuit ;*
M. l'abbé d'Olivet désaprouve ici *il la cherche ;* il dit, avec Vaugelas, *qu'on ne doit pas mettre le pronom relatif après* nulle paix, *deux mots inséparables qui ne sont ni ne peuvent être suivis d'un article.* Rem. sur Racine, *nouv. édit. pag.* 39.

(2) *Et le calme en son cœur ne trouve point de place.*
Impii autem quasi mare fervens quod quiescere non potest, a dit Isaïe ; et plus bas : *non est pax impiis.* Chap. LVII. versets 20, 21. XLVIII. verset 22.

(3) *Le remords au dedans le glace.*
Un trait d'Euripide rendra cette morale plus sensible.

MÉNÉLAS.

Que vous est-il arrivé ? Quel chagrin vous afflige ?

ORESTE.

Mon propre cœur, le sentiment cruel de mes crimes. Oreste, *acte II.*

(4) *La gloire des méchans en un moment s'éteint.*
Racine a dit encore dans Athalie, acte II. scène VII.
Le bonheur des méchans comme un torrent s'écoule.

Il n'en est pas ainsi de celui qui te craint ;
Il renaîtra, mon Dieu, plus brillant que l'aurore.

LE CHOEUR.

O douce paix !
Heureux le cœur qui ne te perd jamais !

ÉLISE, *sans chanter.*

Mes sœurs, j'entends du bruit dans la chambre prochaine.
On nous appelle ; allons rejoindre notre reine. (1)

---

(1) *On nous appelle ; allons rejoindre notre reine.*

C'est ici principalement que nous devons admirer l'adresse avec laquelle Racine a su lier ses chœurs avec l'action. Les tragiques anciens, à l'exception de Sophocle, n'ont point atteint à ce genre de perfection. Le chœur, selon la remarque de M. de Voltaire, remplissoit chez eux *l'intervalle des actes, et paroissoit toujours sur la scène. Il y avoit en cela plus d'un inconvénient ; car ou il parloit dans les entre-actes de ce qui s'étoit passé dans les actes précédens, et c'étoit une répétition fatiguante ; ou il prévenoit ce qui devoit arriver dans les actes suivans, et cette annonce déroboit le plaisir de la surprise ; ou enfin il étoit étranger au sujet, et par conséquent il devoit ennuyer.* Ces inconvéniens, ou plutôt les difficultés de les éviter, déterminèrent nos poëtes à ne plus faire usage des chœurs. Ce fut Hardy qui donna le premier exemple de cette réforme en 1617. Ce que dit Alaigre aux violons dans la comédie des Proverbes d'Adrien de Montluc, représentée en 1616,

Soufflez, ménétriers ; l'épousée vient.

est la preuve la plus ancienne de l'usage où l'on est aujourd'hui de faire remplir nos entre-actes par l'orchestre. *Hist. du théâtre français*, tom. IV. pag. 223.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

Le théâtre représente les jardins d'Esther, (1) et un des côtés du sallon où se fait le festin.

SCÈNE PREMIÈRE.

AMAN, ZARÈS.

ZARÈS.

C'EST donc ici d'Esther le superbe jardin ;
Et ce sallon pompeux est le lieu du festin.
Mais tandis que la porte en est encor fermée,
Écoutez les conseils d'une épouse alarmée.
Au nom du nœud sacré qui me lie avec vous,
Dissimulez, seigneur, cet aveugle courroux ;
Éclaircissez ce front où la tristesse est peinte.
Les rois craignent sur-tout le reproche et la plainte.

(1) *Le théâtre représente les jardins d'Esther*, etc.

Ici la scène change. Racine n'a jamais violé la régle de l'unité du lieu que dans cet endroit : mais il n'a point prétendu faire une tragédie dans les régles ; il a voulu mettre en dialogue l'histoire d'Esther, qu'il a choisie comme la plus propre à la maison de Saint-Cyr et à sa fondatrice ; il a cru que, pour jeter plus de vivacité, il devoit ajouter aux charmes des vers ceux de la musique et le spectacle des décorations.

Seul entre tous les grands, par la reine invité,
Ressentez donc aussi cette félicité.
Si le mal vous aigrit, que le bienfait vous touche;
Je l'ai cent fois appris de votre propre bouche;
Quiconque ne sait pas dévorer un affront,
Ni de fausses couleurs se déguiser le front,
Loin de l'aspect des rois qu'il s'écarte, qu'il fuie.
Il est des contre-tems qu'il faut qu'un sage essuie.
Souvent avec prudence un outrage enduré
Aux honneurs les plus hauts a servi de degré.

AMAN.

O douleur! ô supplice affreux à la pensée!
O honte, qui jamais ne peut être effacée!
Un exécrable Juif, l'opprobre des humains,
S'est donc vu de la pourpre habillé par mes mains!
C'est peu qu'il ait sur moi remporté la victoire....
Malheureux! j'ai servi de hérault à sa gloire.
Le traître! il insultoit à ma confusion;
Et tout le peuple même, avec dérision,
Observant la rougeur qui couvroit mon visage,
De ma chûte certaine en tiroit le présage.
Roi cruel! ce sont là les jeux où tu te plais;
Tu ne m'as prodigué tes perfides bienfaits,
Que pour me faire mieux sentir ta tyrannie,
Et m'accabler enfin de plus d'ignominie.

ZARÈS.

Pourquoi juger si mal de son intention?
Il croit récompenser une bonne action.

Ne faut-il pas, seigneur, s'étonner au contraire
Qu'il en ait si long-tems différé le salaire ?
Du reste, il n'a rien fait que par votre conseil.
Vous-même avez dicté tout ce triste appareil.
Vous êtes, après lui, le premier de l'empire.
Sait-il toute l'horreur que ce Juif vous inspire ?

AMAN.

Il sait qu'il me doit tout; et que, pour sa grandeur, (1)
J'ai foulé sous les pieds remords, crainte, pudeur;
Qu'avec un cœur d'airain exerçant sa puissance, (2)
J'ai fait taire les lois, et gémir l'innocence;
Que pour lui, des Persans bravant l'aversion,
J'ai chéri, j'ai cherché la malédiction.
Et pour prix de ma vie à leur haine exposée, (3)

---

(1) *Il sait qu'il me doit tout;* etc.

Louis Racine dit *qu'un ministre qui étoit encore en place, mais qui n'étoit plus en faveur, avoit dans un moment de colère tenu des propos semblables.* Remarques, *tom. II. pag.* 242.

(2) *Qu'avec un cœur d'airain exerçant sa puissance,*

C'est l'expression d'Horace :

Illi robur et æs triplex
Circa pectus erat, etc.
Odes, liv. I. ode III.

(3) *Et pour prix de ma vie à leur haine exposée,*

Ce mot *exposée* se trouve deux fois dans deux vers.

Nous remarquerons ensuite qu'il y a une petite amphibologie : *exposée* se rapporte-t'il *à la haine*, ou *à la vie?* Les grands écrivains exacts, et sur-tout Racine, ont grand soin d'éviter cette faute.

Le barbare aujourd'hui m'expose à leur risée.

ZARÈS.

Seigneur, nous sommes seuls; que sert de se flater? (1)
Ce zèle que pour lui vous fîtes éclater,
Ce soin d'immoler tout à son pouvoir suprême,
Entre nous, avoient-ils d'autre objet que vous-même?
Et, sans chercher plus loin, tous ces Juifs désolés,
N'est-ce pas à vous seul que vous les immolez?
Et ne craignez-vous point que quelque avis funeste....
Enfin la cour nous hait, le peuple nous déteste.
Ce Juif même, il le faut confesser malgré moi, (2)
Ce Juif, comblé d'honneurs, me cause quelque effroi.

---

(1) *Seigneur, nous sommes seuls; que sert de se flater?*

Pourquoi Zarès vient-elle dans l'appartement d'Esther, où elle n'est jamais entrée? Il nous semble que le palais d'Assuérus n'étoit pas le lieu qu'Aman devoit choisir pour exhaler sa fureur, et qu'il n'est pas plus propre aux représentations que Zarès fait à son époux sur les motifs secrets de sa conduite. Ce n'est point au pied du trône des rois qu'on va convenir qu'on n'a rien fait pour eux que par intérêt, qu'on n'a tenu compte de rien pour obtenir leurs faveurs, qu'on *a foulé* aux *pieds* les *remords*, la *crainte* et la *pudeur*, etc. Le lieu le plus retiré n'est point assez secret pour ces affreuses déclarations.

(2) *Ce Juif même, il le faut confesser malgré moi*, etc.

Il le faut confesser malgré moi, sent un peu la cheville; *me cause quelque effroi*, est plus foible que ce que dit Zarès dans l'écriture sainte. *Si Mardochée est de la race des Juifs, vous ne pourrez lui résister : vous périrez.* Esther, *chap. VI.* verset 13.

Les malheurs sont souvent enchaînés l'un à l'autre, (1)
Et sa race toujours fut fatale à la vôtre.
De ce léger affront songez à profiter,
Peut-être la fortune est prête à vous quitter;
Aux plus affreux excès son inconstance passe;
Prévenez son caprice avant qu'elle se lasse.
Où tendez-vous plus haut (2)? Je frémis, quand je voi
Les abîmes profonds qui s'ouvrent devant moi.
La chûte désormais ne peut être qu'horrible.
Osez chercher ailleurs un destin plus paisible.
Regagnez l'Hellespont, et ces bords écartés,
Où vos ayeux errans jadis furent jetés,
Lorsque des Juifs contre eux la vengeance allumée
Chassa tout Amalec de la triste Idumée.
Aux malices du sort enfin dérobez-vous;
Nos plus riches trésors marcheront devant nous.
Vous pouvez du départ me laisser la conduite;
Sur-tout de vos enfans j'assurerai la fuite.
N'ayez soin cependant que de dissimuler.
Contente, sur vos pas, vous me verrez voler.
La mer la plus terrible et la plus orageuse
Est plus sûre pour nous que cette cour trompeuse.

---

(1) *Les malheurs sont souvent enchaînés l'un à l'autre,*

Ce n'est point ici une maxime isolée et froide; c'est un sentiment qui naît du fond du sujet.

(2) *Où tendez-vous plus haut?*

Cet hémistiche est un peu dur; *qu'espérez-vous encor?* auroit dit la même chose.

Mais à grands pas vers vous je vois quelqu'un marcher ;
C'est Hydaspe (1).

SCÈNE II.

AMAN, ZARÈS, HYDASPE.

HYDASPE.

SEIGNEUR, je courois vous chercher. (2)
Votre absence en ces lieux suspend toute la joie ;
Et pour vous y conduire, Assuérus m'envoie.

AMAN.

Et Mardochée est-il aussi de ce festin ?

HYDASPE.

A la table d'Esther portez-vous ce chagrin ?
Quoi ! toujours de ce Juif l'image vous désole ?
Laissez-le s'applaudir d'un triomphe frivole.

---

(1) *Mais à grands pas vers vous je vois quelqu'un marcher ?*
C'est Hydaspe.

Nous ne dirons qu'un mot sur cette scène ; c'est qu'elle est inutile. Zarès ne vient, à la vérité, que pour donner un conseil qu'on ne suit pas ; mais les maximes qu'elle débite sont admirables.

(2) *Seigneur, je courois vous chercher.*

Les eunuques du roi vinrent au-devant d'Aman, et l'avertirent de se rendre au plutôt au festin que la reine avoit fait préparer. Esther, *chap. VI.* verset 14.

Croit-il d'Assuérus éviter la rigueur?
Ne possédez-vous pas son oreille et son cœur?
On a payé le zèle, on punira le crime;
Et l'on vous a, seigneur, orné votre victime.
Je me trompe, où vos vœux par Esther secondés
Obtiendront plus encor que vous ne demandez.

AMAN.

Croirai-je le bonheur que ta bouche m'annonce?

HYDASPE.

J'ai des savans devins entendu la réponse.
Ils disent que la main d'un perfide étranger
Dans le sang de la reine est prête à se plonger.
Et le roi, qui ne sait où trouver le coupable,
N'impute qu'aux seuls Juifs ce projet détestable.

AMAN.

Oui, ce sont, cher ami, des monstres furieux.
Il faut craindre sur-tout leur chef audacieux.
La terre avec horreur dès long-tems les endure,
Et l'on n'en peut trop tôt délivrer la nature.
Ah! je respire enfin. Chère Zarès, adieu.

HYDASPE.

Les compagnes d'Esther s'avancent vers ce lieu.
Sans doute leur concert va commencer la fête.
Entrez, et recevez l'honneur qu'on vous apprête.

SCÈNE III.

ÉLISE, LE CHŒUR.

Ceci se récite sans chant.

UNE DES ISRAÉLITES.

C'EST Aman.

UNE AUTRE.

C'est lui-même, et j'en frémis, ma sœur.

LA PREMIÈRE.

Mon cœur de crainte et d'horreur se resserre.

L'AUTRE.

C'est d'Israël le superbe oppresseur.

LA PREMIÈRE.

C'est celui qui trouble la terre.

ÉLISE.

Peut-on, en le voyant, ne le connoître pas ?
L'orgueil et le dédain sont peints sur son visage.

UNE DES ISRAÉLITES.

On lit dans ses regards sa fureur et sa rage.

UNE AUTRE.

Je croyois voir marcher la mort devant ses pas.

UNE DES PLUS JEUNES ISRAÉLITES.

Je ne sais si ce tigre a reconnu sa proie.
Mais, en nous regardant, mes sœurs, il m'a semblé
Qu'il avoit dans ses yeux une barbare joie,
Dont tout mon sang est encore troublé.

ÉLISE.

Que ce nouvel honneur va croître son audace!
Je le voi, mes sœurs, je le voi.
A la table d'Esther l'insolent, près du roi,
A déjà pris sa place.

UNE DES ISRAÉLITES.

Ministres du festin, de grace dites-nous,
Quels mets à ce cruel, quel vin préparez-vous?

UNE AUTRE.

Le sang de l'orphelin,

UNE TROISIÈME.

Les pleurs des misérables

LA SECONDE.

Sont ses mets les plus agréables;

LA TROISIÈME.

C'est son breuvage le plus doux.

ÉLISE.

Chères sœurs, suspendez la douleur qui vous presse.
Chantons, on nous l'ordonne; et que puissent nos chants
Du cœur d'Assuérus adoucir la rudesse,

Comme autrefois David, par ses accords touchans,
Calmoit d'un roi jaloux la sauvage tristesse!

(*Tout le reste de cette scène est chanté.*)

UNE DES ISRAÉLITES.

Que le peuple est heureux,
Lorsqu'un roi généreux,
Craint dans tout l'univers, veut encore qu'on l'aime!
Heureux le peuple! Heureux le roi lui-même!

TOUT LE CHŒUR.

O repos! ô tranquillité!
O d'un parfait bonheur assurance éternelle!
Quand la suprême autorité
Dans ses conseils a toujours auprès d'elle
La justice et la vérité.

(*Ces quatre stances sont chantées alternativement par une voix seule, et par tout le chœur.*)

UNE DES ISRAÉLITES.

Rois, chassez la calomnie;
Ses criminels attentats
Des plus paisibles états
Troublent l'heureuse harmonie.

Sa fureur, de sang avide, (1)
Poursuit par-tout l'innocent.

---

(1) *Sa fureur, de sang avide*, etc.
Racine eut occasion de faire un usage très-ingénieux de ces vers contre la calomnie. *On veut me faire passer*, écrivit-

Rois, prenez soin de l'absent
Contre sa langue homicide.

De ce monstre si farouche
Craignez la feinte douceur;
La vengeance est dans son cœur,
Et la pitié dans sa bouche.

La fraude adroite et subtile
Sème de fleurs son chemin :
Mais sur ses pas vient enfin
Le repentir inutile.

UNE ISRAÉLITE *seule.*

D'un souffle l'aquilon écarte les nuages,
Et chasse au loin la foudre et les orages.
Un roi sage, ennemi du langage menteur,
Ecarte d'un regard le perfide imposteur.

UNE AUTRE.

J'admire un roi victorieux, (1)

---

il à madame de Maintenon, *pour un homme à cabale.... Je ne m'attendois guères que je serois moi-même un jour attaqué par la calomnie, lorsque je faisois tant chanter dans Esther :*
« Rois, chassez la calomnie, *etc.* »

(1) *J'admire un roi victorieux*, etc.

Quelle onction ! quel charme inexprimable dans ces vers ! Remarquez que c'étoit l'éloge de Louis XIV, sous le nom d'Assuérus. Cette scène du chœur sur le devoir des rois a été imitée par Rousseau.

Ils diront : voilà le modèle
Que doivent suivre tous les rois;

Que sa valeur conduit triomphant en tous lieux ;
Mais un roi sage, et qui hait l'injustice,
Qui, sous la loi du riche impérieux,
Ne souffre point que le pauvre gémisse,
Est le plus beau présent des cieux.

UNE AUTRE.

La veuve en sa défense espère.

UNE AUTRE.

De l'orphelin il est le père.

TOUTES ENSEMBLE.

Et les larmes du juste, implorant son appui,
Sont précieuses devant lui.

UNE ISRAÉLITE *seule*.

Détourne, roi puissant, détourne tes oreilles
De tout conseil barbare et mensonger.
Il est tems que tu t'éveilles.
Dans le sang innocent ta main va se plonger,
Pendant que tu sommeilles.

C'est de la sainteté des lois
Le protecteur le plus fidele.
L'ambitieux immodéré,
Et des eaux du siècle enivré,
N'ose paroître en sa présence ;
Mais l'humble ressent son appui ;
Et les larmes de l'innocence
Sont précieuses devant lui.

Odes, *liv. I. ode* v. Les deux derniers vers de cette strophe sont à peu près mot pour mot ceux de Racine.

Détourne,

Détourne, roi puissant, détourne tes oreilles
De tout conseil barbare et mensonger.

UNE AUTRE.

Ainsi puisse sous toi trembler la terre entière!
Ainsi puisse à jamais, contre tes ennemis,
Le bruit de ta valeur te servir de barrière!
S'ils t'attaquent, qu'ils soient en un moment soumis.

Que de ton bras la force les renverse;
Que de ton nom la terreur les disperse;
Que tout leur camp nombreux soit devant tes soldats
Comme d'enfans une troupe inutile;
Et si, par un chemin, il entre en tes états,
Qu'il en sorte par plus de mille.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

Le théâtre représente le sallon du festin.

SCÈNE PREMIÈRE.

ASSUÉRUS, ESTHER, AMAN, ÉLISE, LE CHŒUR.

ASSUÉRUS *à Esther.*

OUI, vos moindres discours ont des grâces secrettes;
Une noble pudeur, à tout ce que vous faites,
Donne un prix que n'ont point ni la pourpre ni l'or.
Quel climat renfermoit un si rare trésor?
Dans quel sein vertueux avez-vous pris naissance?
Et quelle main si sage éleva votre enfance?
Mais dites promptement ce que vous demandez.
Tous vos desirs, Esther, vous seront accordés; (1)
Dussiez-vous, je l'ai dit, et veux bien le redire, (2)
Demander la moitié de ce puissant empire.

(1) *Tous vos desirs, Esther, vous seront accordés.*
Ce sont les paroles d'Assuérus dans Esther, *chap. V.* verset 3. *On remplit des desirs, on les fait naître;* mais peut-on dire *accorder des desirs?*

(2) *Dussiez-vous, je l'ai dit, et veux bien le redire,*
Et veux bien le redire, paroît ici une cheville.

ESTHER.

Je ne m'égare point dans ces vastes desirs.
Mais puisqu'il faut enfin expliquer mes soupirs,
Puisque mon roi lui-même à parler me convie,

(*se jetant aux pieds du roi.*)

J'ose vous implorer, et pour ma propre vie, (1)
Et pour les tristes jours d'un peuple infortuné,
Qu'à périr avec moi vous avez condamné.

ASSUÉRUS, *la relevant.*

A périr! Vous? Quel peuple? Et quel est ce mystère? (2)

AMAN, *bas à part.*

Je tremble.

ESTHER.

Esther, seigneur, eut un Juif pour son père.
De vos ordres sanglans vous savez la rigueur.

AMAN, *à part.*

Ah, Dieux!

---

(1) *J'ose vous implorer, et pour ma propre vie*, etc. *Seigneur*, dit Esther à Assuérus, *si j'ai trouvé grace devant vos yeux*, etc. *je ne vous demande que la vie et celle d'un peuple malheureux pour lequel je viens ici vous implorer. Moi*, dit-elle, *votre épouse, et la nation dont je tire mon origine, nous sommes proscrits et condamnés à la mort.* Esther, *chap. VII.* versets 3 et 4.

(2) *A périr! Vous? Quel peuple? Et quel est ce mystère?* *Quel est l'audacieux*, s'écrie Assuérus, *quel est l'homme assez puissant pour former un pareil projet dans mes états?* Esther, *chap. VII.* verset 5.

ASSUÉRUS.

Ah! de quel coup me percez-vous le cœur?
Vous la fille d'un Juif! Hé quoi! tout ce que j'aime,
Cette Esther, l'innocence et la sagesse même,
Que je croyois du ciel les plus chères amours,
Dans cette source impure auroit puisé ses jours!

AMAN, *tout bas à part.*

Malheureux! (1)

ESTHER.

Vous pourrez rejeter ma prière.
Mais je demande au moins que, pour grace dernière,
Jusqu'à la fin, seigneur, vous m'entendiez parler,
Et que sur-tout Aman n'ose point me troubler.

ASSUÉRUS.

Parlez.

ESTHER.

O Dieu! confonds l'audace et l'imposture. (2)
Ces Juifs, dont vous voulez délivrer la nature, (3)

---

(1) *Malheureux!*

Cette exclamation *malheureux!* paroît plutôt appartenir au rôle d'Aman qu'à celui d'Assuérus; c'étoit une transposition qui avoit peut-être été faite par les premiers éditeurs : nous avons cru devoir la corriger.

(2) *O Dieu! confonds l'audace et l'imposture.*

Ce n'est qu'après le repas qu'Esther révèle à Assuérus le sujet important dont elle devoit l'entretenir; il nous semble que Racine auroit pu lui épargner les frais de ce festin.

(3) *Ces Juifs, dont vous voulez délivrer la nature*, etc.

Comparez ici l'idée qu'Esther donne des Juifs, avec ce qu'en

Que vous croyez, seigneur, le rebut des humains,
D'une riche contrée autrefois souverains,
Pendant qu'ils n'adoroient que le Dieu de leurs pères,
Ont vu bénir le cours de leurs destins prospères. (1)
Ce Dieu, maître absolu de la terre et des cieux,
N'est point tel que l'erreur le figure à vos yeux.
L'Eternel est son nom : le monde est son ouvrage.
Il entend les soupirs de l'humble qu'on outrage,
Juge tous les mortels avec d'égales lois,
Et du haut de son trône interroge les rois.
Des plus fermes états la chûte épouvantable,
Quand il veut, n'est qu'un jeu de sa main redoutable.
Les Juifs à d'autres dieux osèrent s'adresser;
Roi, peuples, en un jour tout se vit disperser.
Sous les Assyriens leur triste servitude
Devint le juste prix de leur ingratitude.
Mais, pour punir enfin nos maîtres à leur tour,
Dieu fit choix de Cyrus, avant qu'il vît le jour;
L'appela par son nom, le promit à la terre,
Le fit naître, et soudain l'arma de son tonnerre,

---

a dit Aman, *acte II. scène* II. Ce sont deux tableaux d'une égale beauté. Admirez sur-tout la manière adroite dont Esther passe de l'exposition superbe des événemens qui se sont passés chez les Hébreux, aux projets cruels d'Aman.

(1) *Ont vu bénir le cours de leurs destins prospères.*

M. l'abbé d'Olivet remarque ici fort judicieusement, au sujet du mot *prospères*, *qu'il ne se dit presque plus en prose, mais qu'il est toujours beau en vers.* Remarques sur Racine, *nouv. édit. pag.* 26.

Brisa les fiers remparts et les portes d'airain, (1)
Mit des superbes rois la dépouille en sa main,
De son temple détruit vengea sur eux l'injure.
Babylone paya nos pleurs avec usure.
Cyrus, par lui vainqueur, publia ses bienfaits,
Regarda notre peuple avec des yeux de paix,
Nous rendit et nos lois et nos fêtes divines;
Et le temple déjà sortoit de ses ruines.
Mais, de ce roi si sage, héritier insensé,
Son fils interrompit l'ouvrage commencé,
Fut sourd à nos douleurs. Dieu rejeta sa race,
Le retrancha lui-même, et vous mit en sa place.
Que n'espérions-nous point d'un roi si généreux? (2)
Dieu regarde en pitié son peuple malheureux,
Disions-nous; un roi règne, ami de l'innocence.
Par-tout du nouveau prince on vantoit la clémence;
Les Juifs par-tout de joie en poussèrent des cris.
Ciel! verra-t'on toujours, par de cruels esprits,

---

(1) *Brisa les fiers remparts et les portes d'airain,*

Cette image hardie paroît être une imitation de ce vers de Virgile :

Et, cardine verso,
Belli ferratos rupi Saturnia postes.

Énéide, liv. VII. vers 622.

(2) *Que n'espérions-nous point d'un roi si généreux?*

Après le tableau sublime de la grandeur de Dieu, Racine passe à des sentimens doux et touchans. C'est par cette variété qu'un poëte se fait lire avec plaisir. Malheur aux écrivains qui n'ont qu'un ton!

Ce morceau est d'autant plus adroit, qu'Esther met dans la bouche des Juifs les louanges d'Assuérus.

Des princes les plus doux l'oreille environnée,
Et du bonheur public la source empoisonnée ?
Dans le fond de la Thrace un barbare enfanté
Est venu dans ces lieux souffler la cruauté ;
Un ministre ennemi de votre propre gloire.....

AMAN.

De votre gloire! Moi? Ciel! le pourriez-vous croire?
Moi, qui n'ai d'autre objet ni d'autre Dieu.....

ASSUÉRUS.

Tais-toi.
Oses-tu donc parler sans l'ordre de ton roi?

ESTHER.

Notre ennemi cruel devant vous se déclare. (1)
C'est lui; c'est ce ministre, infidèle et barbare,
Qui, d'un zèle trompeur à vos yeux revêtu,
Contre notre innocence arme votre vertu.
Et quel autre, grand Dieu! qu'un Scythe impitoyable,
Auroit de tant d'horreurs dicté l'ordre effroyable?
Par-tout l'affreux signal, en même tems donné,
De meurtres remplira l'univers étonné.
On verra, sous le nom du plus juste des princes,
Un perfide étranger désoler vos provinces ;
Et dans ce palais même, en proie à son courroux,
Le sang de vos sujets regorger jusqu'à vous.

---

(1) *Notre ennemi cruel devant vous se déclare.*
Hostis et inimicus noster pessimus iste est Aman. Esther, *chap. VII.* verset 6.

Et que reproche aux Juifs sa haine envenimée ?
Quelle guerre intestine avons-nous allumée ?
Les a-t'on vu marcher parmi vos ennemis ?
Fut-il jamais au joug esclaves plus soumis ?
Adorant dans leurs fers le Dieu qui les châtie,
Pendant que votre main, sur eux appesantie,
A leurs persécuteurs les livroit sans secours,
Ils conjuroient ce Dieu de veiller sur vos jours, (1)
De rompre des méchans les trames criminelles,
De mettre votre trône à l'ombre de ses aîles.
N'en doutez point, seigneur, il fut votre soutien ;
Lui seul mit à vos pieds et le Parthe et l'Indien,
Dissipa devant vous les innombrables Scythes,
Et renferma les mers dans vos vastes limites.
Lui seul aux yeux d'un Juif découvrit le dessein
De deux traîtres tout prêts à vous percer le sein.
Hélas ! ce Juif jadis m'adopta pour sa fille.

ASSUÉRUS.

Mardochée ?

ESTHER.

Il restoit seul de notre famille.
Mon père étoit son frère. Il descend, comme moi,
Du sang infortuné de notre premier roi. (2)

---

(1) *Ils conjuroient ce Dieu de veiller sur vos jours,*
Corneille, dans Polieucte, fait dire à Sévère :

Ils font des vœux pour nous qui les persécutons.

(2) *Il descend, comme moi,*
Du sang infortuné de notre premier roi.

Cis, de la tribu de Benjamin, étoit père de Saül, et l'un des aïeux de Mardochée.

Plein d'une juste horreur pour un Amalécite,
Race que notre Dieu de sa bouche a maudite,
Il n'a, devant Aman, pu fléchir les génoux,
Ni lui rendre un honneur qu'il ne croit dû qu'à vous.
De là, contre les Juifs et contre Mardochée,
Cette haine, seigneur, sous d'autres noms cachée.
En vain de vos bienfaits Mardochée est paré.
A la porte d'Aman est déjà préparé
D'un infâme trépas l'instrument exécrable.
Dans une heure au plus tard ce vieillard vénérable,
Des portes du palais par son ordre arraché,
Couvert de votre pourpre, y doit être attaché.

ASSUÉRUS.

Quel jour mêlé d'horreur vient effrayer mon ame!
Tout mon sang de colère et de honte s'enflamme.
J'étois donc le jouet.... Ciel, daigne m'éclairer!
Un moment sans témoins cherchons à respirer. (1)
Appelez Mardochée, il faut aussi l'entendre.

(*Assuérus s'éloigne.*)

UNE ISRAÉLITE.

Vérité, que j'implore, achève de descendre.

---

(1) *Un moment sans témoins cherchons à respirer.*

Assuérus ... fut obligé de quitter la table pour respirer dans une allée du jardin. Esther, *chap. VII.* verset 7. On ne sait pas trop pourquoi Assuérus veut *respirer sans témoins;* c'est sans doute pour donner le tems à Aman de se jeter aux pieds d'Esther, et pour l'y surprendre quand il reviendra.

SCÈNE II.

ESTHER, AMAN, LE CHŒUR.

AMAN, *à Esther.*

D'UN juste étonnement je demeure frapé. (1)
Les ennemis des Juifs m'ont trahi, m'ont trompé.
J'en atteste du ciel la puissance suprême;
En les perdant, j'ai cru vous assurer vous-même.
Princesse, en leur faveur employez mon crédit.
Le roi, vous le voyez, flote encore interdit.
Je sais par quels ressorts on le pousse, on l'arrête,
Et fais, comme il me plaît, le calme et la tempête. (2)
Les intérêts des Juifs déjà me sont sacrés.
Parlez, vos ennemis aussitôt massacrés,
Victimes de la foi que ma bouche vous jure,
De ma fatale erreur répareront l'injure.
Quel sang demandez-vous?

(1) *D'un juste étonnement je demeure frapé.*

A ce récit, Aman fut interdit; il ne put soutenir ni les regards du roi ni ceux de la reine. Esther, *chap. VII.* verset 6.

(2) *Et fais, comme il me plaît, le calme et la tempête.*

Aman, prêt à être immolé aux Juifs, Aman témoin de l'empire qu'Esther a pris sur Assuérus, doit-il lui offrir son crédit, et se vanter de disposer à son gré des volontés du roi?

ESTHER.

Va, traître, laisse-moi.
Les Juifs n'attendent rien d'un méchant tel que toi.
Misérable! le Dieu vengeur de l'innocence,
Tout prêt à te juger, tient déjà sa balance.
Bientôt ton juste arrêt te sera prononcé.
Tremble. Son jour approche, et ton règne est passé.

AMAN.

Oui, ce Dieu, je l'avoue, est un Dieu redoutable.
Mais veut-il que l'on garde une haine implacable?
C'en est fait, mon orgueil est forcé de plier;
L'inexorable Aman est réduit à prier. (1)

(*Il se jète à ses pieds.*)

Par le salut des Juifs, par ces pieds que j'embrasse,
Par ce sage vieillard, l'honneur de votre race,
Daignez d'un roi terrible appaiser le courroux;
Sauvez Aman, qui tremble à vos sacrés genoux.

---

(1) *L'inexorable Aman est réduit à prier.*

Aman profita de l'absence du roi, il quitta la table pour implorer la miséricorde d'Esther. Esther, *chap. VII.* verset 7.

SCÈNE III.

ASSUÉRUS, ESTHER, AMAN, ELISE, LE CHŒUR, *Gardes.*

ASSUÉRUS.

Quoi! le traître sur vous porte ses mains hardies! (1)
Ah! dans ses yeux confus je lis ses perfidies;
Et son trouble, appuyant la foi de vos discours,
De tous ses attentats me rapelle le cours.
Qu'à ce monstre à l'instant l'ame soit arrachée;
Et que devant sa porte, au lieu de Mardochée,
Appaisant, par sa mort, et la terre et les cieux,
De mes peuples vengés il repaisse les yeux.

(*Aman est emmené par les gardes.*)

(1) *Quoi! le traître sur vous porte ses mains hardies!*
Assuérus...... *entra dans l'appartement de la reine, il apperçut Aman penché sur le lit où Esther étoit assise. Quoi! dit-il, tu es assez audacieux pour oser attenter sur l'épouse de ton roi!* Un eunuque *apprit alors à Assuérus qu'Aman avoit fait préparer une potence, où il prétendoit faire pendre Mardochée. Le roi dit : qu'Aman y soit attaché.* Esther, *ch. VII.* versets 8, 9.

SCÈNE IV.

ASSUÉRUS, MARDOCHÉE, ESTHER, ÉLISE, LE CHŒUR.

ASSUÉRUS, *s'adressant à Mardochée.*

MORTEL chéri du ciel, mon salut et ma joie,
Aux conseils des méchans ton roi n'est plus en proie.
Mes yeux sont dessillés, le crime est confondu.
Viens briller près de moi dans le rang qui t'est dû. (1)
Je te donne d'Aman les biens et la puissance.
Possède justement son injuste opulence.

---

(1) *Viens briller près de moi dans le rang qui t'est dû*, etc. Ce même jour *le roi fit présent à Esther de la maison qu'Aman possédoit à Suze. Mardochée fut ensuite présenté au roi.* Esther, chap. VIII. verset 1. *Le roi commanda en même tems à tous les courriers d'aller trouver tous les Juifs dans chaque ville de ses états, et de les avertir de se tenir prêts à défendre leur vie, de tuer sans miséricorde tous leurs ennemis, de n'épargner ni femmes ni enfans, de renverser leurs maisons, de s'enrichir de leurs biens.* Ibid. verset 11. Daniel, *chap. VI.* verset 24. Assuérus ne faisoit rien en cela qui ne fût conforme aux lois des Perses. C'étoit une cruauté que nous ne prétendons pas justifier; car peut-on envelopper l'innocent dans le supplice du coupable? Il n'étoit guères possible cependant de condamner ceux qui, vivant sous ces lois, en imploroient l'exécution. Les Juifs, en cette occasion, exerçoient la loi du talion par ordre du prince.

Je romps le joug funeste où les Juifs sont soumis ;
Je leur livre le sang de tous leurs ennemis.
A l'égal des Persans, je veux qu'on les honore,
Et que tout tremble au nom du Dieu qu'Esther adore.
Rebâtissez son temple, et peuplez vos cités.
Que vos heureux enfans, dans leurs solemnités,
Consacrent de ce jour le triomphe et la gloire ;
Et qu'à jamais mon nom vive d●s leur mémoire.

SCÈNE V.

ASSUÉRUS, ESTHER, MARDOCHÉE, ASAPH, ÉLISE, LE CHŒUR.

ASSUÉRUS.

Que veut Asaph ?

ASAPH.

Seigneur, le traître est expiré, (1)
Par le peuple en fureur à moitié déchiré.
On traîne, on va donner en spectacle funeste, (2)
De son corps tout sanglant le misérable reste.

---

(1) *Seigneur, le traître est expiré,*

Cette scène est trop précipitée ; il n'est pas possible que dans l'intervalle de cette scène à la précédente, on ait eu le tems de faire périr Aman.

(2) *On traîne, on va donner en spectacle funeste*, etc.

M. l'abbé d'Olivet remarque ici avec raison qu'on dit très-bien *donner en spectacle*, mais que le substantif étant joint

MARDOCHÉE.

Roi, qu'à jamais le ciel prenne soin de vos jours.
Le péril des Juifs presse, et veut un prompt secours.

ASSUÉRUS.

Oui, je t'entends. Allons, par des ordres contraires,
Révoquer d'un méchant les ordres sanguinaires.

ESTHER.

O Dieu! par quelle route inconnue aux mortels,
Ta sagèsse conduit ses desseins éternels!

---

au verbe par la préposition *en*, il ne peut être accompagné d'un adjectif. *Remarques sur Racine, nouv. édit. pag.* 46; qu'ainsi on ne peut pas dire *donner en spectacle funeste*, parce que ces locutions *donner en spectacle*, *regarder avec pitié*, n'admettent point d'épithète, et ne forment, pour ainsi dire, qu'un seul verbe composé. *Racine vengé*, tom. III. pag. 246.

Cet acte est plein d'événemens, et cependant est vide d'action; il pèche sur-tout par le défaut d'intérêt. Comment peut-on s'intéresser à un peuple qu'on ne connoît point, qu'on ne voit point? Il est vrai qu'Esther et Mardochée, compris dans le nombre des Juifs, sont en danger: mais on prévoit trop aisément qu'ils ne périront pas.

SCÈNE DERNIÈRE.

LE CHŒUR.

TOUT LE CHŒUR.

DIEU fait triompher l'innocence;
Chantons, célébrons sa puissance.

UNE DES ISRAÉLITES.

Il a vu contre nous les méchans s'assembler,
Et notre sang prêt à couler.
Comme l'eau sur la terre, ils alloient le répandre. (1)
Du haut du ciel sa voix s'est fait entendre.
L'homme superbe est renversé;
Ses propres flèches l'ont percé.

UNE AUTRE.

J'ai vu l'impie adoré sur la terre.
Pareil au cèdre, il cachoit dans les cieux
Son front audacieux.
Il sembloit à son gré gouverner le tonnerre,
Fouloit aux pieds ses ennemis vaincus.
Je n'ai fait que passer, il n'étoit déjà plus. (2)

(1) *Comme l'eau sur la terre, ils alloient le répandre.* On trouve dans le pseaume LXXVIII. verset 3, une image semblable. *Effuderunt sanguinem eorum tanquam aquam.* Et dans le pseaume XXI. verset 15. *Sicut aqua effusus sum.*

(2) *Je n'ai fait que passer, il n'étoit déjà plus.* M. Despréaux disoit *que la sublimité divine des pseaumes*

UNE

UNE AUTRE.

On peut des plus grands rois surprendre la justice. (1)
Incapables de tromper,
Ils ont peine à s'échaper
Des piéges de l'artifice.
Un cœur noble ne peut soupçonner en autrui
La bassesse et la malice
Qu'il ne sent point en lui.

UNE AUTRE.

Comment s'est calmé l'orage!

étoit l'écueil de tous les traducteurs ; que leur simplicité majestueuse ne pouvoit être rendue que bien difficilement par la plume des plus grands maîtres ; qu'elle avoit souvent désespéré M. Racine ; qu'il étoit venu pourtant à bout de traduire admirablement cet endroit du psalmiste, vidi impium superexaltatum, et elevatum sicut cedros Libani. Et transivi, et ecce non erat. *Pseaume XXXVI.* versets 35, 36.

(1) *On peut des plus grands rois surprendre la justice*, etc. Ces vers sont de la plus grande adresse ; Racine a trouvé le secret de dire aux rois une vérité qui les auroit choqués, sans le moyen qu'il a pris de la leur rendre supportable. Louis Racine prétend qu'il ne fut déterminé à appuyer sur cette réflexion que par un écrit qui parut peu de tems avant Esther : on y avançoit que, *c'est une insolence criminelle d'oser dire que les rois peuvent être surpris.* Un écrivain célèbre a dit, avec plus de raison, *que plus les rois régnent par eux-mêmes, plus leurs soins s'étendent aux besoins de leurs sujets, plus il est difficile qu'il se rencontre quelques affaires qui leur soient mal présentées.* Remarques, *tom. II. pag.* 215.

UNE AUTRE.

Quelle main salutaire a chassé le nuage ?

TOUT LE CHŒUR.

L'aimable Esther a fait ce grand ouvrage.

UNE ISRAÉLITE *seule.*

De l'amour de son Dieu son cœur s'est embrasé.
Au péril d'une mort funeste
Son zèle ardent s'est exposé.
Elle a parlé : le ciel a fait le reste.

DEUX ISRAÉLITES.

Esther a triomphé des filles des Persans ;
La nature et le ciel à l'envi l'ont ornée.

L'UNE DES DEUX.

Tout ressent de ses yeux les charmes innocens.
Jamais tant de beauté fut-elle couronnée ?

L'AUTRE.

Les charmes de son cœur sont encor plus puissans.
Jamais tant de vertu fut-elle couronnée ?

TOUTES DEUX *ensemble.*

Esther a triomphé des filles des Persans ;
La nature et le ciel à l'envi l'ont ornée.

UNE ISRAÉLITE *seule.*

Ton Dieu n'est plus irrité ; (1)

---

(1) *Ton dieu n'est plus irrité*, etc.

Tout le reste de ce chœur ressemble à un cantique qui termine les odes sacrées de Rousseau. On peut comparer encore

Réjouis-toi, Sion, et sors de la poussière. (1)
Quitte les vêtemens de ta captivité,
Et reprends ta splendeur première.

Les chemins de Sion à la fin sont ouverts;
Rompez vos fers,
Tribus captives;
Troupes fugitives,
Repassez les monts et les mers;
Rassemblez-vous des bouts de l'univers.

TOUT LE CHOEUR.

Rompez vos fers,
Tribus captives;
Troupes fugitives,
Repassez les monts et les mers;
Rassemblez-vous des bouts de l'univers.

UNE ISRAÉLITE *seule*.

Je reverrai ces campagnes si chères.

UNE AUTRE.

J'irai pleurer au tombeau de mes pères.

---

en cet endroit ces deux poëtes ensemble; mais nous ne croyons pas qu'on trouve rien dans Rousseau de comparable à ce couplet :

« J'ai vu l'impie adoré sur la terre, *etc.* »

(1) *Réjouis-toi, Sion, et sors de la poussière.*

Cette idée est prise d'Isaïe. *Consurge, consurge... induere vestimentis gloriæ tuæ Jerusalem... excutere de pulvere... solve vincula colli tui, captiva filia Sion.* Cap. LII. versets 1, 2.

TOUT LE CHŒUR.

Repassez les monts et les mers,
Rassemblez-vous des bouts de l'univers.

UNE ISRAÉLITE *seule.*

Relevez, relevez les superbes portiques (1)
Du temple où notre Dieu se plaît d'être adoré.
Que de l'or le plus pur son autel soit paré.
Et que du sein des monts le marbre soit tiré.
Liban, dépouille-toi de tes cèdres antiques. (2)
Prêtres sacrés, préparez vos cantiques.

UNE AUTRE.

Dieu, descends et reviens habiter parmi nous.
Terre, frémis d'allégresse et de crainte;
Et vous, sous sa majesté sainte,
Cieux, abaissez-vous.

---

(1) *Relevez, relevez les superbes portiques*
Du temple où notre dieu se plaît d'être adoré.

D'être pour *à être*. M. l'abbé d'Olivet relève cette faute, mais son observation n'est applicable qu'à la prose. Il n'y a personne en effet, comme le remarque l'abbé Desfontaines, qui ne sache que le choix de ces prépositions *de* ou *à* est indifférent en poésie. *Racine vengé*, tom. III. pag. 246.

(2) *Liban, dépouille-toi de tes cèdres antiques.*

Ce dernier chœur est encore plus beau que les précédens. *Que d'images !* s'écrie Louis Racine : *le marbre est tiré du sein des montagnes, le liban se dépouille de ses cèdres, Dieu descend, les cieux s'abaissent, la terre frémit d'allégresse...* Ce groupe fait le plus grand plaisir. *Remarq.* tom. II pag. 246.

UNE AUTRE.

Que le seigneur est bon ! que son joug est aimable !(1)
Heureux qui dès l'enfance en connoît la douceur !
Jeune peuple, courez à ce maître adorable ;
Les biens les plus charmans n'ont rien de comparable
Aux torrens de plaisir qu'il répand dans un cœur.
Que le seigneur est bon ! que son joug est aimable !
Heureux qui dès l'enfance en connoît la douceur !

UNE AUTRE.

Il s'appaise, il pardonne.
Du cœur ingrat qui l'abandonne
Il attend le retour.
Il excuse notre foiblesse ;
A nous chercher même il s'empresse.
Pour l'enfant qu'elle a mis au jour,
Une mère a moins de tendresse.
Ah ! qui peut avec lui partager notre amour ?

TROIS ISRAÉLITES.

Il nous fait remporter une illustre victoire.

---

(1) *Que le seigneur est bon !* etc.

Quàm bonus Israel Deus ! Pseaume LXXII. verset 1.

Ce couplet est admirable, il y règne une onction qui pénètre, une douceur qui charme ; malheur à qui seroit insensible à des beautés si frapantes ! Comment se peut-il que de tous nos poëtes, dont quelques-uns ont d'ailleurs un mérite supérieur, aucun n'ait approché de cette élégance continue, de cette noble simplicité, de cette douce mélodie, de ce charme inexprimable qu'on admire dans les vers de Racine ?

L'UNE DES TROIS.

Il nous a révélé sa gloire.

TOUTES TROIS *ensemble.*

Ah! qui peut avec lui partager notre amour?

TOUT LE CHOEUR.

Que son nom soit béni; que son nom soit chanté;
Que l'on célèbre ses ouvrages
Au-delà des tems et des âges,
Au-delà de l'éternité!

FIN.

EXAMEN

D'ESTHER.

On ne peut point envisager Esther comme une tragédie; tout y paroît défectueux, puisqu'elle est sans intérêt et sans action. Mais si l'on considère cet ouvrage comme l'histoire d'Esther mise en dialogue, on n'en prendra pas une idée aussi désavantageuse : on y trouvera des détails d'un ordre supérieur, des allusions très-adroites aux principaux événemens du siècle de Louis XIV, des maximes utiles à tous les souverains, et des morceaux de la plus haute éloquence. *Les effets de l'ambition ne sont nulle part représentés avec autant de vérité que dans le personnage d'Aman.* Lettre de M. Lefranc de Pompignan à Louis Racine, *tom. II. pag.* 440. Aussi le caractère que le poëte lui a donné est-il le plus heureux de la pièce : c'est Narcisse en grand, ou plutôt c'est Séjan lui-même. Celui d'Assuérus n'est pas de la même force; c'est un roi foible, qui n'agit que par caprice ou par emportement; qui punit et récompense sans discernement et sans choix. Le rôle de Mardochée ne paroît pas assez essentiel à la pièce : il n'y sert à rien; mais l'éloquence avec laquelle il s'exprime dans la troisième scène du premier acte, couvre, on ne peut pas plus adroitement, la foiblesse de son caractère. Le rôle d'Esther est touchant; il le seroit

bien davantage, si Racine avoit eu l'attention de marquer un peu plus les dangers auxquels elle paroît exposée.

Quant au style, cette pièce est, selon M. Lefranc, celle que Racine a écrite *avec plus de force et de correction ;* il n'y en a point en effet qui présente *plus de traits hardis, plus d'expressions neuves.* Ibid. *page* 440. C'est par-tout une versification vive, naturelle, forte, énergique, mais toujours belle, toujours grande et toujours harmonieuse. Aussi, malgré la médiocrité de ce drame que l'on ne joue plus, le préférerons-nous toujours à un grand nombre de pièces qui ne se soutiennent, aux yeux du public, qu'à la faveur des coups de théâtre et du jeu des acteurs.

ATHALIE,

TRAGÉDIE.

1690.

PRÉFACE
DES ÉDITEURS.

Nous touchons enfin au moment où Racine se plaça au-dessus de tous les poëtes, en composant Athalie. Cette pièce est si parfaite, qu'on a eu raison de dire que tous *les théâtres anciens et modernes devoient s'abaisser devant elle.* Année littéraire, *avril* 1755, *pag.* 215. Elle n'eut cependant aucun succès lorsqu'elle parut; mais qui ne sait que l'envie et la malignité se sont fait de tout tems un jeu de traverser les plus belles productions du génie, afin d'échaper à la triste nécessité de louer et d'applaudir, lorsqu'elles perdoient le plaisir de blâmer et de censurer.

Madame de Sévigné s'étoit déjà trompée, en disant que Racine *n'iroit pas plus loin qu'Andromaque.* Dès qu'elle fut avertie qu'il pensoit à faire une autre tragédie pour Saint-Cyr, elle crut pouvoir hasarder la même conjecture. *Il aura bien de la peine*, disoit-elle, *à faire mieux qu'Esther; il n'y a plus d'histoire comme celle-là : c'étoit un hasard*, *un assortiment de toutes choses*, sur lequel il n'y a plus à compter. Malheureusement pour

elle, cette prédiction se trouva fausse. En effet, Racine trouva, dans le quatrième livre des rois, un sujet si heureux, qu'il n'y a jamais eu de poëtes qui en aient traité un si beau. Il le mania avec tant de génie qu'il sut en tirer une pièce qui intéresse encore aujourd'hui les personnes les moins affectées des vérités de la religion, parce qu'elle est sans amour, sans épisodes et sans confidens, et qu'elle réunit à la simplicité de l'action, la pompe la plus grande et la moins recherchée; au développement le plus net et le plus sage, le dénouement le plus heureux et le mieux amené; à la marche la plus vive et la plus tragique, l'observation la plus exacte de toutes les règles du théâtre; au dialogue enfin le plus fort et le plus naturel, la diction la plus noble et la plus majestueuse.

Athalie ne fut point représentée à Saint-Cyr, comme quelques personnes l'ont cru. *Histoire du théâtre français*, *tom. XV. pag.* 220. Vers la fin de 1690, Racine se disposoit à la faire jouer sur le théâtre de cette abbaye; mais madame de Maintenon reçut à se sujet tant d'avis et tant de représentations de la part de ceux que les ennemis de Racine mettoient en œuvre, qu'elle prit le parti de supprimer tous les spectacles qui devoient

servir au délassement des jeunes pensionnaires de Saint-Cyr.

Cependant, comme tout étoit prêt pour la représentation d'Athalie, elle ne voulut pas perdre le plaisir de la voir exécutée avec tous ses chœurs. Elle fit venir à Versailles, à deux différentes reprises, les jeunes demoiselles qui en remplissoient les rôles, et elles la déclamèrent en présence du roi, *dans une chambre sans théâtre, vêtues seulement de ces habits modestes et uniformes qu'elles portent dans leur maison.* Le peu d'illusion que doit produire une pièce ainsi dépouillée de l'appareil extérieur du lieu de la scène et de la pompe des habits, n'empêcha pas celle-ci de faire la plus grande impression. Louis XIV. en parut si satisfait, qu'il accorda à Racine, sur la fin de cette même année, une charge de gentilhomme ordinaire.

Athalie parut imprimée en 1691, avec une défense expresse à tous les comédiens de la représenter. Nous n'examinerons point si, en ôtant au public le moyen de voir cette tragédie sur nos théâtres, Racine ne donna point lieu au mauvais accueil qu'elle reçut à la lecture. Nous dirons seulement que, le mérite d'un ouvrage dramatique ne pouvant guères être bien senti qu'à la repré-

sentation, ceux qui jugèrent si mal Athalie sont presque excusables, par l'impossibilité où ils étoient d'en prendre une meilleure idée. C'étoit d'ailleurs, à ce qu'on disoit assez généralement, *un sujet de dévotion, qui n'étoit propre qu'à divertir des enfans*. Mém. sur la vie de Racine, *pag.* 233. Ainsi le peu d'importance du sujet sur lequel on ne cherchoit pas non plus à s'éclaircir, servit aussi à accréditer l'idée peu favorable qu'on avoit prise de son exécution. Cependant lorsque Racine récitoit cette pièce, il charmoit tous ceux qui l'écoutoient; mais loin d'attribuer le plaisir qu'ils éprouvoient à la perfection de ce drame, ils le regardoient comme l'effet du talent que ce poëte avoit pour la déclamation. La prévention étoit si forte contre ce chef-d'œuvre dramatique, que, dans une compagnie, on infligea pour peine à un jeune officier d'en lire un acte. (1) On répandit

---

(1) On trouve dans l'histoire du théâtre français cette anecdote singulière : *Quelques personnes qui étoient à la campagne s'amusèrent, après le souper, à jouer à différens jeux; un cavalier fit une étourderie qui fut jugée digne de punition; la compagnie n'en trouva point de plus sévère que de l'obliger à lire le premier acte d'Athalie.* Après quelque résistance, le jeune homme promit d'obéir. *Dès qu'il fut retiré dans sa chambre, il prit, en tremblant, la tragédie d'Athalie, et lut avec attention le premier acte.* Chaque couplet de cette pièce

aussi dans le même tems une épigramme, qu'on attribuoit à feu M. de Fontenelle, et qui finissoit par ce trait pitoyable :

« Pour avoir fait pis qu'Esther,
» Comment diable a-t'il pu faire ? »

On doit être d'autant moins surpris de la facilité avec laquelle l'idée peu favorable qu'on s'étoit formée d'Athalie s'étoit répandue, qu'on vit alors les personnes qui avoient le plus de sens se laisser prévenir contre cet ouvrage immortel. M. Arnauld admiroit dans Athalie *l'art merveilleux avec lequel le sujet étoit traité. Les caractères*, disoit-il, *sont bien soutenus, les vers sont nobles et naturels ; ce qu'on y fait dire aux gens de bien, inspire du respect pour la religion et pour la vertu ; ce qu'on fait dire aux méchans, n'empêche point qu'on n'ait horreur de leurs malices ;* et cependant il donnoit la préférence à Esther sur Athalie, *parce qu'il y*

---

le remplit d'une telle admiration, qu'il la lut toute entière deux ou trois fois. *Le lendemain la compagnie le badina beaucoup sur la lecture qu'elle lui avoit fait faire.* Mais il parut si transporté du plaisir que lui avoit causé Athalie, qu'il força ceux qui se moquoient de lui à en écouter la lecture, et à devenir les admirateurs de ce chef-d'œuvre. *Tom. XV. pag.* 226.

trouvoit, ajoutoit-il, *beaucoup plus de choses édifiantes et capables d'inspirer la piété*. Ibid. *pag*. 225. Racine, à son tour, convenoit aussi du peu de supériorité d'Athalie sur toutes ses pièces, en regardant Phèdre comme la plus parfaite de toutes celles qu'il avoit données. Boileau fut le seul que la prévention générale ne fit point changer d'avis. *Je m'y connois bien*, disoit-il, *on y reviendra: Athalie est un chef-d'œuvre*. Cette prédiction fut vraie ; mais elle ne s'accomplit que long-tems après la mort de Racine.

Cependant, la cour conservoit toujours une espèce de prédilection pour Athalie. Louis XIV., en 1702, voulut la voir représentée à Versailles. Madame la duchesse de Bourgogne ne dédaigna point d'y faire le rôle de Josabeth. Ceux d'Abner, d'Athalie, de Joas, de Zacharie, furent remplis par M. le duc d'Orléans, madame la présidente de Chailly, M. le comte de l'Espare, second fils de M. le comte de la Guiche, et M. de Champeron. Baron père fut chargé du rôle de Joad; M. le comte d'Ayen, mort depuis quelque tems sous le nom du maréchal de Noailles, fit aussi un personnage avec madame la comtesse sa femme. Athalie fut jouée trois fois à la cour avec succès,

succès, mais elle n'y gagna rien du côté de la célébrité qu'elle devoit acquérir. Ce ne fut qu'aux représentations publiques qu'en donnèrent les comédiens du roi, en 1716, qu'on reconnut le tort qu'on avoit eu de la regarder comme une mauvaise pièce. L'éloge qu'en firent les connoisseurs à M. le duc d'Orléans, alors régent, occasionna cette révolution. Cet illustre protecteur des arts, et de ceux qui les cultivoient, voulut juger par lui-même de l'effet que produiroit Athalie à la représentation, et il ordonna aux comédiens de se préparer à la jouer, malgré la clause insérée dans le privilége, qui leur défendoit de la représenter.

Les rôles de Joad, d'Athalie, de Josabeth, de Zacharie et de Mathan furent remplis par Beaubourg, mesdemoiselles Desmare et Duclos, par Dancourt et sa fille, appelée *Mimi Dancourt.* Laurent, fils du concierge de la comédie française, y joua le rôle de Joas.

Athalie eut tout le succès qu'elle méritoit, quoiqu'on en eût retranché les chœurs, composés par Moreau. (1) Elle ne fut interrompue que par la clôture des spectacles; mais pendant les quatorze

(1) Dancourt fut chargé de faire ce retranchement.

représentations qu'elle eut successivement, l'empressement que témoigna le public à la voir fut si grand, qu'il auroit suffi pour consoler Racine de l'oubli dans lequel elle étoit restée, s'il avoit pu jouir de ce triomphe. Athalie fut dès-lors regardée comme la tragédie la plus sublime qu'ait enfanté l'esprit humain, ou plutôt comme le chef-d'œuvre de la poésie dramatique.

Par une suite de circonstances que personne n'auroit pu prévoir, Athalie avoit alors acquis une sorte de mérite qui servit beaucoup à la faire valoir. Louis XV. avoit à peu près le même âge que Joas; il restoit seul, comme lui, d'une famille nombreuse que la mort avoit éteinte. On ne put entendre, sans attendrissement, les vers suivans qui paroissoient avoir quelque rapport à ces tristes événemens.

« Voilà donc votre roi, votre unique espérance.
» J'ai pris soin jusqu'ici de vous le conserver, *etc.*
» Du fidèle David c'est le précieux reste, *etc.*
» Songez qu'en cet enfant tout Israël réside, *etc.*

Ainsi l'intérêt qu'on prenoit à la conservation de notre jeune roi, le plaisir qu'on ressentoit à le voir assis sur un trône qu'avoient environné la désolation, le trouble et la mort, tournèrent au

profit de la pièce de Racine; on lui sut bon gré d'avoir fourni à la nation française une nouvelle occasion de faire éclater les sentimens d'amour qu'elle eut toujours pour ses rois.

La froideur avec laquelle Athalie fut reçue du public, lorsqu'elle parut imprimée, fut sans doute la raison qui la mit à l'abri de toute critique. Ce ne fut qu'en 1722 qu'on inséra dans les mercures de septembre et d'octobre un examen de cette pièce, dont l'auteur ne se nomma point. Cette critique, aussi peu importante pour le fond que par la manière dont elle est écrite, seroit à jamais oubliée, si Louis Racine n'avoit pas pris soin de la réimprimer à la suite de ses remarques sur les tragédies de son père. Ce qu'il y a de très-sûr, c'est qu'elle ne valoit pas la peine qu'il a prise de la réfuter.

En lisant Ion d'Euripide, nous avons cru y trouver quelque ressemblance avec l'Athalie de Racine. Dans l'une et l'autre pièce le héros est un enfant élevé à l'ombre des autels, sous la protection du Dieu qu'on y révéroit. Destinés l'un et l'autre à périr dès le berceau, ces deux enfans sont conservés par une espèce de miracle; prêts ensuite à être les victimes du sort qui les poursuit, ils échapent une seconde fois à la mort,

par une suite de la même protection. L'un évite les embûches de sa belle-mère, l'autre fuit de même le couteau meurtrier de son aïeule : enfin tous deux sont rétablis sur le trône de leurs ancêtres. Au premier coup d'œil, tout paroît être à peu près la même chose ; mais la conduite de la pièce française est si différente de celle du poëte grec ; le génie de Racine est si supérieur dans cette occasion à celui d'Euripide, que la ressemblance de ces deux ouvrages disparoît presque entièrement lorsqu'on les oppose l'un à l'autre. Nous avons pensé néanmoins que le public verroit avec plaisir le fond d'après lequel Racine paroît avoir travaillé. C'est pour donner à nos lecteurs la facilité d'apprécier eux-mêmes les rapports de ces deux pièces, que nous allons donner le précis de la tragédie grecque.

PRÉCIS

D'ION D'EURIPIDE.

CREUSE, à l'insu d'Érectée, son père, accoucha d'un fils qu'elle avoit eu d'Apollon. Pour mettre son honneur à l'abri de tout reproche, elle renferma cet enfant dans une corbeille, avec les symboles distinctifs de la famille d'Éricthonius; elle courut ensuite l'exposer dans la grotte qui avoit été témoin de sa foiblesse. Apollon pria Mercure de porter l'enfant à la porte du temple de Delphes. La prêtresse d'Apollon le vit, et soupçonna presque aussitôt quelque Delphienne de lui avoir donné le jour. Elle voulut d'abord le faire jeter hors de l'enceinte du temple; mais la voix du dieu qu'elle y servoit se fit entendre à son cœur, et sans savoir de quels parens il étoit issu, elle se chargea de son éducation. La jeunesse de cet enfant se passa dans les exercices propres à cet âge; les Delphiens lui confièrent la garde du trésor du temple, *etc.* Xuthus vint au secours des Athéniens; il remporta des victoires qui lui méritèrent la main de Creuse et le sceptre

d'Athènes. Il n'eut point d'enfans de cette union; il résolut d'aller consulter l'oracle de Delphes sur la crainte où il étoit de mourir sans postérité. La pièce d'Euripide commence au moment où Xuthus et Creuse arrivent en cette ville.

ACTE PREMIER.

Mercure fait l'exposition de la pièce dans un long prologue. Il quitte aussitôt la scène pour aller dans le temple s'informer de la destinée d'Ion. Ce jeune prince arrive avec le jour à l'entrée du temple, pour y recommencer l'exercice de ses fonctions. Il invite les ministres des autels à se disposer à recevoir les impressions de la divinité, afin qu'elle ne fasse passer par leur bouche que des paroles d'un heureux augure. Cette scène est terminée par une espèce d'hymne, dans lequel Ion relève la dignité de son ministère, et célèbre les louanges d'Apollon.

Le vestibule du temple se remplit de jeunes Athéniennes qui composent le chœur. Elles paroissent si surprises de la magnificence du temple de Delphes, que leur étonnement excite Ion à leur adresser la parole, et à leur expliquer les sujets que représentent les bas-reliefs de cet édifice. Plus il satisfait leur curiosité, plus elles paroissent

empressées à pénétrer plus avant dans le temple : mais Ion leur déclare que l'entrée n'en est ouverte qu'à ceux qui viennent consulter l'oracle, après s'être acquittés de toutes les cérémonies en usage. Au moment où son attention paroît le plus excitée par l'inquiétude qu'elles témoignent de ne pouvoir être instruites de ce qu'elles veulent apprendre, Creuse arrive. Ion est frapé de son air de noblesse et de grandeur : il la loue sur les avantages qu'elle a reçus de la nature : mais les larmes qu'elle répand lui font abréger ses éloges, pour lui demander la cause qui les fait couler. Creuse, après avoir éludé ses questions, convient que la vue du temple lui rappelle un douloureux souvenir ; elle accompagne cet aveu de tant de soupirs et de plaintes, qu'Ion redouble d'instances pour la forcer à s'expliquer. Il s'informe de son origine, du lieu où elle est née, de celui dont elle est partie, du nom de son mari, de la manière dont elle lui fut unie, du sujet qui l'a conduite à Delphes ; il la prie aussi de l'instruire des traits différens de la vie d'Éricthonius, de Cécrops, et d'Érecthée, que Neptune précipita tout vivant dans le sein de la terre. Le lieu où le dernier de ces trois rois fut englouti, est précisément celui où Creuse fut séduite par Apollon ; aussi dès qu'Ion prononce

le nom qui sert à le désigner, Creuse tombe dans une rêverie profonde; elle voudroit n'avoir jamais connu cet endroit, malgré tout le plaisir qu'Apollon prend toujours à y résider, *etc.* Creuse questionne à son tour Ion sur son origine. Ion lui détaille, à peu près comme Joas dans Racine, les circonstances qui suivirent sa naissance, les exercices auxquels il a été occupé depuis, *etc.* Creuse entrevoit dans ce récit quelque ressemblance avec son aventure. Pour en parler plus librement, elle dit à Ion qu'une de ses amies l'a priée de consulter l'oracle de Delphes, et qu'elle est dans le cas dont il lui parle. Cette femme malheureuse a eu, lui dit-elle, un enfant d'Apollon; elle l'a exposé, mais elle ignore ce qu'il est devenu; elle sait seulement qu'il seroit à peu près du même âge que vous, s'il vivoit encore. Ion apperçoit entre cette histoire et la sienne, les mêmes rapports; mais il conseille à Creuse de ne point interroger Apollon sur cet événement. Ce qu'il dit à ce sujet est rempli de tant de force et de raison, que Creuse ne peut s'empêcher de plaindre son amie, qui se trouve réduite à ne pouvoir ni se consoler de l'absence de son fils, ni chercher à s'éclaircir sur la destinée qu'il a eue. Elle demande pour elle à Ion le plus grand secret,

comme si elle craignoit d'être soupçonnée d'avoir eu part à cette aventure. Xuthus arrive : il apprend à Creuse que l'oracle de Trophonius n'a point voulu s'expliquer avant celui de Delphes; mais qu'il est assuré de ne point retourner dans ses états sans avoir reconnu sa postérité. Pendant cet entretien, Ion va chercher l'eau des aspersions. Xuthus entre dans le temple, *etc.*

Le chœur, resté seul sur la scène, adresse des vœux à Lucine, à Minerve et à Diane; il les prie d'obtenir pour leur maître une postérité digne du sang d'Érecthée.

ACTE II.

Ion s'informe, à son retour, si Xuthus est sorti du temple. Xuthus sort presqu'aussitôt. Dès qu'il apperçoit Ion, il court à lui, il l'appelle son fils, il veut l'embrasser. Ion, qui ne conçoit rien à cette aventure, croit que Xuthus a mal pris le sens de l'oracle; il fuit, et prie Xuthus de ne point profaner, en le touchant, les couronnes qu'il tient dans sa main. Xuthus insiste; Ion le menace de le fraper, s'il s'attache à le poursuivre; mais ce roi consent à tout, pourvu qu'Ion le reconnoisse pour son père. Xuthus lui apprend que l'oracle lui a dit : *la première personne que*

tu rencontreras en sortant du temple, est ton fils. Ion demande alors à Xuthus le nom de la femme qui l'a mis au monde. Ce prince étoit si transporté de joie qu'il n'a point songé à s'en informer; il se rappelle seulement que, dans une fête de Bacchus, il a eu une intrigue amoureuse à Delphes, *etc.* Ion réunit les circonstances de cet événement, et finit par se persuader que Xuthus est son père. Un seul regret trouble sa joie, il voudroit revoir sa mère; mais il n'ose se persuader que les dieux la lui aient conservée. Xuthus le flate de la revoir; il propose à Ion de quitter le temple de Delphes, et de retourner à Athènes. Cette proposition chagrine Ion; il souffre avec peine qu'on lui propose de s'éloigner du temple qui l'a vu naître; il se défend, comme Joas dans Racine, de perdre de vue les bienfaits du dieu qui l'a protégé; il redoute d'ailleurs les mauvais traitemens que lui feroit sa belle-mère. Xuthus l'engage cependant à faire préparer tout pour célébrer un si beau jour. Comme il ne veut point attrister Creuse, il ordonne au chœur de ne la point instruire de ce secret, mais d'attendre qu'il ait pu l'y préparer. Ces ménagemens font consentir Ion à suivre Xuthus. Le chœur termine cet acte, en prenant la résolution d'apprendre à Creuse, malgré son serment, ce fatal mystère.

ACTE III.

Creuse, qui n'a pu suivre son époux dans le temple, veut savoir la réponse de l'oracle; elle revient sur la scène avec un vieillard qui a été le gouverneur d'Érecthée; elle le charge de s'en informer. Tandis qu'il se dispose à lui obéir, elle apprend du chœur que Xuthus a menacé de la mort celui qui lui révéleroit ce secret; cependant, emporté par son attachement pour la fille de ses anciens maîtres, le chœur lui déclare *qu'elle ne doit plus se flater d'avoir des enfans*. On l'assure aussi que son époux est plus heureux qu'elle, et qu'il a un fils déjà grand, qu'Apollon lui a fait retrouver; ce fils est l'homme même qui s'est entretenu avec elle dans le vestibule du temple. Cette découverte fait conjecturer au vieillard que Xuthus, témoin de la stérilité de Creuse, a cherché à s'en dédommager en épousant une esclave; et qu'afin de s'assurer du lieu où seroit élevé le fils qu'il avoit eu d'elle, il l'avoit consacré en apparence au culte d'Apollon; enfin il n'avoit pensé à venir à Delphes qu'au moment où il s'étoit vu forcé de l'en retirer, *etc.* Le discours de ce vieillard est appuyé de tant de circonstances propres à l'accréditer, qu'on n'est point étonné de voir

Creuse se résoudre à faire périr Xuthus et son fils. Le vieillard s'offre alors à servir la fureur de cette princesse. Le chœur s'engage aussi à partager avec Creuse les dangers de cette entreprise.

Creuse, livrée toute entière à l'horreur de ses conjectures, ne voit plus dans son époux qu'un traître qui veut lui ravir le sceptre et la vie; elle prend Jupiter, Pallas, *etc.* à témoin de la résolution où elle est de révéler le secret de sa honte: elle s'engage à montrer à tout l'univers que les dieux et les hommes se sont entendus pour la tromper; elle s'adresse sur-tout à Apollon qui la séduisit; elle lui reproche la perfidie de ses sermens, son insensibilité criminelle pour le fruit de leurs amours, les soins cruels qu'il a pris du fils odieux de Xuthus. Le chœur et le vieillard ignoroient l'intrigue amoureuse de Creuse avec Apollon; cet aveu donne lieu à une scène pleine de chaleur, et tout à fait digne du théâtre des anciens, dans laquelle Creuse instruit le vieillard du tems, du lieu et des circonstances de sa foiblesse, et des moyens qu'elle a pris de cacher son accouchement. Le vieillard croit pouvoir se servir de cet enfant pour faire revivre le sang de ses ancêtres; il s'informe avec empressement de son sort, du lieu où il est retiré; ce fils malheureux

a été exposé, dans une nuit obscure, sans témoins et sans soins : les bêtes féroces l'ont peut-être dévoré; il a eu beau tendre à sa mère ses mains innocentes, elle crut avec trop de confiance à l'amour qu'Apollon devoit avoir pour lui; et, faute de secours, il passa de la vie au tombeau. Le vieillard perd alors tout espoir, il trouve que la vengeance est le seul remède aux maux de Creuse; il lui propose de punir Apollon de son indifférence pour son fils, de mettre le feu à ses autels, de poignarder son époux, de faire périr en même tems Ion. Ces moyens paroissent sujets à trop d'inconvéniens. Creuse imagine un expédient plus prompt, et qui, sans faire autant d'éclat, n'aura pas moins d'efficacité : celui du poison. Elle veut remettre cependant l'exécution de cette entreprise à son retour dans Athènes : mais sur les représentations qu'on lui fait, elle consent à tout; elle remet au vieillard le vase qui renferme le poison : elle va ensuite dans son appartement en attendre l'effet. Le vieillard termine cet acte, comme Narcisse dans Britannicus, en disant qu'il est beau d'être vertueux dans la prospérité, mais qu'on ne doit être retenu par aucune loi lorsqu'il s'agit de se venger d'un ennemi.

ACTE IV.

A peine le chœur a-t'il achevé ses imprécations et ses vœux, qu'on voit paroître sur la scène un esclave qui arrive tout hors d'haleine. Il apprend au chœur qu'il a cherché inutilement la reine pour lui apporter une nouvelle importante. Au lieu de continuer ses recherches, l'esclave s'amuse alors à faire au chœur une description très-déplacée du lieu de la scène où s'est passé l'événement qu'il va raconter. Il dit donc que Xuthus étant allé faire des sacrifices sur le Mont-Parnasse, Ion, conformément aux ordres qu'il en avoit reçus, avoit fait élever dans un endroit plus éloigné une tente superbe, consacrée à réunir tous les convives: qu'il avoit même commencé le festin, quoique Xuthus fût absent. Au moment où la joie étoit la plus échauffée, un vieillard, dit-il, s'est venu présenter pour servir d'échanson public; il a demandé de plus grandes coupes; il a versé, sans qu'on s'en apperçut, du poison dans celle d'Ion. Une parole injurieuse, échapée à l'un des esclaves, a fait croire à ce jeune prince que cette libation étoit profanée; il l'a répandue par terre. Un moment après, quelques colombes sont entrées dans la salle du festin; l'une d'elles a goûté le vin

répandu par Ion, et dans l'instant elle est morte à ses pieds. On a arrêté le vieillard, il a déclaré la part que Creuse avoit à son crime; et les ministres du temple ont aussitôt condamné cette princesse à la mort. Tout ce récit fait frémir le chœur, qui a révélé le secret de Xuthus. Il entre à ce sujet dans les sentimens de frayeur qui conviennent le plus à sa situation.

ACTE V.

Creuse parvient au vestibule du temple; elle raconte au chœur le malheur dont elle est menacée, elle lui demande conseil : mais le chœur est si effrayé, qu'il ne voit pour elle d'autre moyen de se soustraire au supplice, que celui d'embrasser l'autel d'Apollon, ou de céder au sort qui la poursuit. Creuse s'y refugie ; le théâtre se remplit aussitôt de gens armés qui viennent pour se saisir d'elle; Ion leur ordonne de la faire précipiter du haut des rochers, et de la punir ainsi d'avoir voulu priver celle dont il a reçu le jour du plaisir de le revoir.

Creuse défend à Ion d'approcher de l'autel qu'elle tient embrassé, en lui déclarant qu'elle est consacrée depuis long-tems à Apollon; elle paroît si déterminée à ne point s'éloigner du lieu qu'elle

a choisi pour asyle, qu'Ion se trouve réduit à se plaindre de l'imprudence des lois, qui ménagent au crime un asyle réservé à la seule innocence.

Le bruit qu'occasionne ce démêlé, attire la prêtresse d'Apollon dans le temple. Elle reproche à Ion sa violence et son emportement; elle lui conseille de retourner à Athènes, et de se servir du berceau qu'elle lui remet, pour retrouver sa mère; elle l'assure qu'Apollon le dispense à l'avenir de s'attacher au service de ses autels. Ce berceau est celui dans lequel Ion fut apporté dans le temple. Ion se dispose à l'ouvrir. Creuse reconnoît que c'est aussi celui dans lequel elle avoit exposé son fils. Elle quitte aussitôt son asyle, au risque de perdre la vie. Elle s'approche d'Ion, elle l'embrasse d'une manière si vive et si tendre, qu'il en est attendri; elle lui détaille ensuite les choses renfermées dans ce berceau avec tant de justesse et de précision, qu'il ne peut plus douter que Creuse ne soit véritablement sa mère. Il se jète à ses genoux, il la serre dans ses bras, ils se perdent tous deux dans leurs embrassemens, *etc.* ils se reprochent la faute que leur erreur a pensé leur faire commettre, *etc.* Ion voudroit faire part à Xuthus de la joie qu'il ressent d'avoir retrouvé sa mère; mais Creuse lui révèle le secret de sa

naissance

naissance et l'importance dont il est pour lui de ne point en instruire Xuthus. Les raisons qu'elle lui donne ne seroient pas trop de notre goût; elles ne plaisent guères non plus à Ion; il veut aller interroger l'oracle sur tout ce qu'elle semble lui cacher. Minerve descend alors du ciel, elle assure Ion qu'Apollon est son père; elle lui explique le secret de cette aventure : elle lui révèle encore tout ce qui doit lui arriver, les rôles différens que doit jouer sa postérité dans l'Asie, les conquêtes, et les établissemens qu'elle y doit faire : elle finit par recommander à Creuse et à Ion d'observer le plus grand silence sur ce mystère. Ion assure Minerve qu'il fera tout ce qu'elle lui dit : Creuse lui proteste de son côté qu'elle est entièrement détrompée sur le compte d'Apollon. Le chœur termine alors cette pièce, en disant que l'amour des dieux est l'appui solide des maisons les plus malheureuses, que la vertu n'est jamais sans récompense, et que le crime est tôt ou tard puni comme il le mérite.

PRÉFACE
DE L'AUTEUR.

Tout le monde sait que le royaume de Juda étoit composé des deux tribus de Juda et de Benjamin, et que les dix autres tribus qui se révoltèrent contre Roboam, composoient le royaume d'Israël. Comme les rois de Juda étoient de la maison de David, et qu'ils avoient dans leur partage la ville et le temple de Jérusalem, tout ce qu'il y avoit de prêtres et de lévites se retirèrent auprès d'eux, et leur demeurèrent toujours attachés; car, depuis que le temple de Salomon fut bâti, il n'étoit plus permis de sacrifier ailleurs; et tous ces autres autels qu'on élevoit à Dieu sur des montagnes, appelées par cette raison dans l'écriture *les hauts lieux*, ne lui étoient point agréables. Ainsi, le culte légitime ne subsistoit plus que dans Juda. Les dix tribus, excepté un très-petit nombre de personnes, étoient ou idolâtres ou schismatiques.

Au reste, ces prêtres et ces lévites faisoient eux-mêmes une tribu fort nombreuse. Ils furent partagés en diverses classes, pour servir tour à tour dans le temple, d'un jour de sabbath à l'autre. Les prêtres étoient de la famille d'Aaron; et il n'y avoit que ceux de cette famille qui pussent exercer la sacrificature. Les lévites leur étoient subordonnés, et avoient

soin, entr'autres choses, du chant, de la préparation des victimes, et de la garde du temple. Ce nom de lévite ne laisse pas d'être donné quelquefois indifféremment à tous ceux de la tribu. Ceux qui étoient en semaine avoient, ainsi que le grand-prêtre, leur logement dans les portiques ou galeries dont le temple étoit environné, et qui faisoient partie du temple même. Tout l'édifice s'appeloit en général *le lieu saint*; mais on appeloit plus particulièrement de ce nom cette partie du temple intérieur où étoient le chandelier d'or, l'autel des parfums, et les tables des pains de proposition; et cette partie étoit encore distinguée du saint des saints, où étoit l'arche, et où le grand-prêtre seul avoit droit d'entrer une fois l'année. C'étoit une tradition assez constante, que la montagne sur laquelle le temple fut bâti, étoit la même montagne où Abraham avoit autrefois offert en sacrifice son fils Isaac.

J'ai cru devoir expliquer ici ces particularités, afin que ceux à qui l'histoire de l'ancien testament ne sera pas assez présente, n'en soient point arrêtés en lisant cette tragédie. Elle a pour sujet Joas reconnu et mis sur le trône; et j'aurois dû, dans les règles, l'intituler *Joas*. Mais la plupart du monde n'en ayant entendu parler que sous le nom d'*Athalie*, je n'ai pas jugé à propos de la leur présenter sous un autre titre, puisque d'ailleurs Athalie y joue un personnage si considérable, et que c'est sa mort qui termine la pièce. Voici une partie des principaux événemens qui devancèrent cette grande action.

Joram, roi de Juda, fils de Josaphat, et le septième roi de la race de David, épousa Athalie (1), fille d'Achab et de Jézabel, qui régnoient en Israël, fameux l'un et l'autre, mais principalement Jézabel, par leurs sanglantes persécutions contre les prophètes. Athalie, non moins impie que sa mère, entraîna bientôt le roi son mari dans l'idolâtrie, et fit même construire dans Jérusalem un temple à Baal, qui étoit le dieu du pays de Tyr et de Sidon, où Jézabel avoit pris naissance. Joram, après avoir vu périr par les mains des Arabes et des Philistins tous les princes ses enfans, à la réserve d'Okosias, mourut lui-même misérablement d'une longue maladie qui lui consuma les entrailles. Sa mort funeste n'empêcha pas Okosias d'imiter son impiété et celle d'Athalie sa mère. Mais ce prince, après avoir régné seulement un an, étant allé rendre visite au roi d'Israël, frère d'Athalie, fut enveloppé dans la ruine de la maison d'Achab, et tué par l'ordre de Jéhu, que Dieu avoit fait sacrer par ses prophètes pour régner sur Israël, et pour être le ministre de ses vengeances. Jéhu extermina toute la postérité d'Achab, et fit jeter par les fenêtres Jézabel, qui, selon la prédiction d'Elie, fut mangée des chiens

(1) *Joram, roi de Juda*, etc. *épousa Athalie.*

Il n'est point indifférent d'observer ici qu'Amri, père d'Athalie, n'étoit point de la race de David : car il s'ensuit qu'Athalie sa petite fille ne pouvoit être regardée par les Juifs que comme une personne fort étrangère à la succession de leurs rois.

dans la vigne de ce même Naboth qu'elle avoit fait mourir autrefois pour s'emparer de son héritage.

Athalie, ayant appris à Jérusalem tous ces massacres, entreprit de son côté d'éteindre entièrement la race royale de David, en faisant mourir tous les enfans d'Okosias ses petits-fils. Mais heureusement Josabeth, sœur d'Okosias et fille de Joram, mais d'une autre mère qu'Athalie, étant arrivée lorsqu'on égorgeoit les princes ses neveux, elle trouva moyen de dérober du milieu des morts le petit Joas encore à la mamelle, et le confia avec sa nourrice au grand-prêtre son mari, qui les cacha tous deux dans le temple, où l'enfant fut élevé secrètement jusqu'au jour qu'il fut proclamé roi de Juda. L'histoire des rois dit que ce fut la septième année d'après; mais le texte grec des paralipomènes, que Sévère Sulpice a suivi, dit que ce fut la huitième : c'est ce qui m'a autorisé à donner à ce prince neuf à dix ans, pour le mettre déjà en état de répondre aux questions qu'on lui fait.

Je crois ne lui avoir rien fait dire qui soit au-dessus de la portée d'un enfant de cet âge, qui a de l'esprit et de la mémoire. Mais quand j'aurois été un peu au-delà, il faut considérer que c'est ici un enfant tout extraordinaire, élevé dans le temple par un grand-prêtre, qui, le regardant comme l'unique espérance de sa nation, l'avoit instruit de bonne heure dans tous les devoirs de la religion et de la royauté. Il n'en étoit pas de même des enfans des Juifs que de la plupart des nôtres; on leur apprenoit les saintes lettres, non-seulement dès qu'ils avoient atteint l'usage de la

raison, mais, pour me servir de l'expression de saint Paul, *dès la mamelle*. Chaque Juif étoit obligé d'écrire une fois en sa vie, de sa propre main, le volume de la loi tout entier. Les rois étoient même obligés de l'écrire deux fois, et il leur étoit enjoint de l'avoir continuellement devant les yeux. Je puis dire ici que la France voit, en la personne d'un prince de huit ans et demi, qui fait aujourd'hui ses plus chères délices, un exemple illustre de ce que peut dans un enfant un heureux naturel, aidé d'une excellente éducation; et que si j'avois donné au petit Joas la même vivacité et le même discernement qui brillent dans les reparties de ce jeune prince, on m'auroit accusé avec raison d'avoir péché contre les règles de la vraisemblance.

L'âge de Zacharie, fils du grand prêtre, n'étant point marqué, on peut lui supposer, si l'on veut, deux ou trois ans de plus qu'à Joas.

J'ai suivi l'explication de plusieurs commentateurs fort habiles, qui prouvent, par le texte même de l'écriture, que tous ces soldats à qui Joïada, ou Joad, comme il est appelé dans Joseph, fit prendre les armes consacrées à Dieu par David, étoient autant de prêtres et de lévites, aussi bien que les cinq centeniers qui les commandoient. En effet, disent ces interprètes, tout devoit être saint dans une si sainte action, et aucun profane n'y devoit être employé; il s'y agissoit non seulement de conserver le sceptre dans la maison de David, mais encore de conserver à ce grand roi cette suite de descendans dont devoit

naître le Messie; *car ce Messie tant de fois promis comme fils d'Abraham, devoit être aussi fils de David et de tous les rois de Juda.* De là vient que l'illustre et savant prélat (1), de qui j'ai emprunté ces paroles, appelle Joas le précieux reste de la maison de David. Joseph en parle dans les mêmes termes. Et l'écriture dit expressément que Dieu n'extermina pas toute la famille de Joram, voulant conserver à David *la lampe* qu'il lui avoit promise. Or, *cette lampe*, qu'étoit-ce autre chose que la lumière qui devoit être un jour révélée aux nations?

L'histoire ne spécifie point le jour où Joas fut proclamé. Quelques interprètes veulent que ce fut un jour de fête. J'ai choisi celle de la pentecôte, qui étoit l'une des trois grandes fêtes des Juifs. On y célébroit la mémoire de la publication de la loi sur le mont Sinaï, et on y offroit aussi à Dieu les premiers pains de la nouvelle moisson; ce qui faisoit qu'on la nommoit encore la fête des prémices. J'ai songé que ces circonstances me fourniroient quelque variété pour les chants du chœur.

Ce chœur est composé de jeunes filles de la tribu de Lévi, et je mets à leur tête une fille que je donne pour sœur à Zacharie. C'est elle qui introduit le chœur chez sa mère; elle chante avec lui, porte la parole pour lui, et fait enfin les fonctions de ce personnage des anciens chœurs qu'on appeloit le Coriphée. J'ai

(1) *L'illustre et savant prélat.*
C'étoit le célèbre Bossuet, évêque de Meaux.

aussi essayé d'imiter des anciens cette continuité d'action qui fait que leur théâtre ne demeure jamais vide, les intervalles des actes n'étant marqués que par des hymnes et des moralités du chœur, qui ont rapport à ce qui se passe.

On me trouvera peut-être un peu hardi d'avoir osé mettre sur la scène un prophète inspiré de Dieu, et qui prédit l'avenir; mais j'ai eu la précaution de ne mettre dans sa bouche que des expressions tirées des prophètes mêmes. Quoique l'écriture ne dise pas en termes exprès que Joïada ait eu l'esprit de prophétie, comme elle le dit de son fils, elle le représente comme un homme tout plein de l'esprit de Dieu. Et d'ailleurs ne paroît-il pas par l'évangile, qu'il a pu prophétiser en qualité de souverain pontife? Je suppose donc qu'il voit en esprit le funeste changement de Joas, qui, après trente années d'un règne fort pieux, s'abandonna aux mauvais conseils des flateurs, et se souilla du meurtre de Zacharie, fils et successeur de ce grand-prêtre. Ce meurtre commis dans le temple fut une des principales causes de la colère de Dieu contre les Juifs, et de tous les malheurs qui leur arrivèrent dans la suite; on prétend même que depuis ce jour là les réponses de Dieu cessèrent entièrement dans le sanctuaire; c'est ce qui m'a donné lieu de faire prédire tout de suite à Joad, et la destruction du temple, et la ruine de Jérusalem. Mais comme les prophètes joignent d'ordinaire les consolations aux menaces, et que d'ailleurs il s'agit de mettre sur le trône un des ancêtres du Messie, j'ai pris occasion de

faire entrevoir la venue de ce consolateur, après lequel tous les anciens justes soupiroient. Cette scène, qui est une espèce d'épisode, amène très-naturellement la musique, par la coutume qu'avoient plusieurs prophètes d'entrer dans leurs saints transports au son des instrumens : témoin cette troupe de prophètes qui vinrent au devant de Saül avec des harpes et des lyres qu'on portoit devant eux; et témoin Elisée lui-même, qui étant consulté sur l'avenir par le roi de Juda et par le roi d'Israël, dit, comme fait ici Joad, *adducite mihi psaltem*. Ajoutez à cela que cette prophétie sert beaucoup à augmenter le trouble dans la pièce, par la consternation et par les différens mouvemens où elle jète le chœur et les principaux acteurs.

ACTEURS.

JOAS, roi de Juda, fils d'Okosias.

ATHALIE, veuve de Joram, aïeule de Joas.

JOAD, *autrement* JOÏADA, grand-prêtre.

JOSABETH, tante de Joas, femme du grand-prêtre.

ZACHARIE, fils de Joad et de Josabeth.

SALOMITH, sœur de Zacharie.

ABNER, l'un des principaux officiers des rois de Juda.

AZARIAS.

ISMAËL.

ET LES TROIS AUTRES CHEFS des prêtres et des lévites.

MATHAN, prêtre apostat, sacrificateur de Baal.

NABAL, confident de Mathan.

AGAR, femme de la suite d'Athalie.

TROUPE de prêtres et de lévites.

SUITE d'Athalie.

LA NOURICE de Joas.

CHŒUR de jeunes filles de la tribu de Lévi.

La scène est dans le temple de Jérusalem, dans un vestibule de l'appartement du grand-prêtre.

ATHALIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

JOAD, ABNER.

ABNER.

Oui, je viens dans son temple adorer l'éternel; (1)
Je viens, selon l'usage antique et solemnel,
Célébrer avec vous la fameuse journée,
Où sur le mont Sina la loi nous fut donnée.
Que les tems sont changés! Sitôt que de ce jour
La trompette sacrée annonçoit le retour,
Du temple, orné par-tout de festons magnifiques,
Le peuple saint en foule inondoit les portiques; (2)

(1) *Oui, je viens dans son temple adorer l'éternel*, etc.
Dans Euripide, Mercure détermine à peu près le lieu de la scène, en disant, comme Abner, *je viens à Delphes, dans cette terre célèbre par le soin que prend Apollon d'expliquer le présent, et d'annoncer l'avenir.* Ion, acte I. scène 1.

(2) *Le peuple saint en foule inondoit les portiques;*
Le mot *inondoit* a été critiqué. Il fait cependant image, et rend très-bien ces vers des géorgiques de Virgile.

Si non ingentem foribus domus alta superbis
Manè salutantûm totis vomit ædibus undam, *etc.*



Et tous devant l'autel avec ordre introduits,
De leurs champs dans leurs mains portant les nouveaux fruits,
Au Dieu de l'univers consacroient ces prémices.
Les prêtres ne pouvoient suffire aux sacrifices.
L'audace d'une femme arrêtant ce concours,
En des jours ténébreux a changé ces beaux jours. (1)
D'adorateurs zélés à peine un petit nombre
Ose des premiers tems nous retracer quelque ombre :
Le reste pour son Dieu montre un oubli fatal ;
Ou même, s'empressant aux autels de Baal,
Se fait initier à ses honteux mystères,
Et blasphême le nom qu'ont invoqué leurs pères.
Je tremble qu'Athalie, à ne vous rien cacher, (2)
Vous-même de l'autel vous faisant arracher,
N'achève enfin sur vous ses vengeances funestes,
Et d'un respect forcé ne dépouille les restes. (3)

---

(1) *L'audace d'une femme arrêtant ce concours,*
En des jours ténébreux a changé ces beaux jours.
Racine a déjà employé cette image dans Esther, pag. 72.
Du chagrin le plus noir elle écarte les ombres,
Et fait des jours sereins de mes jours les plus sombres.

(2) *Je tremble qu'Athalie, à ne vous rien cacher,*
Pour que cette construction fût exacte, il faudroit, *je tremble ; à ne vous rien cacher, qu'Athalie*, etc. Mais en poésie peut-on être si exact, sans devenir lâche et froid ?

(3) *N'achève enfin sur vous ses vengeances funestes,*
Et d'un respect forcé ne dépouille les restes.
Dans ce peu de vers Racine a fait connoître le caractère d'Athalie, celui de Joad, le jour de l'action, et le lieu de la scène qui est le vestibule du temple. L'attention que Racine

JOAD.

D'où vous vient aujourd'hui ce noir pressentiment?

ABNER.

Pensez-vous être saint et juste impunément?
Dès long-tems elle hait cette fermeté rare
Qui rehausse en Joad l'éclat de la tiare;
Dès long-tems votre amour pour la religion
Est traité de révolte et de sédition.
Du mérite éclatant cette reine jalouse,
Hait sur-tout Josabeth, votre fidelle épouse :
Si du grand-prêtre Aaron Joad est successeur,
De notre dernier roi Josabeth est la sœur. (1)

---

a eue jusqu'ici de déterminer le lieu de la scène paroît être la suite des remarques particulières qu'il avoit faites sur Sophocle. On lit dans l'exemplaire de cet auteur qui lui appartenoit, et qui est actuellement à la bibliothèque du roi, la note suivante écrite de sa main :

Sophocle a un soin merveilleux d'établir de bonne heure le lieu de la scène ; il se sert ici d'un artifice très-agréable, en introduisant un vieillard qui montre les environs d'Argos à Oreste, qui en avoit été enlevé tout jeune. Le Philoctète, *du même auteur, commence à peu près de même : c'est Ulysse qui montre à Pyrrhus tout jeune l'isle de Lemnos où ils sont, et par où l'armée avoit passé.* L'OEdipe Colonéen *s'ouvre par OEdipe aveugle, qui se fait décrire par Antigone le lieu où il est. Ces trois ouvertures, quoiqu'un peu semblables, ne laissent pas d'avoir une très-grande diversité et des couleurs merveilleuses.* Électre de Sophocle, *acte I. scène 1.*

(1) *Si du grand-prêtre Aaron Joad est successeur*, etc.

Ces deux vers ne nous semblent pas bien liés avec ce qui précède ni avec ce qui suit. Ce qu'ils contiennent ne paroît

Mathan d'ailleurs, Mathan, ce prêtre sacrilége,
Plus méchant qu'Athalie, à toute heure l'assiége;
Mathan, de nos autels infâme déserteur,
Et de toute vertu zélé persécuteur.
C'est peu que, le front ceint d'une mître étrangère,
Ce lévite à Baal prête son ministère;
Ce temple l'importune, et son impiété
Voudroit anéantir le Dieu qu'il a quité. (1)
Pour vous perdre il n'est point de ressorts qu'il n'invente; (2)
Quelquefois il vous plaint, souvent même il vous vante;

---

dit que pour instruire le spectateur; car Abner n'apprend rien à Joad qu'il ne sache aussi bien que lui.

Josabeth étoit fille de Joram, mais d'une autre mère qu'Athalie. Elle fut mariée au souverain pontife des Juifs, parce que cette nation étoit dans l'usage d'unir, par les nœuds de l'hymen, la famille de ses rois à celle de ses prêtres; c'étoit le moyen de les entretenir dans la meilleure intelligence.

(1) *Ce temple l'importune, et son impiété*, etc.

Si cette répartie d'Abner n'est pas sublime, il faut renoncer à toutes les notions que le bon goût nous donne de la vraie grandeur des images et des sentimens. On a donné le titre de sublime dans ces derniers tems à des pensées boursoufflées, qui ne sont ni vraies ni naturelles; on a prétendu qu'il y avoit plus de sublime dans Lucain que dans Virgile. Ce n'est point ici le lieu de discuter les raisons sur lesquelles on a voulu établir cette opinion; mais si la simplicité et la vérité sont essentielles à la grandeur, Virgile est sublime, et Lucain est presque toujours gigantesque.

(2) *Pour vous perdre, il n'est point de ressorts qu'il n'invente;*
Quelquefois il vous plaint, souvent même il vous vante;
C'est ainsi qu'il faut lire ces deux vers, et non comme on

Il affecte pour vous une fausse douceur ; (1)
Et par là, de son fiel colorant la noirceur,
Tantôt à cette reine il vous peint redoutable,
Tantôt, voyant pour l'or sa soif insatiable,
Il lui feint qu'en un lieu, que vous seul connoissez,
Vous cachez des trésors par David amassés.
Enfin, depuis deux jours, la superbe Athalie
Dans un sombre chagrin paroît ensevelie.
Je l'observois hier, et je voyois ses yeux
Lancer sur le lieu saint des regards furieux;
Comme si, dans le fond de ce vaste édifice,
Dieu cachoit un vengeur armé pour son supplice. (2)
Croyez-moi, plus j'y pense, et moins je puis douter

---

les trouve dans les éditions faites depuis 1736, dans lesquelles on a rétabli les deux vers suivans tels qu'ils parurent en 1691.

« Pour vous perdre, il n'est point de ressorts qu'il ne joue;
» Quelquefois il vous plaint, souvent même il vous loue. »

Racine les supprima, *parce qu'on* lui fit observer *qu'on ne disoit point* en françois *jouer des ressorts*, mais *faire jouer des ressorts*. Remarques de Louis Racine, *tom. II. pag.* 251.

(1) *Il affecte pour vous une fausse douceur*, etc.

Le portrait de Mathan est admirable pour sa vérité : il peint bien un fourbe consommé, un scélérat, un hypocrite, un prêtre en un mot capable de tout quand il se joue de Dieu. Tacite a dit que, de tous nos ennemis, ceux qui prennent le parti de nous louer sont toujours les plus dangereux. *Pessimum inimicorum genus laudantes.* Remarques de Louis Racine, *tom. II. pag.* 280.

(2) *Comme si dans le fond de ce vaste édifice,*
Dieu cachoit un vengeur armé pour son supplice.

Ces deux vers servent à indiquer le dénouement.

Que sur vous son courroux ne soit prêt d'éclater;
Et que de Jézabel la fille sanguinaire
Ne vienne attaquer Dieu jusqu'en son sanctuaire.

JOAD.

Celui qui met un frein à la fureur des flots,
Sait aussi des méchans arrêter les complots. (1)
Soumis avec respect à sa volonté sainte, (2)
Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte.
Cependant je rends grâce au zèle officieux
Qui sur tous mes périls vous fait ouvrir les yeux.
Je vois que l'injustice en secret vous irrite,
Que vous avez encor le cœur israélite;

---

(1) *Celui qui met un frein à la fureur des flots*, etc.

Ces quatre vers passent pour être sublimes ; ils le sont en effet, puisqu'on y trouve tout ce qu'il peut y avoir de sublime, *la grandeur de la pensée, la noblesse du sentiment, la magnificence des paroles, et l'harmonie de l'expression*. OEuvres de Boileau, *in-4°. tom. II. pag.* 189. Cependant rien de plus simple que ces quatre vers ; on n'y voit point de grands mots, point d'expressions ampoulées.

(2) *Soumis avec respect à sa volonté sainte,*
Je crains Dieu, cher Abner, etc.

Le commentateur de Boileau prétend que ce vers est une imitation de la réponse que fit Turnus à Énée.

Non me tua fervida terrent
Dicta, ferox. Di me terrent et Jupiter hostis.
Énéide, liv. XII. vers 895.

On pourroit peut-être aussi leur trouver quelque ressemblance avec ceux-ci, tout mauvais qu'ils sont :

Qui cherche vraiment Dieu, dans lui seul se repose;
Et qui craint vraiment Dieu, ne craint rien autre chose.

Le

Le ciel en soit béni ! Mais ce secret courroux,
Cette oisive vertu, vous en contentez-vous?
La foi qui n'agit point, est-ce une foi sincère?
Huit ans déjà passés, une impie étrangère
Du sceptre de David usurpe tous les droits,
Se baigne impunément dans le sang de nos rois;
Des enfans de son fils détestable homicide,
Et même contre Dieu lève son bras perfide:
Et vous, l'un des soutiens de ce tremblant état, (1)
Vous, nouri dans les camps du saint roi Josaphat,
Qui, sous son fils Joram, commandiez nos armées,
Qui rassurâtes seul nos villes alarmées,
Lorsque d'Okosias le trépas imprévu
Dispersa tout son camp à l'aspect de Jéhu;
Je crains Dieu, dites-vous. Sa vérité me touche....
Voici comme ce Dieu vous répond par ma bouche:
Du zèle de ma loi que sert de vous parer?
Par de stériles vœux pensez-vous m'honorer? (2)

---

(1) *Et vous, l'un des soutiens de ce tremblant état*, etc.

Le personnage d'Abner est de l'invention de Racine; il n'est question de ce guerrier ni dans Joseph, ni dans l'écriture.

Le caractère que le poëte lui a donné ne fait pas un grand effet au théâtre; c'est un homme vertueux à la vérité, mais incapable de grands desseins. Racine n'a pu le rendre plus entreprenant: car alors la vraisemblance auroit demandé que Joad lui eût appris plutôt le sort de Joas, et c'est justement ce que l'auteur ne vouloit ni ne devoit faire. *Remarques de Louis Racine*, tom. II. pag. 349.

(2) *Par de stériles vœux pensez-vous m'honorer?*
Quel fruit, etc.

Quel fruit me revient-il de tous vos sacrifices?
Ai-je besoin du sang des boucs et des genisses?
Le sang de vos rois crie, et n'est point écouté.
Rompez, rompez tout pacte avec l'impiété. (1)
Du milieu de mon peuple exterminez les crimes,
Et vous viendrez alors m'immoler vos victimes.

ABNER.

Hé! que puis-je au milieu de ce peuple abatu?
Benjamin est sans force, et Juda sans vertu.
Le jour qui de leurs rois vit éteindre la race, (2)

Ce vers et les deux suivans paroissent tirés du chapitre premier d'Isaïe, versets 12 et 13.

Quò mihi multitudinem victimarum vestrarum, dicit Dominus? Plenus sum. Holocausta arietum et adipem pinguium, et sanguinem vitulorum et agnorum et hircorum nolui. Idée que Rousseau exprime ainsi dans sa traduction du pseaume XLIX.

Que m'importent vos sacrifices,
Vos offrandes et vos troupeaux?
Dieu boit-il le sang des genisses?
Mange-t'il la chair des taureaux? *etc.*

Odes, liv. I. ode XII.

(1) *Rompez, rompez tout pacte avec l'impiété.*

Cette expression est prise du prophète Isaïe, chap. VIII. verset 6. *Dissolve colligationes impietatis, solve fasciculos deprimentes*, etc.

(2) *Le jour qui de leurs rois vit éteindre la race,*
Éteignit tout le feu de leur antique audace.

Peut-on dire que *le jour... éteignit le feu de*, etc. *Oui*, dit Louis Racine, *parce qu'il étoit aisé à l'auteur de mettre :*

« Le jour que de leurs rois on vit périr la race,
» S'éteignit tout le feu de leur antique audace. »

Eteignit tout le feu de leur antique audace.
Dieu même, disent-ils, s'est retiré de nous.
De l'honneur des Hébreux autrefois si jaloux,
Il voit sans intérêt leur grandeur terrassée,
Et sa miséricorde à la fin s'est lassée.
On ne voit plus pour nous ses redoutables mains
De merveilles sans nombre effrayer les humains.
L'arche sainte est muette, et ne rend plus d'oracles.

JOAD.

Et quel tems fut jamais si fertile en miracles?
Quand Dieu par plus d'effets montra-t'il son pouvoir?
Auras-tu donc toujours des yeux pour ne point voir,
Peuple ingrat? Quoi! toujours les plus grandes merveilles,
Sans ébranler ton cœur, fraperont tes oreilles!
Faut-il, Abner, faut-il vous rappeler le cours
Des prodiges fameux accomplis en nos jours?
Des tyrans d'Israël les célèbres disgraces, (1)
Et Dieu trouvé fidèle en toutes ses menaces;
L'impie Achab détruit, et, de son sang trempé,
Le champ que par le meurtre il avoit usurpé;

Remarques, *tom. II. pag.* 258. Nous croyons cependant que cette expression n'est pas juste.

(1) *Des tyrans d'Israël les célèbres disgraces*, etc.

Cette tirade est très-éloquente et très-belle; elle renferme le précis des événemens les plus remarquables de l'écriture sainte, qui se sont passés sous cette époque. On peut les voir décrits dans l'ordre où ils sont présentés ici aux chapitres IX. X. XIV. XXI. et XXIII. du livre III. des rois; et dans le chapitre IX. du livre IV.

Près de ce champ fatal Jézabel immolée,
Sous les pieds des chevaux cette reine foulée;
Dans son sang inhumain les chiens désaltérés,
Et de son corps hideux les membres déchirés;
Des prophètes menteurs la troupe confondue,
Et la flamme du ciel sur l'autel descendue;
Élie aux élémens parlant en souverain,
Les cieux par lui fermés et devenus d'airain,
Et la terre trois ans sans pluie et sans rosée;
Les morts se ranimant à la voix d'Elisée :
Reconnoissez, Abner, à ces traits éclatans, (1)
Un Dieu, tel aujourd'hui qu'il fut dans tous les tems.
Il sait, quand il lui plaît, faire éclater sa gloire,
Et son peuple est toujours présent à sa mémoire.

ABNER.

Mais où sont ces honneurs à David tant promis,
Et prédits même encore à Salomon son fils?
Hélas! nous espérions que, de leur race heureuse,
Devoit sortir de rois une suite nombreuse;
Que sur toute tribu, sur toute nation, (2)

---

(1) *Reconnoissez, Abner, à ces traits éclatans*, etc.
Il sait, quand il lui plaît, faire éclater sa gloire,
Ces répétitions sont difficiles à éviter; ce sont des taches légères, qui se trouvent dans nos meilleurs poëtes.

(2) *Que sur toute tribu, sur toute nation*, etc.
Allusion aux versets 1, 8, 9 et 11 du pseaume LXXI. *Deus judicium tuum regi da... et dominabitur... à flumine usque ad terminos orbis terrarum. Coram illo procident Æthiopes... et adorabunt eum omnes gentes terræ : omnes gentes servient ei.*

L'un d'eux établiroit sa domination,
Feroit cesser par-tout la discorde et la guerre,
Et verroit à ses pieds tous les rois de la terre.

JOAD.

Aux promesses du ciel pourquoi renoncez-vous ?

ABNER.

Ce roi, fils de David, où le chercherons-nous ?
Le ciel même peut-il réparer les ruines
De cet arbre séché jusques dans ses racines ? (1)
Athalie étouffa l'enfant même au berceau. (2)
Les morts, après huit ans, sortent-ils du tombeau ?
Ah ! si dans sa fureur elle s'étoit trompée,
Si du sang de nos rois quelque goutte échapée... (3)

---

(1) *De cet arbre séché jusques dans ses racines ?*
Hélas ! dit le chœur, *le sang de nos anciens maîtres s'est donc tari jusques dans sa source !* Sophocle, Électre, *acte II. scène* II.

(2) *Athalie étouffa l'enfant même au berceau.*
Le chœur, dans Sophocle, fait à peu près les mêmes réflexions sur la ruine totale de la famille de Labdacus ; *il ne restoit plus qu'un foible rejeton : il faisoit tout l'espoir de cette maison. Un peu de poussière consacrée aux dieux infernaux va bientôt le faire périr*, etc. Antigone, *acte II. scène* IV. C'est qu'Antigone étoit condamnée à mort, parce qu'elle avoit rendu les honneurs de la sépulture à Polynice, malgré la défense de Créon.

(3) *Si du sang de nos rois quelque goutte échapée...*
Voilà en un vers et demi l'exposition principale du sujet, qui donne à deviner ce que fera le fidèle Abner à la fin de la pièce, quand il reconnoîtra le sang des ses rois.

JOAD.

Hé bien! que feriez-vous?

ABNER.

O jour heureux pour moi!
De quelle ardeur j'irois reconnoître mon roi!
Doutez-vous qu'à ses pieds nos tribus empressées...?
Mais pourquoi me flater de ces vaines pensées?
Déplorable héritier de ces rois triomphans,
Okosias restoit seul avec ses enfans.
Par les traits de Jéhu je vis percer le père;
Vous avez vu les fils massacrés par la mère.

JOAD.

Je ne m'explique point. Mais quand l'astre du jour
Aura sur l'horison fait le tiers de son tour;
Lorsque la troisième heure aux prières rappèle,
Retrouvez-vous au temple avec ce même zèle.
Dieu pourra vous montrer, par d'importans bienfaits,
Que sa parole est stable, et ne trompe jamais.
Allez : pour ce grand jour il faut que je m'apprête;
Et du temple déjà l'aube blanchit le faîte. (1)

---

(1) *Et du temple déjà l'aube blanchit le faîte.*

L'aube blanchit, etc. cette expression est juste et belle; Euripide en a fourni l'idée à Racine. Voyez *tom. IV. note* 1, *pag.* 45.

La pièce d'Euripide commence de même avant le jour. *Déjà*, dit Ion, *le char du soleil répand sur la terre l'éclat de sa lumière, il la réfléchit aussi sur les astres de la nuit, qui nagent dans les cieux; les sommets inaccessibles du Parnasse sont éclairés des feux brillans qui ramènent le jour.* Ion, *acte I. scène* II.

ABNER.

Quel sera ce bienfait que je ne comprends pas?...
L'illustre Josabeth porte vers vous ses pas.
Je sors et vais me joindre à la troupe fidelle
Qu'attire de ce jour la pompe solemnelle.

SCÈNE II.

JOSABETH, JOAD.

JOAD.

Les tems sont accomplis, princesse, il faut parler,
Et votre heureux larcin ne se peut plus celer.
Des ennemis de Dieu la coupable insolence,
Abusant contre lui de ce profond silence,
Accuse trop long-tems ses promesses d'erreur.
Que dis-je? le succès animant leur fureur,
Jusques sur notre autel votre injuste marâtre
Veut offrir à Baal un encens idolâtre.
Montrons ce jeune roi que vos mains ont sauvé,
Sous l'aîle du Seigneur dans le temple élevé. (1)
De nos princes hébreux il aura le courage,
Et déjà son esprit a devancé son âge.

(1) *Sous l'aîle du seigneur, dans le temple élevé.* Cette image se rencontre très-souvent dans l'écriture sainte. Racine a déjà dit dans Esther :

De mettre votre trône à l'ombre de ses aîles.

Acte V. scène 1. pag. 104.

Avant que son destin s'explique par ma voix,
Je vais l'offrir au Dieu par qui règnent les rois.
Aussitôt assemblant nos lévites, nos prêtres,
Je leur déclarerai l'héritier de leurs maîtres.

JOSABETH.

Sait-il déjà son nom et son noble destin?

JOAD.

Il ne répond encor qu'au nom d'Eliacin,
Et se croit quelque enfant rejeté par sa mère, (1)
A qui j'ai par pitié daigné servir de père.

JOSABETH.

Hélas! de quel péril je l'avois su tirer!
Dans quel péril encore est-il prêt de rentrer!

JOAD.

Quoi! déjà votre foi s'affoiblit et s'étonne?

JOSABETH.

A vos sages conseils, seigneur, je m'abandonne.

---

(1) *Et se croit quelque enfant rejeté par sa mère,*

C'est ce que dit Mercure d'Ion, dans la tragédie de ce nom. La prêtresse *ne sait point qu'Apollon est son père, elle ignore également le nom de sa mère : il n'a pas lui-même la moindre connoissance de ceux qui lui ont donné le jour.* Euripide, *acte I. scène* I. Creuse, dans un autre endroit, paroît plaindre le sort de ce jeune orphelin. *Hélas!* lui dit Ion, *mon malheur est de ne pas connoître ma mère, de ne pas savoir où je suis né.* Et plus bas : *Peut-être suis-je la honte de celle qui me mit au monde.* Acte I. scène II.

Du jour que j'arrachai cet enfant à la mort,
Je remis en vos mains tout le soin de son sort.
Même, de mon amour craignant la violence,
Autant que je le puis, j'évite sa présence;
De peur qu'en le voyant, quelque trouble indiscret
Ne fasse avec mes pleurs échaper mon secret.
Sur-tout j'ai cru devoir, aux larmes, aux prières,
Consacrer ces trois jours et ces trois nuits entières.
Cependant aujourd'hui puis-je vous demander
Quels amis vous avez prêts à vous seconder?
Abner, le brave Abner viendra-t'il nous défendre?
A-t'il près de son roi fait serment de se rendre?

JOAD.

Abner, quoiqu'on se pût assurer sur sa foi,
Ne sait pas même encor si nous avons un roi.

JOSABETH.

Mais à qui de Joas confiez-vous la garde?
Est-ce Obède, est-ce Amnon que cet honneur regarde?
De mon père sur eux les bienfaits répandus....

JOAD.

A l'injuste Athalie ils se sont tous vendus.

JOSABETH.

Qui donc opposez-vous contre ces satellites?

JOAD.

Ne vous l'ai-je pas dit? Nos prêtres, nos lévites.

JOSABETH.

Je sais que, près de vous en secret assemblé, (1)
Par vos soins prévoyans leur nombre est redoublé;
Que pleins d'amour pour vous, d'horreur pour Athalie,
Un serment solemnel par avance les lie
A ce fils de David qu'on leur doit révéler.
Mais, quelque noble ardeur dont ils puissent brûler,
Peuvent-ils de leur roi venger seuls la querelle?
Pour un si grand ouvrage est-ce assez de leur zèle?
Doutez-vous qu'Athalie, au premier bruit semé
Qu'un fils d'Okosias est ici renfermé,
De ses fiers étrangers assemblant les cohortes,
N'environne le temple, et n'en brise les portes?
Suffira-t'il contre eux de vos ministres saints,
Qui, levant au Seigneur leurs innocentes mains,
Ne savent que gémir et prier pour nos crimes,
Et n'ont jamais versé que le sang des victimes?
Peut-être dans leurs bras Joas percé de coups....

JOAD.

Et comptez-vous pour rien Dieu qui combat pour nous? (2)

---

(1) *Je sais que, près de vous en secret assemblé,*
Par vos soins prévoyans leur nombre est redoublé;
On peut voir dans le IV[e] livre des rois, chapitre VI. au chapitre XXIII. du livre des paralipomènes, et dans le chapitre VII. du livre IX. des antiquités judaïques de Joseph, la manière habile dont Joad prépara cette grande révolution.

(2) *Et comptez-vous pour rien Dieu qui combat pour nous?*
La réponse de Joad est très-éloquente. On trouve l'idée du premier vers dans un discours qu'Ézéchias, prêt d'être

Dieu, qui de l'orphelin protège l'innocence,
Et fait dans la foiblesse éclater sa puissance;
Dieu, qui hait les tyrans, et qui, dans Jezraël,
Jura d'exterminer Achab et Jézabel;
Dieu qui, frapant Joram le mari de leur fille,
A jusques sur son fils poursuivi leur famille;
Dieu, dont le bras vengeur, pour un tems suspendu,
Sur cette race impie est toujours étendu?

JOSABETH.

Et c'est sur tous ces rois sa justice sévère,
Que je crains pour le fils de mon malheureux frère.

---

attaqué par Sennachérib, fit aux Juifs. *Ne craignez point*, leur disoit-il, *le roi des Assyriens, ni la multitude qui l'environne... ils n'ont tous ensemble qu'un bras de chair; et nous, nous avons pour nous le bras tout-puissant de notre Dieu, qui combat pour notre défense*, etc. Paralipom. *liv. III. chap.* XXIII. versets 7 *et* 8.

Remarquez que la répétition du mot de *Dieu* donne à ce morceau une énergie singulière.

Le marquis Alphonse Varano, dans sa tragédie de *Jean de Giscala*, imprimée à Venise en 1754, s'est exprimé d'une manière aussi sublime :

Tu dunque causa
Di Dio credi esser questa, e tu paventi!

Tu crois que cette cause est celle de Dieu, et tu trembles!

C'est peut-être du passage de l'ecclésiastique, *qui timet Dominum nihil trepidabit et non pavebit* (chap. XXXIV. verset 16.) que ce poëte italien a emprunté cette belle pensée; Racine y a peut-être aussi trouvé l'idée de ce vers de Joad :

« Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte. »

Qui sait si cet enfant, par leur crime entraîné,
Avec eux, en naissant, ne fut pas condamné?
Si Dieu, le séparant d'une odieuse race,
En faveur de David voudra lui faire grace?
Hélas! l'état horrible où le ciel me l'offrit, (1)
Revient à tout moment effrayer mon esprit.
De princes égorgés la chambre étoit remplie;
Un poignard à la main, l'implacable Athalie
Au carnage animoit ses barbares soldats,
Et poursuivoit le cours de ses assassinats.
Joas, laissé pour mort, frapa soudain ma vue.
Je me figure encor sa nourice éperdue,
Qui devant les boureaux s'étoit jetée en vain,
Et foible le tenoit renversé sur son sein.
Je le pris tout sanglant, et, baignant son visage,
Mes pleurs du sentiment lui rendirent l'usage.
Et, soit frayeur encore, ou pour me caresser,
De ses bras innocens je me sentis presser. (2)

---

(1) *Helas! l'état horrible où le ciel me l'offrit*, etc.

Ce morceau est admirable par la poésie et la vérité de la peinture; Racine ne pouvoit instruire le spectateur avec plus d'adresse des malheurs de Joas.

Creuse, dans Euripide, fait un retour à peu près pareil sur le passé; mais il est bien moins touchant, parce que la marche de la pièce grecque n'a pas permis à Euripide de l'étendre davantage. *Étranger*, dit-elle à Ion, *la surprise que vous occasionnent mes larmes n'a rien qui doive m'étonner. A peine ai-je jeté les yeux sur le temple d'Apollon, que mon esprit s'est rappelé un cruel souvenir.* Ion, *acte I.* scène III.

(2) *Et, soit frayeur encore, ou pour me caresser,*
De ses bras innocens je me sentis presser.

Grand Dieu! que mon amour ne lui soit point funeste! (1)
Du fidèle David c'est le précieux reste.
Nouri dans ta maison, en l'amour de ta loi,
Il ne connoît encor d'autre père que toi.
Sur le point d'attaquer une reine homicide,
A l'aspect du péril si ma foi s'intimide,
Si la chair et le sang, se troublant aujourd'hui,
Ont trop de part aux pleurs que je répands pour lui;
Conserve l'héritier de tes saintes promesses,
Et ne punis que moi de toutes mes foiblesses.

JOAD.

Vos larmes, Josabeth, n'ont rien de criminel:
Mais Dieu veut qu'on espère en son soin paternel.

Quelle peinture attendrissante ! On trouve dans Ion d'Euripide une image aussi touchante.

Le vieillard demande à Creuse ce qu'est devenu son fils ; *il est mort*, lui dit-elle, *il fut exposé aux bêtes féroces... Je n'eus pour témoins de* cette action, que *mon malheur, cet antre...*

LE VIEILLARD.

Comment avez-vous pu vous résoudre à y laisser votre fils ?

CREUSE.

Comment ? Ce fut en lui adressant les discours les plus attendrissans.... Si vous l'aviez vu tendre vers moi ses mains.... s'efforcer de me suivre dans les lieux témoins de mon injustice. Ion, *acte IV. scène* 1.

(1) *Grand Dieu ! que mon amour ne lui soit point funeste !* Cette prière est aussi touchante que celle de Joad est noble.

Il ne recherche point, aveugle en sa colère,
Sur le fils qui le craint, l'impiété du père. (1)
Tout ce qui reste encor de fidèles Hébreux
Lui viendront aujourd'hui renouveler leurs vœux.
Autant que de David la race est respectée,
Autant de Jézabel la fille est détestée.
Joas les touchera par sa noble pudeur,
Où semble de son sang reluire la splendeur;
Et Dieu, par sa voix même, appuyant notre exemple,
De plus près à leur cœur parlera dans son temple.
Deux infidèles rois tour à tour l'ont bravé.
Il faut que sur le trône un roi soit élevé,
Qui se souvienne un jour qu'au rang de ses ancêtres
Dieu l'a fait remonter par la main de ses prêtres,
L'a tiré par leur main de l'oubli du tombeau,
Et de David éteint ralumé le flambeau. (2)

---

(1) *Il ne recherche point, aveugle en sa colère,*
Sur le fils qui le craint, l'impiété du père.

Cette maxime consolante et si propre à nous donner une idée exacte de la justice du souverain Être à l'égard de toutes les créatures, se trouve au chapitre XVII. du prophète Ezéchiel, verset 20.

(2) *Et de David éteint ralumé le flambeau.*

Le flambeau de David : expression très-belle, et souvent employée dans l'écriture sainte, liv. II. des rois, *chap. XXI.* verset 17; liv. III. *chap. XI.* verset 36; liv. IV. *chap. VIII.* verset 19. L'épithète *éteint, qui accompagneroit mal tout autre nom, semble faite pour celui de David*, la lumière d'Israël, *d'où doit sortir* la lumière des nations. *Remarques de Louis Racine*, tom. II. pag. 254.

Grand Dieu! si tu prévois, qu'indigne de sa race, (1)
Il doive de David abandonner la trace,
Qu'il soit comme le fruit en naissant arraché,
Ou qu'un souffle ennemi dans sa fleur a séché.
Mais si ce même enfant, à tes ordres docile,
Doit être à tes desseins un instrument utile,
Fais qu'au juste héritier le sceptre soit remis.
Livre en mes foibles mains ses puissans ennemis.
Confonds dans ses conseils une reine cruelle.
Daigne, daigne, mon Dieu, sur Mathan et sur elle,
Répandre cet esprit d'imprudence et d'erreur, (2)

---

(1) *Grand Dieu! si tu prévois, qu'indigne de sa race*, etc.

Cette prière est très-belle, et par l'onction qui y est répandue, et par les images qui s'y trouvent. Elle paroît ressembler pour le fond au discours que Dieu tint à Salomon après la consécration du temple. *Si vous abandonnez*, dit-il, *les préceptes que je vous ai donnés... je vous enlèverai du pays dont je vous ai mis en possession, je réprouverai ce temple que j'ai sanctifié par ma présence.* Paralipom. liv. II. chap. VII. versets 19, 20. *Mais si vous marchez sur les traces de David votre père... j'affermirai pour toujours le trône que vous occupez*, etc. Ibid. versets 17, 18.

(2) *Daigne, daigne, mon Dieu, sur Mathan et sur elle*
Répandre cet esprit d'imprudence et d'erreur,

Ceci est imité de la prière de David, réduit à fuir devant son fils Absalon. *Infatua, quæso, consilium Achitopel.* Liv. II. des rois, *chap. XV.* verset 31.

Ces deux premières scènes font toute l'exposition du sujet. Il y a peu de pièces où le sujet et les caractères des personnages soient annoncés d'une manière plus simple et plus naturelle.

De la chûte des rois funeste avant-coureur.
L'heure me presse ; adieu. Des plus saintes familles
Votre fils et sa sœur vous amènent les filles.

SCÈNE III.

JOZABETH, ZACHARIE, SALOMITH, LE CHŒUR.

JOSABETH.

CHER Zacharie, allez, ne vous arrêtez pas ;
De votre auguste père accompagnez les pas.
O filles de Lévi, troupe jeune et fidelle,
Que déjà le Seigneur embrâse de son zèle,
Qui venez si souvent partager mes soupirs,
Enfans, ma seule joie en mes longs déplaisirs ;
Ces festons dans vos mains, et ces fleurs sur vos têtes, (1)
Autrefois convenoient à nos pompeuses fêtes.

(1) *Ces festons dans vos mains, et ces fleurs sur vos têtes,*
Cette scène paroît être une imitation de la première scène de l'OEdipe de Sophocle. Ce poëte célèbre y présente un grand-prêtre environné d'hommes, de femmes et d'enfans prosternés aux pieds des autels ; OEdipe survient, il demande au ministre du temple quelle est la cause qui rassemble autour de lui le peuple désolé ; il les apostrophe, en leur disant, comme en cet endroit : *jeune postérité de l'antique Cadmus, pourquoi vous arrêtez-vous ici, couronnés de feuillages comme des supplians ? Toute la ville est parfumée de votre encens, tout retentit ici de vos prières et de vos cris.*

Mais,

Mais, hélas! en ce tems d'opprobre et de douleurs,
Quelle offrande sied mieux que celle de nos pleurs?...
J'entends déjà, j'entends la trompette sacrée,
Et du temple bientôt on permettra l'entrée.
Tandis que je me vais préparer à marcher, (1)
Chantez, louez le Dieu que vous venez chercher.

SCÈNE IV.

LE CHŒUR.

TOUT LE CHOEUR *chante.*

Tout l'univers est plein de sa magnificence :
Qu'on l'adore ce Dieu, qu'on l'invoque à jamais.
Son empire a des tems précédé la naissance.
Chantons, publions ses bienfaits.

(1) *Tandis que je me vais préparer à marcher,*
Chantez, louez le Dieu que vous venez chercher.

Admirez ici l'adresse avec laquelle Racine a trouvé le moyen de faire paroître le chœur sur la scène. La fin du premier acte d'Athalie ressemble, pour l'art avec lequel il est terminé, au second acte de l'Ajax de Sophocle. Ajax, désolé en apparence du tort qu'il a fait aux Atrides, veut aller cacher dans le sein de la terre l'épée qui a été l'instrument de sa fureur; il dit à son épouse de rentrer dans sa tente, et de prier les dieux de le seconder dans ses vues; il invite ensuite tous ses soldats à se joindre à ses prières, et à recommander à Teucer de remplir à son égard tous les devoirs de l'amitié.

UNE VOIX *seule.*

En vain l'injuste violence
Au peuple qui le loue imposeroit silence :
Son nom ne périra jamais.
Le jour annonce au jour sa gloire et sa puissance. (1)
Tout l'univers est plein de sa magnificence.
Chantons, publions ses bienfaits.

TOUT LE CHOEUR *répète.*

Tout l'univers est plein de sa magnificence.
Chantons, publions ses bienfaits.

UNE VOIX *seule.*

Il donne aux fleurs leur aimable peinture; (2)

---

(1) *Le jour annonce au jour sa gloire et sa puissance.*
C'est la traduction du verset suivant du pseaume XVIII. *Dies diei eructat verbum*, etc. Rousseau, en traduisant cet endroit, a poussé l'imitation plus loin que Racine.

De sa puissance immortelle
Tout parle, tout nous instruit;
Le jour au jour la révèle,
La nuit l'annonce à la nuit.

Liv. I. ode II.

(2) *Il donne aux fleurs leur aimable peinture ;*
Le jour de la pentecôte, les Juifs offroient à Dieu les prémices de leurs champs.

Cette strophe est du coloris le plus flateur et le plus séduisant. Rousseau, comme nous l'avons déjà dit, avoit peut-être autant et plus de force que Racine dans les grandes images ; mais il n'avoit pas cette fraîcheur de coloris dans les peintures touchantes : à coup sûr, il n'a jamais fait des vers aussi heureux que ceux-ci.

Il fait naître et mûrir les fruits;
Il leur dispense avec mesure
Et la chaleur des jours et la fraîcheur des nuits.
Le champ qui les reçut les rend avec usure.

UNE AUTRE.

Il commande au soleil d'animer la nature, (1)
Et la lumière est un don de ses mains.
Mais sa loi sainte, sa loi pure
Est le plus riche don qu'il ait fait aux humains. (2)

UNE AUTRE.

O mont de Sinaï, conserve la mémoire (3)

---

(1) *Il commande au soleil d'animer la nature*, etc.
Rousseau a dit depuis Racine :

Dans une éclatante voûte
Il a placé de ses mains
Ce soleil qui, dans sa route,
Éclaire tous les humains.

(2) *Mais sa loi sainte, sa loi pure*
Est le plus riche don qu'il ait fait aux humains.
Comparez encore ici Racine avec Rousseau.

Loi sainte, loi desirable,
Ta richesse est préférable
A la richesse de l'or;
Et ta douceur est pareille
Au miel dont la jeune abeille
Compose son cher trésor.

C'est dommage que l'épithète de *cher* gâte ce morceau plein de poésie et d'élégance. Outre que le mot *cher* est oiseux, il fait encore un mauvais effet pour l'harmonie.

(3) *O mont de Sinaï, conserve la mémoire*, etc.
Quelques personnes trouvent les chœurs d'Esther plus

De ce jour à jamais auguste et renommé,
Quand, sur ton sommet enflammé,
Dans un nuage épais le Seigneur enfermé
Fit luire aux yeux mortels un rayon de sa gloire.
Dis-nous, pourquoi ces feux et ces éclairs,
Ces torrens de fumée, et ce bruit dans les airs,
Ces trompettes et ce tonnerre,
Venoit-il renverser l'ordre des élémens?
Sur ses antiques fondemens (1)
Venoit-il ébranler la terre?

UNE AUTRE.

Il venoit révéler, aux enfans des Hébreux,
De ses préceptes saints la lumière immortelle;

---

beaux que ceux d'Athalie; nous croyons que le premier chœur d'Athalie est au-dessus de tous pour le sublime, mais qu'on voit régner dans ceux d'Esther plus de tendresse et plus d'onction.

(1) *Sur ses antiques fondemens*, etc.

Après la peinture la plus douce et la plus aimable des beautés de la nature, Racine place ici une description pleine de grandeur et d'énergie. Rousseau avoit bien cette pompe et cette force dans ses vers: mais il n'avoit point ces passages heureux d'une peinture douce à un tableau terrible, d'un morceau touchant à des descriptions élevées; enfin il manquoit de cette variété qui fait le charme des vers de Racine. Il est sûr que, si cet illustre tragique eût travaillé dans le même genre que Rousseau, il eût mis dans ses odes plus de variété, de douceur, de grâces: il avoit une flexibilité de génie qui savoit se plier à tous les tons, un goût épuré qui mettoit tout à sa place. Racine, en un mot, eût réussi dans tous les genres s'il eût voulu les embrasser tous.

Il venoit à ce peuple heureux
Ordonner de l'aimer d'une amour éternelle.

TOUT LE CHOEUR.

O divine, ô charmante loi!
O justice! ô bonté suprême!
Que de raisons, quelle douceur extrême,
D'engager à ce Dieu son amour et sa foi!

UNE VOIX *seule.*

D'un joug cruel il sauva nos ayeux;
Les nourit, au désert, d'un pain délicieux.
Il nous donne ses lois, il se donne lui-même.
Pour tant de biens, il commande qu'on l'aime.

TOUT LE CHOEUR.

O justice! ô bonté suprême!

LA MÊME VOIX.

Des mers pour eux il entr'ouvrit les eaux;
D'un aride rocher fit sortir des ruisseaux.
Il nous donne des lois, il se donne lui-même.
Pour tant de biens, il commande qu'on l'aime.

TOUT LE CHOEUR.

O divine, ô charmante loi!
Que de raisons, quelle douceur extrême,
D'engager à ce Dieu son amour et sa foi!

UNE AUTRE VOIX *seule.*

Vous qui ne connoissez qu'une crainte servile,
Ingrats! un Dieu si bon ne peut-il vous charmer?

Est-il donc à vos cœurs, est-il si difficile
Et si pénible de l'aimer?
L'esclave craint le tyran qui l'outrage;
Mais des enfans l'amour est le partage.
Vous voulez que ce Dieu vous comble de bienfaits,
Et ne l'aimer jamais! (1)

TOUT LE CHŒUR.

O divine, ô charmante loi!
O justice! ô bonté suprême!
Que de raisons, quelle douceur extrême,
D'engager à ce dieu son amour et sa foi!

---

(1) *Vous voulez que ce Dieu vous comble de bienfaits,*
Et ne l'aimer jamais!

Ces deux vers ne sont point dans les éditions de 1691 et de 1692.

La foule des lecteurs ne voit dans les chœurs d'Athalie que l'harmonie, que l'élégance la plus correcte, qu'un heureux choix de mots; cette onction rare et ce sentiment tendre qui en font la principale beauté, ne sont connus que des personnes vraiment sensibles.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

JOSABETH, SALOMITH, LE CHŒUR.

JOSABETH.

Mes filles, c'est assez, suspendez vos cantiques. (1)
Il est tems de nous joindre aux prières publiques.
Voici notre heure. Allons célébrer ce grand jour,
Et devant le Seigneur paroître à notre tour.

(1) *Mes filles, c'est assez, suspendez vos cantiques.*

Nous avons fait remarquer, page 84, d'après M. de Voltaire, les inconvéniens des chœurs dans la plupart des tragédies grecques; nous observerons ici avec M. de Marmontel, qu'on *a perdu, à les supprimer*, 1°. *une partie de la grandeur et de la majesté du spectacle;* 2. *un très-grand nombre de scènes muettes, souvent très-pathétiques;* 3. *les moyens d'entretenir l'émotion du spectateur dans les momens mêmes de relâche; au lieu que dans le vide de nos entre-actes les idées se perdent et l'intérêt se refroidit.* Poétique, *tom. II. pag.* 204.

SCÈNE II.

ZACHARIE, JOSABETH, SALOMITH, LE CHŒUR.

JOSABETH.

Mais que vois-je? Mon fils, quel sujet vous ramène?
Où courez-vous ainsi, tout pâle et hors d'haleine? (1)

ZACHARIE.

O ma mère!

JOSABETH.

Hé bien, quoi?

ZACHARIE.

Le temple est profané.

JOSABETH.

Comment!

---

(1) *Où courez-vous ainsi, tout pâle et hors d'haleine?*
Dans Ion d'Euripide, on trouve une scène à peu près semblable. Creuse, comme on a vu dans le précis, charge un vieillard d'empoisonner Ion; ce jeune prince évite la mort par un pur effet du hasard. Un esclave vient tout hors d'haleine faire au chœur le récit de cet événement. Au sujet près, qui est très-différent, ce sont dans les deux pièces les mêmes couleurs, la même vivacité, le même trouble et le même intérêt.

ZACHARIE.

Et du seigneur l'autel abandonné.

JOSABETH.

Je tremble. Hâtez-vous d'éclaircir votre mère.

ZACHARIE.

Déjà, selon la loi, le grand-prêtre mon père,
Après avoir, au Dieu qui nourit les humains,
De la moisson nouvelle offert les premiers pains,
Lui présentoit encore, entre ses mains sanglantes,
Des victimes de paix les entrailles fumantes.
De bout à ses côtés, le jeune Eliacin,
Comme moi, le servoit en long habit de lin;
Et cependant du sang de la chair immolée
Les prêtres arrosoient l'autel et l'assemblée.
Un bruit confus s'élève, et du peuple surpris,
Détourne tout-à-coup les yeux et les esprits.
Une femme... Peut-on la nommer sans blasphême?
Une femme... C'étoit Athalie elle-même.

JOSABETH.

Ciel!

ZACHARIE.

Dans un des parvis aux hommes réservé,
Cette femme superbe entre, le front levé,
Et se préparoit même à passer les limites
De l'enceinte sacrée ouverte aux seuls lévites.
Le peuple s'épouvante et fuit de toutes parts.
Mon père... Ah! quel courroux animoit ses regards!

Moïse à Pharaon parut moins formidable.
Reine, sors, a-t'il dit, de ce lieu redoutable, (1)
D'où te bannit ton sexe et ton impiété;
Viens-tu du Dieu vivant braver la majesté!
La reine alors sur lui jetant un œil farouche,
Pour blasphémer sans doute, ouvroit déjà la bouche.
J'ignore si de Dieu l'ange se dévoilant,
Est venu lui montrer un glaive étincelant;
Mais sa langue en sa bouche à l'instant s'est glacée,
Et toute son audace a paru terrassée.
Ses yeux comme effrayés n'osoient se détourner;
Sur-tout Eliacin paroissoit l'étonner.

JOSABETH.

Quoi donc! Eliacin a paru devant elle?

ZACHARIE.

Nous regardions tous deux cette reine cruelle,
Et d'une égale horreur nos cœurs étoient frapés.
Mais les prêtres bientôt nous ont envelopés.
On nous a fait sortir. J'ignore tout le reste;
Et venois vous conter ce désordre funeste.

JOSABETH.

Ah! de nos bras sans doute elle vient l'arracher;

---

(1) *Reine, sors, a-t'il dit, de ce lieu redoutable,*
D'où te bannit ton sexe et ton impiété;

Cette violence du grand-prêtre sert à annoncer la vraisemblance de la catastrophe. Après avoir outragé la reine, Joad n'a pas un moment à perdre; il faut qu'il se hâte de couronner Joas.

Et c'est lui qu'à l'autel sa fureur vient chercher.
Peut-être en ce moment l'objet de tant de larmes...
Souviens-toi de David, Dieu qui vois mes alarmes.

SALOMITH.

Quel est-il cet objet des pleurs que vous versez?

ZACHARIE.

Les jours d'Eliacin seroient-ils menacés?

SALOMITH.

Auroit-il de la reine attiré la colère?

ZACHARIE.

Que craint-on d'un enfant sans support et sans père?

JOSABETH.

Ah! la voici. Sortons: il la faut éviter.

SCÈNE III.

ATHALIE, ABNER, AGAR, *suite d'Athalie.*

AGAR.

MADAME, dans ces lieux pourquoi vous arrêter?
Ici, tous les objets vous blessent, vous irritent,
Abandonnez ce temple aux prêtres qui l'habitent.
Fuyez tout ce tumulte; et, dans votre palais,
A vos sens agités venez rendre la paix.

ATHALIE.

Non, je ne puis. Tu vois mon trouble et ma foiblesse.
Va; fais dire à Mathan qu'il vienne, qu'il se presse.

Heureuse, si je puis trouver, par son secours,
Cette paix que je cherche, et qui me fuit toujours!
(*Elle s'assied.*)

SCÈNE IV.

ATHALIE, ABNER, *suite d'Athalie.*

ABNER.

MADAME, pardonnez si j'ose le défendre.
Le zèle de Joad n'a point dû vous surprendre.
Du Dieu que nous servons tel est l'ordre éternel :
Lui-même il nous traça son temple et son autel;
Aux seuls enfans d'Aaron commit ses sacrifices,
Aux lévites marqua leur place et leurs offices,
Et sur-tout défendit à leur postérité
Avec tout autre Dieu toute société.
Hé quoi! vous, de nos rois, et la femme et la mère,
Êtes-vous à ce point parmi nous étrangère?
Ignorez-vous nos lois? Et faut-il qu'aujourd'hui...
Voici votre Mathan; je vous laisse avec lui. (1)

ATHALIE.

Votre présence, Abner, est ici nécessaire.
Laissons-là de Joad l'audace téméraire,

(1) *Voici votre Mathan; je vous laisse avec lui.*
Cette manière de parler ne convient point à la tragédie; elle n'est pas non plus assez respectueuse dans la bouche d'un sujet qui parle à une reine.

Et tout ce vain amas de superstitions
Qui ferment votre temple aux autres nations.
Un sujet plus pressant excite mes alarmes.
Je sais que, dès l'enfance élevé dans les armes,
Abner a le cœur noble, et qu'il rend à la fois (1)
Ce qu'il doit à son Dieu, ce qu'il doit à ses rois.
Demeurez.

SCÈNE V.

MATHAN, ATHALIE, ABNER, *suite d'Athalie.*

MATHAN.

GRANDE reine, est-ce ici votre place?
Quel trouble vous agite, et quel effroi vous glace?
Parmi vos ennemis que venez-vous chercher?
De ce temple profane osez-vous approcher?
Avez-vous dépouillé cette haine si vive?

ATHALIE.

Prêtez-moi l'un et l'autre une oreille attentive.

---

(1) *Abner a le cœur noble, et... rend à la fois*
Ce qu'il doit à son Dieu, ce qu'il doit à ses rois.

L'idée du second vers paroît empruntée de ce passage suivant : *Rendez à César ce qui est à César, et rendez également à Dieu ce qui est à Dieu.* Évang. de saint Matth. *chap. XXII.* verset 21.

Dans Polieucte, Sévère dit la même chose à Félix.

Servez bien votre Dieu, servez votre monarque.

Je ne veux point ici rappeler le passé,
Ni vous rendre raison du sang que j'ai versé.
Ce que j'ai fait, Abner, j'ai cru le devoir faire.
Je ne prends point pour juge un peuple téméraire.
Quoi que son insolence ait osé publier,
Le ciel même a pris soin de me justifier.
Sur d'éclatans succès ma puissance établie,
A fait jusqu'aux deux mers respecter Athalie.
Par moi Jérusalem goûte un calme profond;
Le Jourdain ne voit plus l'Arabe vagabond,
Ni l'altier Philistin, par d'éternels ravages,
Comme au tems de vos rois, désoler ses rivages.
Le Syrien me traite et de reine et de sœur.
Enfin de ma maison le perfide oppresseur,
Qui devoit jusqu'à moi pousser sa barbarie,
Jéhu, le fier Jéhu tremble dans Samarie.
De toutes parts pressé par un puissant voisin,
Que j'ai su soulever contre cet assassin,
Il me laisse en ces lieux souveraine maîtresse.
Je jouissois en paix du fruit de ma sagesse.
Mais un trouble importun vient depuis quelques jours
De mes prospérités interrompre le cours.
Un songe (me devrois-je inquiéter d'un songe?)
Entretient dans mon cœur un chagrin qui le ronge.
Je l'évite par-tout, par-tout il me poursuit....
C'étoit pendant l'horreur d'une profonde nuit.
Ma mère Jézabel devant moi s'est montrée,
Comme au jour de sa mort pompeusement parée.
Ses malheurs n'avoient point abatu sa fierté;
Même elle avoit encor cet éclat emprunté,

Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage, (1)
Pour réparer des ans l'irréparable outrage.
Tremble, m'a-t'elle dit, fille digne de moi;
Le cruel Dieu des Juifs l'emporte aussi sur toi;
Je te plains de tomber dans ses mains redoutables,
Ma fille. En achevant ces mots épouvantables,
Son ombre vers mon lit a paru se baisser; (2)
Et moi, je lui tendois les mains pour l'embrasser.
Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
D'os et de chair meurtris et traînés dans la fange,
Des lambeaux pleins de sang et des membres affreux,
Que des chiens dévorans se disputoient entr'eux.

ABNER.

Grand Dieu!

---

(1) *Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage*, etc. Ceci est conforme au portrait que l'écriture fait de Jézabel. *Depinxit oculos suos stibio, et ornavit caput suum.* Liv. IV. des rois, *chap. IX.* verset 30.

L'épithète d'*irréparable* fait un très-bel effet dans le second vers; c'est une imitation de l'*irreparabile tempus* de Virgile. *Géorgiques*, liv. III. vers 284.

(2) *Son ombre vers mon lit a paru se baisser;*

Comparez le songe d'Athalie avec l'endroit suivant de Virgile. C'est à peu près le même fond; mais les couleurs de Racine sont plus sombres, plus fortes et plus pittoresques.

Ipsa sed in somnis inhumati venit imago
Conjugis, ora modis attollens pallida miris:
Crudeles aras, trajectaque pectora ferro
Nudavit, cæcumque domûs scelus omne retexit.
Tùm celerare fugam, patriâque excedere suadet, *etc.*
Virg. En. lib. I. vers 357.

ATHALIE.

Dans ce désordre à mes yeux se présente
Un jeune enfant couvert d'une robe éclatante,
Tel qu'on voit des Hébreux les prêtres revêtus.
Sa vue a ranimé mes esprits abatus.
Mais, lorsque revenant de mon trouble funeste,
J'admirois sa douceur, son air noble et modeste,
J'ai senti tout-à-coup un homicide acier,
Que le traître en mon sein a plongé tout entier.
De tant d'objets divers le bizarre assemblage
Peut-être du hasard vous paroît un ouvrage;
Moi-même quelque tems, honteuse de ma peur,
Je l'ai pris pour l'effet d'une sombre vapeur.
Mais de ce souvenir mon ame possédée,
A deux fois, en dormant, revu la même idée.
Deux fois mes tristes yeux se sont vu retracer
Ce même enfant toujours tout prêt à me percer.
Lasse enfin des horreurs dont j'étois poursuivie,
J'allois prier Baal de veiller sur ma vie,
Et chercher du repos aux pieds de ses autels.
(Que ne peut la frayeur sur l'esprit des mortels?)
Dans le temple des Juifs un instinct m'a poussée,
Et d'appaiser leur Dieu j'ai conçu la pensée;
J'ai cru que des présens calmeroient son courroux,
Que ce Dieu, quel qu'il soit, en deviendroit plus doux. (1)

(1) *Que ce Dieu, quel qu'il soit, en deviendroit plus doux.* Ce *quel qu'il soit*, est sublime dans son genre; rien encore de moins recherché.

Pontife

Pontife de Baal, excusez ma foiblesse.
J'entre. Le peuple fuit; le sacrifice cesse.
Le grand-prêtre vers moi s'avance avec fureur.
Pendant qu'il me parloit, ô surprise! ô terreur!
J'ai vu ce même enfant dont je suis menacée,
Tel qu'un songe effrayant l'a peint à ma pensée;
Je l'ai vu : son même air, son même habit de lin, (1)
Sa démarche, ses yeux, et tous ses traits enfin.
C'est lui-même. Il marchoit à côté du grand-prêtre.
Mais bientôt à ma vue on l'a fait disparoître. (2)
Voilà quel trouble ici m'oblige à m'arrêter,
Et sur quoi j'ai voulu tous deux vous consulter.

---

(1) *Je l'ai vu : son même air, son même habit de lin,*

Ceci ressemble un peu, selon Louis Racine, à ce que rapporte Joseph de la surprise d'Alexandre, qui reconnut sous l'habit du grand-prêtre des Juifs, le même homme qu'il avoit vu dans un songe. *Remarques*, tom. II. pag. 292.

(2) *Mais bientôt à ma vue on l'a fait disparoître.*

Cette remarque n'est rien; elle excite cependant très-naturellement les soupçons d'Athalie, elle sert même à redoubler l'envie qu'elle témoigne d'entretenir le jeune Éliacin. Ces petits détails échapent à la plupart des lecteurs.

Nous ne connoissons rien dans notre langue de plus beau, de plus poétique et de plus élégant que ce songe. L'idée vive et rapide qu'Athalie donne de sa puissance, la peinture affreuse qu'elle fait de l'ombre de Jésabel, le portrait plein de douceur de Joas, et la manière dont elle décrit ensuite le trouble qui régnoit dans le temple des Juifs lorsqu'elle y est entrée, forment autant de tableaux qui font passer dans l'ame du spectateur le trouble et la terreur d'Athalie.

Que présage, Mathan, ce prodige incroyable ? (1)

MATHAN.

Ce songe et ce rapport, tout me semble effroyable.

ATHALIE.

Mais cet enfant fatal, Abner, vous l'avez vu.
Quel est-il ? De quel sang, et de quelle tribu ?

ABNER.

Deux enfans à l'autel prêtoient leur ministère;
L'un est fils de Joad, Josabeth est sa mère.
L'autre m'est inconnu.

MATHAN.

Pourquoi délibérer ?
De tous les deux, madame, il se faut assurer.
Vous savez pour Joad mes égards, mes mesures ; (2)
Que je ne cherche point à venger mes injures ;

---

(1) *Que présage, Mathan, ce prodige incroyable ?*

Nous avons beaucoup de tragédies dans lesquelles on a fait entrer des songes ; mais il y en a fort peu où ils soient essentiels, ou bien placés. Otez le songe de Pauline dans Polieucte ; de Clytemnestre dans Électre, *etc.* vous n'ôterez à ces pièces que quelques beaux vers. Le songe d'Athalie tient si étroitement au développement de l'action, que sans lui il n'y auroit plus de pièce. En effet, sans ce songe, Athalie ne seroit pas entrée dans le temple des Juifs. Elle n'y auroit pas rencontré Joas qu'elle a vu pendant son sommeil. C'est ici que l'art est poussé à la perfection : car ce rapport étonnant ôte un peu du ridicule attaché à l'erreur des songes.

(2) *Vous savez pour Joad mes égards, mes mesures ;*
Que je ne cherche point à venger mes injures ;

Que la seule équité règne en tous mes avis.
Mais lui-même, après tout, fût-ce son propre fils,
Voudroit-il un moment laisser vivre un coupable?

ABNER.

De quel crime un enfant peut-il être capable?

MATHAN.

Le ciel nous le fait voir, un poignard à la main.
Le ciel est juste et sage, et ne fait rien en vain.
Que cherchez-vous de plus?

ABNER.

Mais, sur la foi d'un songe,
Dans le sang d'un enfant voulez-vous qu'on se plonge?
Vous ne savez encor de quel père il est né,
Quel il est.

MATHAN.

On le craint : tout est examiné. (1)

On a trouvé que Mathan ne se déguisoit pas assez en disant qu'il

« Ne cherche point à venger ses injures »

sur Joad, et en conseillant aussitôt après à Athalie de sacrifier à ses terreurs les deux enfans qu'elle a vus auprès du grand-prêtre. Quoique cette hypocrisie ne soit pas assez fine, elle peint bien la duplicité d'un fourbe qui veut détourner de lui tout soupçon d'inimitié envers Joad, et qui se méprend dans la manière de la déguiser.

(1) *On le craint : tout est examiné.*

C'est la réponse que fait Clytemnestre au chœur, qui veut essayer de justifier Électre. *Sophocle, Électre.*

Mathan soutient parfaitement ici le caractère que lui a

A d'illustres parens s'il doit son origine,
La splendeur de son sort doit hâter sa ruine :
Dans le vulgaire obscur si le sort l'a placé,
Qu'importe qu'au hasard un sang vil soit versé ?
Est-ce aux rois à garder cette lente justice ?
Leur sûreté souvent dépend d'un prompt supplice.
N'allons point les gêner d'un soin embarrassant ;
Dès qu'on leur est suspect, on n'est plus innocent. (1)

ABNER.

Hé quoi, Mathan ! d'un prêtre est-ce là le langage ? (2)

---

donné Racine : quelques critiques l'ont trouvé trop méchant. C'est bien mal connoître le cœur humain, et sur-tout celui d'un prêtre qui foule aux pieds des devoirs plus sacrés que ceux des hommes ordinaires.

(1) *Dès qu'on leur est suspect, on n'est plus innocent.*

Cette maxime est digne de Machiavel. Elle se trouve cependant dans le prince de Balzac. *Sur un simple soupçon, sur une légère défiance, sur un songe qu'aura fait le prince, pourquoi ne lui sera-t-il pas permis de s'assurer de ses sujets factieux, et de se soulager l'esprit en leur donnant pour peine leur propre repos*, Édition de 1631, *in-4°*. pag. 200.

(2) *Hé quoi, Mathan ! d'un prêtre est-ce là le langage ?*

Tout ce que dit Abner est admirable ; son rôle, quoique foible, est en général celui d'un honnête-homme, qui remplit bien l'idée qu'Athalie a donnée de lui, en disant :

« Qu'il rend à la fois
» Ce qu'il doit à son Dieu, ce qu'il doit à ses rois. »

C'est assez là le caractère des guerriers vertueux ; ceux qui ressemblent à Mathan ne songent qu'à eux, ils se jouent de Dieu, ils trompent les rois, ils n'épargnent point le sang des hommes, quand il s'agit de leurs intérêts.

Moi, nouri dans la guerre aux horreurs du carnage,
Des vengeances des rois ministre rigoureux,
C'est moi qui prête ici ma voix aux malheureux.
Et vous, qui leur devez des entrailles de père,
Vous, ministre de paix dans les tems de colère,
Couvrant d'un zèle faux votre ressentiment,
Le sang à votre gré coule trop lentement!
Vous m'avez commandé de vous parler sans feinte,
Madame. Quel est donc ce grand sujet de crainte?
Un songe, un foible enfant, que votre œil prévenu,
Peut-être sans raison, croit avoir reconnu.

ATHALIE.

Je le veux croire, Abner, je puis m'être trompée;
Peut-être un songe vain m'a trop préoccupée.
Hé bien! il faut revoir cet enfant de plus près; (1)
Il en faut à loisir examiner les traits.
Qu'on les fasse tous deux paroître en ma présence.

ABNER.

Je crains....

---

(1) *Hé bien! il faut revoir cet enfant de plus près;*
Il en faut à loisir examiner les traits.

Ajax, dans une autre situation, fait à peu près la même demande. *Faites venir*, dit-il à Tecmesse, *mon fils, que je le voye*, etc.

Tecmesse appréhende que son époux n'attente aux jours de cet enfant, elle élude d'abord ses sollicitations; Ajax réitère ses instances; mais, s'appercevant que Tecmesse hésite encore à se rendre à ses prières, il dit, comme Athalie, *qui peut donc empêcher mon fils de se présenter à l'instant devant moi?* Ajax de Sophocle.

ATHALIE.

Manqueroit-on pour moi de complaisance?
De ce refus bizarre où seroient les raisons?
Il pourroit me jeter en d'étranges soupçons.
Que Josabeth, vous dis-je, ou Joad les amène.
Je puis, quand je voudrai, parler en souveraine.
Vos prêtres, je veux bien, Abner, vous l'avouer,
Des bontés d'Athalie ont lieu de se louer.
Je sais sur ma conduite et contre ma puissance,
Jusqu'où de leurs discours ils portent la licence.
Ils vivent cependant, et leur temple est debout. (1)
Mais je sens que bientôt ma douceur est à bout. (2)
Que Joad mette un frein à son zèle sauvage,
Et ne m'irrite point par un second outrage.
Allez.

---

(1) *Ils vivent cependant, et leur temple est debout.*
Est debout : belle expression, c'est le

Trojaque, nunc stares.

de Virgile. *Enéide*, liv. II. vers 56.

(2) *Ma douceur est à bout.*

On ne diroit pas noblement, à ce que prétend Louis Racine, *je suis à bout, je me sens à bout*, pour *je perds patience.* Il ne croit pourtant pas qu'on puisse condamner ici cette manière de s'exprimer : *ma douceur est à bout.* Remarques, *tom. II. pag.* 258. Nous croyons avec lui que cette expression, toute prosaïque qu'elle est, n'est pas ici repréhensible. La pièce d'Athalie est si simplement écrite, qu'on ne s'apperçoit presque point de ces négligences.

SCÈNE VI.

MATHAN, ATHALIE, *suite d'Athalie.*

MATHAN.

Enfin, je puis parler en liberté.
Je puis dans tout son jour mettre la vérité.
Quelque monstre naissant dans ce temple s'élève,
Reine. N'attendez pas que le nuage crève.
Abner chez le grand-prêtre a devancé le jour.
Pour le sang de ses rois vous savez son amour.
Et qui sait si Joad ne veut point en leur place
Substituer l'enfant dont le ciel vous menace? (1)
Soit son fils, soit quelqu'autre....

ATHALIE.

Oui, vous m'ouvrez les yeux;
Je commence à voir clair dans cet avis des cieux.
Mais je veux de mon doute être débarassée.
Un enfant est peu propre à trahir sa pensée;
Souvent d'un grand dessein un mot nous fait juger.

---

(1) *Et qui sait si Joad ne veut point en leur place*
Substituer l'enfant dont le ciel vous menace?

Admirez ici la vraisemblance avec laquelle l'action se dévelope, l'art avec lequel tout se montre. Ces vers de Mathan, qui annoncent le dénouement d'une manière si claire, font d'autant plus de plaisir, qu'ils sont amenés comme naturellement par la marche simple de tous les événemens.

Laissez-moi, cher Mathan, le voir, l'interroger. (1)
Vous, cependant, allez; et, sans jeter d'alarmes,
A tous mes Tyriens faites prendre les armes.

SCÈNE VII.

JOAS, JOSABETH, ABNER, ATHALIE, ZACHARIE, SALOMITH, DEUX LÉVITES, LE CHŒUR, *suite d'Athalie.*

JOSABETH, *aux deux lévites.*

O vous, sur ces enfans si chers, si précieux,
Ministres du Seigneur, ayez toujours les yeux.

ABNER *à Josabeth.*

Princesse, assurez-vous; je les prends sous ma garde. (2)

(1) *Laissez-moi, cher Mathan, le voir, l'interroger.*

Ce vers sert à préparer une des plus belles scènes qui soient au théâtre, par la simplicité et les naïvetés sublimes qu'elle renferme. C'est la première où l'on ait essayé de faire parler un enfant; car les anciens, qui ont voulu le tenter, n'en ont jamais fait que des personnages muets, qui jetoient de simples cris. Cette nouveauté si hardie et si heureuse, qu'aucun auteur n'a depuis imitée avec succès, est dans ce genre le plus beau modèle que l'on puisse présenter aux poëtes.

(2) *Princesse, assurez-vous; je les prends sous ma garde.*

Dans ce sens, *assurez-vous* n'est pas le mot propre; c'est *rassurez-vous.*

ATHALIE.

O ciel! plus j'examine, et plus je le regarde;
C'est lui! D'horreur encor tous mes sens sont saisis.
(*montrant Joas.*)
Épouse de Joad, est-ce là votre fils?

JOSABETH.

(*montrant Zacharie.*)
Qui? Lui, madame?

ATHALIE.

Lui.

JOSABETH.

Je ne suis point sa mère.
(*montrant Zacharie.*)
Voilà mon fils.

ATHALIE, *à Joas.*

Et vous, quel est donc votre père? (1)

---

(1) *Et vous, quel est donc votre père?*

Euripide a imaginé une scène à peu près semblable entre Creuse et Ion.

Mais vous-même, lui dit Creuse, *qui êtes-vous?* etc.

ION.

On m'appèle le serviteur des dieux, et je le suis en effet. Ion, *acte I. scène* IV.

Creuse, mère d'Ion, interroge son fils sans le connoître et sans en être connue; elle fait éclater devant lui le regret qu'elle a d'avoir perdu ce gage précieux de sa tendresse. Ion, au contraire, ne veut point qu'on l'attendrisse sur le sort de celle qui lui a donné le jour, parce qu'il ne croit pas devoir

Jeune enfant, répondez. (1)

JOSABETH.

Le ciel jusqu'aujourd'hui....

ATHALIE, *à Josabeth.*

Pourquoi vous pressez-vous de répondre pour lui?
C'est à lui de parler.

JOSABETH.

Dans un âge si tendre
Quel éclaircissement en pouvez-vous attendre?

ATHALIE.

Cet âge est innocent. Son ingénuité
N'altère point encor la simple vérité.
Laissez-le s'expliquer sur tout ce qui le touche.

---

la moindre tendresse au peu de soin qu'elle a pris de sa destinée. Ces deux situations opposées l'une à l'autre sont d'une grande beauté; aussi quelque belle que soit la scène d'Athalie, celle d'Ion sera toujours plus susceptible d'un intérêt vraîment tragique.

(1) *Jeune enfant, répondez.*

Racine a déjà mis plus haut:

« Un jeune enfant couvert d'une robe éclatante »

Nous ne croyons pas qu'on puisse dire, *un jeune enfant;* on est *jeune* après avoir été *enfant:* mais quand on dit *enfant*, l'épithète de *jeune* est tout au moins inutile. Dans un sens métaphorique on dit très-bien *un vieil enfant;* Racine s'est même servi très-heureusement de cette expression dans Britannicus:

Dans une longue enfance ils l'auroient fait vieillir.

Acte I. scène II.

JOSABETH, *bas à part.*

Daigne mettre, grand Dieu! ta sagesse en sa bouche. (1)

ATHALIE.

Comment vous nommez-vous?

JOAS.

J'ai nom Éliacin.

ATHALIE.

Votre père?

JOAS.

Je suis, dit-on, un orphelin,
Entre les bras de Dieu jeté dès ma naissance, (2)
Et qui de mes parens n'eus jamais connoissance.

ATHALIE.

Vous êtes sans parens?

JOAS.

Ils m'ont abandonné.

---

(1) *Daigne mettre, grand Dieu! ta sagesse en sa bouche.* *Det quoque tibi Dominus prudentiam et sensum.* Paralipom. *liv. I. chap.* XXII. verset 12.

(2) *Entre les bras de Dieu jeté dès ma naissance*, etc. Euripide fait dire à Ion: *On m'appèle le serviteur de dieu, et je le suis aussi.* Et plus bas: *ce que je sais, c'est que je suis, à ce qu'on dit, consacré au culte d'Apollon*, etc. *Je ne connois point celle à qui je dois le jour; je ne sais pas où je suis né.* Ion, *acte I. scène* IV.

ATHALIE.

Comment! Et depuis quand? (1)

JOAS.

Depuis que je suis né.

ATHALIE.

Ne sait-on pas au moins quel pays est le vôtre?

JOAS.

Ce temple est mon pays, je n'en connois point d'autre.

ATHALIE.

Où dit-on que le sort vous a fait rencontrer?

JOAS.

Parmi des loups cruels prêts à me dévorer.

ATHALIE.

Qui vous mit dans ce temple? (2)

---

(1) *Comment! Et depuis quand?*

Dans Euripide, Creuse dit à Ion.

Quand vous êtes entré dans ce temple, étiez-vous enfant? Aviez-vous atteint l'âge de puberté?

ION.

Ceux qui croient le savoir prétendent que j'étois enfant, etc.

CREUSE.

Habitez-vous ce temple? Avez-vous une autre demeure?

ION.

Je demeure dans cette enceinte, etc. Ion, *acte I. scène* IV.

(2) *Qui vous mit dans ce temple?*

Creuse fait à peu près les mêmes questions à Ion.

JOAS.

Une femme inconnue,
Qui ne dit point son nom, et qu'on n'a point revue.

ATHALIE.

Mais de vos premiers ans quelles mains ont pris soin?

JOAS.

Dieu laissa-t'il jamais ses enfans au besoin?
Aux petits des oiseaux il donne leur pâture, (1)
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.

Cette ville vous a-t'elle consacré publiquement au culte d'Apollon? Vous a-t'on vendu pour le servir?

ION.

Je n'en sais rien; on m'a dit seulement que j'appartenois à ce dieu, etc.

CREUSE.

Quelle est donc celle des Delphiennes qui vous a allaité?

ION.

Je ne connois point ma nourice . . . voilà celle qui m'a élevé.

CREUSE.

O malheureuse! (en parlant au chœur); *quelles peines je me suis données pour augmenter mes maux!*

ION.

C'est la prêtresse d'Apollon, je la reconnois pour ma mère. Ion d'Euripide, *acte I. scène* IV.

(1) *Aux petits des oiseaux il donne leur pâture*, etc.

C'est une traduction libre du passage suivant: *Respicite volatilia cœli quoniàm non serunt*; etc. *et pater vester cœlestis pascit illa*. Évangile de saint Mathieu, *chap. I.* verset 27.

Tous les jours je l'invoque ; et, d'un soin paternel,
Il me nourit des dons offerts sur son autel. (1)

ATHALIE.

Quel prodige nouveau me trouble et m'embarasse!
La douceur de sa voix, son enfance, sa grace,
Font insensiblement à mon inimitié
Succéder.... Je serois sensible à la pitié! (2)

ABNER.

Madame, voilà donc cet ennemi terrible?
De vos songes menteurs l'imposture est visible;
A moins que la pitié qui semble vous troubler (3)
Ne soit ce coup fatal qui vous faisoit trembler.

ATHALIE, *à Joas et à Josabeth.*

Vous sortez? (4)

---

(1) *Il me nourit des dons offerts sur son autel.*

Ion dit dans Euripide:

Les offrandes que l'on met sur les autels, celles qu'apportent les étrangers qui viennent sans cesse dans le temple, ont servi à me nourir. Ion, *acte I. scène* IV.

(2) *Je serois sensible à la pitié!*

Qu'Athalie repousse la pitié, c'est un trait bien marqué dans son caractère. Ce *remords*, dit Louis Racine, est *semblable à celui d'Alexandre, tyran de Phères, qui se sentit attendri à la représentation d'une tragédie.* Remarques, *tom. II. p.* 297.

(3) *A moins que la pitié, qui semble vous troubler*, etc.

Cet Abner, qui connoît si bien l'étendue de ses devoirs, semble un peu trop les ignorer ici. Il parle à Athalie avec une ironie bien déplacée.

(4) *Vous sortez?*

Athalie veut tirer de la bouche de Joas des éclaircissemens

JOSABETH.

Vous avez entendu sa fortune. (1)
Sa présence à la fin pourroit être importune.

ATHALIE.

Non; revenez. Quel est tous les jours votre emploi?

JOAS.

J'adore le seigneur; on m'explique sa loi.
Dans son livre divin on m'apprend à la lire,
Et déjà de ma main je commence à l'écrire.

ATHALIE.

Que vous dit cette loi?

JOAS.

Que Dieu veut être aimé;
Qu'il venge tôt ou tard son saint nom blasphémé;
Qu'il est le défenseur de l'orphelin timide;
Qu'il résiste au superbe, et punit l'homicide.

ATHALIE.

J'entends. Mais tout ce peuple enfermé dans ce lieu,
A quoi s'occupe-t'il?

---

sur les soupçons qui la tourmentent. Le sort de cet enfant, celui du grand-prêtre et de toute sa famille, dépendent de cette interrogation. On tremble qu'il ne lui échape quelque indiscrétion pardonnable à son âge. Cette frayeur fait place à l'admiration, quand on connoît la pureté de ses sentimens et sa noble candeur.

(1) *Vous avez entendu sa fortune.*
Entendre la fortune de quelqu'un : expression hardie.

JOAS.

Il loue, il bénit Dieu.

ATHALIE.

Dieu veut-il qu'à toute heure on prie, on le contemple ?

JOAS.

Tout profane exercice est banni de son temple.

ATHALIE.

Quels sont donc vos plaisirs ?

JOAS.

Quelquefois à l'autel
Je présente au grand-prêtre ou l'encens ou le sel ;
J'entends chanter de Dieu les grandeurs infinies ;
Je vois l'ordre pompeux de ses cérémonies.

ATHALIE.

Hé quoi! vous n'avez point de passe-tems plus doux ?
Je plains le triste sort d'un enfant tel que vous. (1)
Venez dans mon palais, vous y verrez ma gloire. (2)

---

(1) *Hé quoi ! vous n'avez point de passe-tems plus doux ?*
Je plains le triste sort d'un enfant tel que vous.

Passe-tems ne peut s'employer dans la poésie noble.

Le second vers est la traduction littérale du vers suivant d'Euripide. C'est Créuse qui parle à Ion.

Ἡμεῖς σ' ἄρ' αὖθις, ὦ ξέν', ἀντοικτείρομεν.

(2) *Venez dans mon palais, vous y verrez ma gloire.*

Athalie vient de dire à Joas qu'elle le plaignoit de n'avoir point d'autres amusemens que de *présenter le sel au grand-prêtre ;* elle lui dit actuellement *de venir dans son palais*,

JOAS.

JOAS.

Moi! des bienfaits de Dieu je perdrois la mémoire! (1)

ATHALIE.

Non, je ne vous veux pas contraindre à l'oublier.

JOAS.

Vous ne le priez point.

ATHALIE.

Vous pourrez le prier.

JOAS.

Je verrois cependant en invoquer un autre.

ATHALIE.

J'ai mon Dieu que je sers; vous servirez le vôtre;
Ce sont deux puissans Dieux.

JOAS.

Il faut craindre le mien :

---

qu'il *y verra sa gloire* : il n'est certainement pas plus amusant pour un enfant de *voir la gloire* d'une reine, que de *servir un grand-prêtre*. *Voir la gloire* est donc ici une expression impropre.

(1) *Moi! des bienfaits de Dieu je perdrois la mémoire!* Dans Euripide, Ion ne fait point ce retour sublime sur lui-même. Ce qu'il dit revient cependant à peu près à la réponse de Joas. *Je ne cesserai point d'honorer ceux qui ont pris soin de mon éducation; je ne renoncerai jamais au culte du Dieu auquel je fus consacré en naissant.* Ion, acte I.

Lui seul est Dieu, madame, et le vôtre n'est rien. (1)

ATHALIE.

Les plaisirs près de moi vous chercheront en foule.

JOAS.

Le bonheur des méchans comme un torrent s'écoule.

ATHALIE.

Ces méchans, qui sont-ils ?

JOSABETH.

Hé, madame! excusez
Un enfant.....

ATHALIE, *à Josabeth.*

J'aime à voir comme vous l'instruisez....
Enfin, Éliacin, vous avez su me plaire;
Vous n'êtes point sans doute un enfant ordinaire.
Vous voyez, je suis reine, et n'ai point d'héritier :
Laissez-là cet habit, quittez ce vil métier; (2)

---

(1) *Il faut craindre le mien :*
Lui seul est Dieu, madame, et le vôtre n'est rien.
Voilà deux vers sublimes, et qui ne sont pas au-dessus de la portée d'un enfant bien instruit. On peut comparer ici Corneille avec Racine; le premier fait dire à Polieucte :

Il entend vos paroles;
Et ce n'est pas un Dieu comme vos Dieux frivoles, *etc.*
C'est le Dieu des chrétiens, c'est le mien, c'est le vôtre,
Et la terre et le ciel n'en connoissent point d'autre.

Ce sont à peu près les mêmes idées.

(2) *Laissez-là cet habit, quittez ce vil métier;*
Tout ce que dit Athalie pour engager Joas à *quitter son vil*

Je veux vous faire part de toutes mes richesses.
Essayez dès ce jour l'effet de mes promesses;
A ma table, par-tout, à mes côtés assis,
Je prétends vous traiter comme mon propre fils.

JOAS.

Comme votre fils?

ATHALIE.

Oui.... Vous vous taisez!

JOAS.

Quel père
Je quitterois!... Et pour....

ATHALIE.

Hé bien?...

JOAS.

Pour quelle mère! (1)

ATHALIE, *à Josabeth.*

Sa mémoire est fidelle; et, dans tout ce qu'il dit,
De vous et de Joad je reconnois l'esprit.

---

métier, Xuthus, dans Euripide, le dit à Ion, pour le déterminer à s'éloigner du temple et à le suivre à Athènes. Nous n'opposerons point à cet endroit de Racine le morceau d'Euripide, qui paroît y répondre. Quoiqu'il soit rempli de naturel, de force et de raison, il n'a pas un rapport assez prochain avec la pièce française, pour lui être comparé.

(1) . . . . *Quel père*, etc.
Cette réponse de Joas est bien supérieure à celle d'Ion. *Je préfère*, dit-il, *les biens dont je jouis ici, à ceux que vous m'offrez.*

Voilà comme, infectant cette simple jeunesse,
Vous employez tous deux le calme où je vous laisse.
Vous cultivez déjà leur haine et leur fureur. (1)
Vous ne leur prononcez mon nom qu'avec horreur.

JOSABETH.

Peut-on de nos malheurs leur dérober l'histoire ?
Tout l'univers les sait. Vous-même en faites gloire.

ATHALIE.

Oui, ma juste fureur (et j'en fais vanité), (2)
A vengé mes parens sur ma postérité.
J'aurois vu massacrer et mon père et mon frère,
Du haut de son palais précipiter ma mère,
Et dans un même jour égorger à la fois,
(Quel spectacle d'horreur !) quatre-vingts fils de rois ;
Et pourquoi ? pour venger je ne sais quels prophètes,
Dont elle avoit puni les fureurs indiscrètes :

---

(1) *Vous cultivez déjà leur haine et leur fureur.*

Ceux qui sont en état de juger de la valeur des mots mis en leurs places, sentent quelle force et quelle justesse d'expression il y a dans ce vers. Aucun auteur français n'a mieux connu que Racine ces beautés de la poésie. C'est par cette raison qu'aucun poëte ne gagne autant que lui à être relu sans cesse.

(2) *Oui, ma juste fureur, (et j'en fais vanité,)*
A vengé mes parens sur ma postérité.

Dans Euripide, il se passe une explication à peu près semblable entre Ion et Creuse qui a voulu le faire périr. Creuse s'efforce, comme Athalie, à justifier les motifs de sa barbarie ; mais le morceau de Racine est bien plus chaud et plus vif que celui d'Euripide.

Et moi, reine sans cœur, fille sans amitié,
Esclave d'une lâche et frivole pitié,
Je n'aurois pas du moins à cette aveugle rage
Rendu meurtre pour meurtre, outrage pour outrage,
Et de votre David traité tous les neveux,
Comme on traita d'Achab les restes malheureux!
Où serois-je aujourd'hui si, domptant ma foiblesse,
Je n'eusse d'une mère étouffé la tendresse;
Si de mon propre sang ma main versant des flots,
N'eût, par ce coup hardi, réprimé vos complots?
Enfin de votre Dieu l'implacable vengeance
Entre nos deux maisons rompit toute alliance.
David m'est en horreur; et les fils de ce roi, (1)
Quoique nés de mon sang, sont étrangers pour moi.

JOSABETH.

Tout vous a réussi. Que Dieu voye et nous juge. (2)

---

(1) *David m'est en horreur; et les fils de ce roi,*
Quoique nés de mon sang, sont étrangers pour moi.

Ces longues périodes font le charme de l'élocution; elles sont très-fréquentes chez les grands poëtes. C'est la chaleur et le sentiment qui les dictent; il n'y a que les ames sèches, que les cœurs froids, qui n'en connoissent point le mérite. Dans l'Ajax de Sophocle, Tecmesse fait une pareille récapitulation; mais il s'en faut bien qu'elle soit aussi vive et aussi frapante. *Tu portas*, dit-elle à Ajax; *les ravages de la guerre dans ma patrie, tu me ravis ma mère, la mort plongea dans le même tems mon père au tombeau*, etc. *Acte II.*

(2) *Tout vous a réussi. Que Dieu voye et nous juge.*

La modération avec laquelle Josabeth répond à Athalie, fait beaucoup plus d'impression que les injures qu'elle auroit pu dire.

ATHALIE.

Ce Dieu, depuis long-tems votre unique refuge : (1)
Que deviendra l'effet de ses prédictions ?
Qu'il vous donne ce roi promis aux nations,
Cet enfant de David, votre espoir, votre attente...(2)
Mais nous nous reverrons. Adieu ; je sors contente.
J'ai voulu voir : j'ai vu. (3)

---

(1) *Ce Dieu, depuis long-tems votre unique refuge :*
Que deviendra l'effet de ses prédictions ? etc.

Cette construction paroît singulière au premier aspect ; mais en l'examinant, on la trouve naturelle. Athalie reprend d'abord la même tournure que Josabeth ; elle la quitte ensuite pour s'abandonner à son ironie. Cette confusion de mots peint très-bien le désordre où doit être Athalie.

(2) *Cet enfant de David, votre espoir, votre attente...*

Pourquoi Athalie veut-elle la perte de Joas ? Le croit-elle fils de David ? Non, car elle se moque de l'attente des Juifs. Croit-elle le devoir craindre, parce que cet enfant est élevé dans l'horreur de son nom ? Mais pourquoi s'en prendre à un enfant si jeune, plutôt qu'à ceux qui semblent l'avoir instruit ainsi ?

(3) *J'ai voulu voir : j'ai vu.*

Cette phrase de Racine est un modèle du style laconique, impérieux et menaçant.

L'actrice inimitable (mademoiselle Dumesnil) qui joue ordinairement le rôle d'Athalie, donne à ce peu de paroles la plus grande expression, par l'art et la force avec lesquels elle les exprime ; son air, ses regards, son silence disent tout ce qu'elle semble vouloir cacher. Le silence, comme nous l'avons déjà observé, est la manière la plus sublime de peindre l'indignation et le mépris : *il ressemble,* comme le dit très-bien

ABNER, *à Josabeth.*

Je vous l'avois promis ;
Je vous rends le dépôt que vous m'aviez commis.

SCÈNE VII.

JOAD, JOAS, JOSABETH, ABNER, ZACHARIE, SALOMITH, LÉVITES, LE CHŒUR.

JOSABETH, *à Joad.*

AVEZ-VOUS entendu cette superbe reine,
Seigneur ?

JOAD.

J'entendois tout, et plaignois votre peine.
Ces lévites et moi, prêts à vous secourir, (1)
Nous étions avec vous résolus de périr.

(*à Joas, en l'embrassant.*)

Que Dieu veille sur vous, enfant dont le courage
Vient de rendre à son nom ce noble témoignage.

M. de Marmontel, *au voile qui, dans le tableau du Thimanthe, couvroit le visage d'Agamemnon, ou à ces feuilles déchirées par la Muse de l'histoire, dans le fameux tableau de Chantilly*. Poëtique, tom. I. pag. 130.

(1) *Ces lévites et moi, prêts à vous secourir*, etc.

Joad ne paroît avec ses lévites qu'après la retraite d'Athalie. Cette adresse du poëte est remarquable. Si l'on avoit été prévenu plutôt que le grand-prêtre se tenoit prêt à secourir Joas, le spectateur n'auroit pu prendre le même intérêt aux dangers auxquels ce jeune prince étoit exposé.

Je reconnois, Abner, ce service important.
Souvenez-vous de l'heure où Joad vous attend.
Et nous, dont cette femme impie et meurtrière
A souillé les regards et troublé la prière,
Rentrons; et qu'un sang pur par mes mains épanché (1)
Lave jusques au marbre où ses pas ont touché.

SCÈNE IX.

LE CHŒUR.

UNE DES FILLES DU CHOEUR.

Quel astre à nos yeux vient de luire?
Quel sera quelque jour cet enfant merveilleux?
Il brave le faste orgueilleux, (2)
Et ne se laisse point séduire
A tous ses attraits périlleux.

---

(1) *Rentrons; et qu'un sang pur par mes mains épanché*, etc.
Dans Euripide, Ion fait la même invitation aux prêtres d'Apollon. *Allez, aux sources de l'Hypocrène, purifiez-vous dans ses eaux, et retournez au temple*, etc. Ion, *acte I*.

(2) *Il brave le faste orgueilleux*, etc.
Rousseau a rendu supérieurement cette idée, ode I.

Celui devant qui le superbe,
Enflé d'une vaine splendeur,
Paroît plus bas dans sa grandeur
Que l'insecte caché sous l'herbe;
Qui, bravant du méchant le faste couronné,
Honore la vertu du juste infortuné.

UNE AUTRE.

Pendant que du Dieu d'Athalie
Chacun court encenser l'autel,
Un enfant courageux publie
Que Dieu lui seul est éternel;
Et parle comme un autre Élie
Devant cette autre Jézabel.

UNE AUTRE.

Qui nous révélera ta naissance secrète, (1)
Cher enfant? Es-tu fils de quelque saint prophète?

UNE AUTRE.

Ainsi l'on vit l'aimable Samuël
Croître à l'ombre du tabernacle;
Il devint des Hébreux l'espérance et l'oracle:
Puisses-tu, comme lui, consoler Israël!

UNE AUTRE *chante.*

O bienheureux mille fois
L'enfant que le seigneur aime,
Qui de bonne heure entend sa voix,
Et que ce Dieu daigne instruire lui-même!

Loin du monde élevé, de tous les dons des cieux
Il est orné dès sa naissance;
Et du méchant l'abord contagieux
N'altère point son innocence.

---

(1) *Qui nous révélera ta naissance secrète*, etc.

Ce sont les paroles du cœur dans Œdipe. *Quel est celui des immortels qui t'a donné la vie?* etc. Sophocle. *acte IV.*

TOUT LE CHŒUR.

Heureuse, heureuse l'enfance
Que le seigneur instruit et prend sous sa défense !

LA MÊME VOIX *seule*.

Tel en un secret vallon,
Sur le bord d'une onde pure,
Croît, à l'abri de l'aquilon,
Un jeune lys, l'amour de la nature.
Loin du monde élevé, de tous les dons des cieux
Il est orné dès sa naissance;
Et du méchant l'abord contagieux
N'altère point son innocence.

TOUT LE CHŒUR.

Heureux, heureux mille fois
L'enfant que le seigneur rend docile à ses lois !

UNE VOIX *seule*.

Mon Dieu ! qu'une vertu naissante
Parmi tant de périls marche à pas incertains !
Qu'une ame qui te cherche, et veut être innocente,
Trouve d'obstacle à ses desseins !
Que d'ennemis lui font la guerre !
Où se peuvent cacher tes saints ?
Les pécheurs couvrent la terre.

UNE AUTRE.

O palais de David, et sa chère cité,
Mont fameux, que Dieu même a long-tems habité,

Comment as-tu du ciel attiré la colère ?
Sion, chère Sion, que dis-tu, quand tu vois
Une impie étrangère,
Assise, hélas ! au trône de tes rois ?

TOUT LE CHŒUR.

Sion, chère Sion, que dis-tu, quand tu vois
Une impie étrangère
Assise, hélas ! au trône de tes rois ?

LA MÊME VOIX *continue.*

Au lieu des cantiques charmans,
Où David t'exprimoit ses saints ravissemens,
Et bénissoit son Dieu, son seigneur, et son père ;
Sion, chère Sion, que dis-tu, quand tu vois
Louer le Dieu de l'impie étrangère,
Et blasphêmer le nom qu'ont adoré tes rois ?

UNE VOIX *seule.*

Combien de tems, seigneur, combien de tems encore
Verrons-nous contre toi les méchans s'élever ?
Ils traitent d'insensé le peuple qui t'adore.
Jusques dans ton saint temple ils viennent te braver.
Combien de tems, seigneur, combien de tems encore (1)

---

(1) *Combien de tems, seigneur, combien de tems encore*, etc. Ceci est pris du pseaume CXIII.

Jusqu's à quand, seigneur, souffrirez-vous l'ivresse
De ces superbes criminels,
De qui la malice transgresse
Vos ordres les plus solemnels ;

Verrons-nous contre toi les méchans s'élever ?

UNE AUTRE.

Que vous sert, disent-ils, cette vertu sauvage ?
De tant de plaisirs si doux
Pourquoi fuyez-vous l'usage ?
Votre Dieu ne fait rien pour vous.

UNE AUTRE.

Rions, chantons, dit cette troupe impie ;
De fleurs en fleurs, de plaisirs en plaisirs
Promenons nos desirs.
Sur l'avenir insensé qui se fie.
De nos ans passagers le nombre est incertain.
Hâtons-nous aujourd'hui de jouir de la vie,
Qui sait si nous serons demain? (1)

TOUT LE CHOEUR.

Qu'ils pleurent, ô mon Dieu! qu'ils frémissent de crainte,
Ces malheureux, qui de ta cité sainte

Et dont l'impiété barbare et tyrannique
Au crime ajoute encor le mépris ironique
De vos préceptes éternels?

Rousseau, traduction du même pseaume, ode XII *liv. I.*

(1) *Qui sait si nous serons demain ?*
Rousseau s'est servi de la même idée dans son épode.

Le tems fuit, dites-vous ; c'est lui qui nous convie
A saisir promptement les douceurs de la vie :
L'avenir est douteux, le présent est certain.
Dans la rapidité d'une course bornée ;
Sommes-nous assez sûrs de notre destinée,
Pour la remettre au lendemain ?

Ne verront point l'éternelle splendeur.
C'est à nous de chanter, nous à qui tu révèles
Tes clartés immortelles ;
C'est à nous de chanter tes dons et ta grandeur.

UNE VOIX *seule*:

De tous ces vains plaisirs où leur ame se plonge, (1)
Que leur restera-t'il ? Ce qui reste d'un songe
Dont on a reconnu l'erreur.
A leur réveil, (ô réveil plein d'horreur!)
Pendant que le pauvre à ta table
Goûtera de ta paix la douceur ineffable,
Ils boiront dans la coupe affreuse, inépuisable, (2)
Que tu présenteras, au jour de ta fureur,
A toute la race coupable.

---

(1) *De tous ces vains plaisirs, où leur ame se plonge*, etc. Ce morceau de Racine est admirable par l'image. Elle est empruntée du pseaume LXXV. verset 6. *Dormierunt somnum suum, et nihil invenerunt omnes viri divitiarum in manibus suis.*

Passage que Rousseau a traduit ainsi :

Comment tant de grandeur s'est-elle évanouie? *etc.*
Dans un sommeil profond ils ont passé leur vie,
Et la mort a fait leur réveil.

(2) *Ils boiront dans la coupe affreuse, inépuisable*, etc. Cette idée est empruntée du pseaume LXXIV. *Calix in manu Domini vini meri plenus mixto.... fæx ejus non est exinanita : bibent omnes peccatores terræ.* verset 9. Elle est aussi dans Isaïe, chap. LI. *Bibisti de manu Domini calicem iræ ejus : usque ad fundum calicis soporis bibisti, et potasti usque ad fæces.* verset 17. Dans Eschile, Clytemnestre, après avoir

TOUT LE CHOEUR.

O réveil plein d'horreur ! (1)
O songe peu durable !
O dangereuse erreur !

---

tué son mari, dit qu'*il a bu lui-même la coupe des maux, qu'il avoit versée dans sa maison.*

(1) *O réveil plein d'horreur !*

Les apostrophes nous semblent finir mal cet acte, qui d'ailleurs est très-beau, très-plein et très-intéressant.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

MATHAN, NABAL, LE CHŒUR.

MATHAN.

JEUNES filles, allez. Qu'on dise à Josabeth
Que Mathan veut ici lui parler en secret.

UNE DES FILLES DU CHŒUR.

Mathan! O Dieu du ciel, puisses-tu le confondre!

NABAL.

Hé quoi! tout se disperse et fuit sans vous répondre!

MATHAN.

Approchons.

SCÈNE II.

ZACHARIE, MATHAN, NABAL.

ZACHARIE.

TÉMÉRAIRE, où voulez-vous passer?
Au-delà de ce lieu gardez-vous d'avancer.
C'est des ministres saints la demeure sacrée.
Les lois à tout profane en défendent l'entrée.

Qui cherchez-vous ? Mon père, en ce jour solemnel,
De l'idolâtre impur fuit l'aspect criminel ;
Et devant le seigneur maintenant prosternée,
Ma mère en ce devoir craint d'être détournée.

MATHAN.

Mon fils, nous attendrons ; cessez de vous troubler.
C'est vôtre illustre mère à qui je veux parler. (1)
Je viens ici, chargé d'un ordre de la reine.

SCÈNE III.

MATHAN, NABAL.

NABAL.

Leurs enfans ont déjà leur audace hautaine.
Mais que veut Athalie en cette occasion ?
D'où naît dans ses conseils cette confusion ?
Par l'insolent Joad ce matin offensée,
Et d'un enfant fatal en songe menacée,
Elle alloit immoler Joad à son courroux,
Et dans ce temple enfin placer Baal et vous.

---

(1) *C'est votre illustre mère, à qui je veux parler.*

Ce vers est la critique de celui de Boileau, qui n'est pas français.

C'est à vous, mon esprit, à qui je veux parler.
Satyre 9.

Remarq. de Louis Racine, tom. II. p. 259.

Vous

Vous m'en aviez déjà confié votre joie ;
Et j'espérois ma part d'une si riche proie. (1)
Qui fait changer ainsi ses vœux irrésolus ?

MATHAN.

Ami, depuis deux jours je ne la connois plus.
Ce n'est plus cette reine éclairée, intrépide,
Élevée au-dessus de son sexe timide,
Qui d'abord accabloit ses ennemis surpris,
Et d'un instant perdu connoissoit tout le prix.
La peur d'un vain remords trouble cette grande ame :
Elle flote, elle hésite, en un mot, elle est femme.
J'avois tantôt rempli d'amertume et de fiel
Son cœur déjà saisi des menaces du ciel.
Elle-même, à mes soins confiant sa vengeance,
M'avoit dit d'assembler sa garde en diligence.
Mais, soit que cet enfant devant elle amené,
De ses parens, dit-on, rebut infortuné,
Eût d'un songe effrayant diminué l'alarme,
Soit qu'elle eût même en lui vu je ne sais quel charme ;

---

(1) *Et j'espérois ma part d'une si riche proie.*

On pourroit dire qu'il y a dans cette pièce quelques rôles inutiles, tels que celui d'Agar, qui ne vient dire que quatre ou cinq vers, et celui de Nabal, qui ne paroît dans cette scène que pour écouter Mathan, qui lui dévelope sans aucune raison les noirs détours de sa méchanceté. Comme il est important qu'on haïsse le crime autant qu'il le mérite, et que cette considération l'emporte sur toutes les règles, Racine s'est trouvé obligé de profiter du moyen le plus apparent de mettre en scène Mathan et Nabal.

J'ai trouvé son courroux chancelant, incertain,
Et déjà remettant sa vengeance à demain.
Tous ses projets sembloient l'un l'autre se détruire.
Du sort de cet enfant je me suis fait instruire,
Ai-je dit. On commence à vanter ses aïeux.
Joad de tems en tems le montre aux factieux,
Le fait attendre aux Juifs comme un autre Moyse,
Et d'oracles menteurs s'appuie et s'autorise.
Ces mots ont fait monter la rougeur sur son front;
Jamais mensonge heureux n'eut un effet si prompt.
Est-ce à moi de languir dans cette incertitude?
Sortons, a-t'elle dit, sortons d'inquiétude;
Vous-même à Josabeth prononcez cet arrêt.
Les feux vont s'allumer, et le fer est tout prêt.
Rien ne peut de leur temple empêcher le ravage,
Si je n'ai de leur foi cet enfant pour ôtage.

NABAL.

Hé bien! pour un enfant qu'ils ne connoissent pas,
Que le hasard, peut-être, a jeté dans leurs bras,
Voudront-ils que leur temple enseveli sous l'herbe....

MATHAN.

Ah! de tous les mortels connois le plus superbe.
Plutôt que dans mes mains par Joad soit livré
Un enfant qu'à son Dieu Joad a consacré,
Tu lui verras subir la mort la plus terrible.
D'ailleurs, pour cet enfant leur attache est visible. (1)

---

(1) *D'ailleurs, pour cet enfant leur attache est visible.*
Attache pour *attachement* ne s'emploie guères dans le style noble.

Si j'ai bien de la reine entendu le récit,
Joad sur sa naissance en sait plus qu'il ne dit.
Quel qu'il soit, je prévois qu'il leur sera funeste.
Ils le refuseront : je prends sur moi le reste ;
Et j'espère qu'enfin, de ce temple odieux,
Et la flamme et le fer vont délivrer mes yeux.

NABAL.

Qui peut vous inspirer une haine si forte?
Est-ce que de Baal le zèle vous transporte?
Pour moi, vous le savez, descendu d'Ismaël,
Je ne sers ni Baal, ni le Dieu d'Israël.

MATHAN.

Ami, peux-tu penser que d'un zèle frivole
Je me laisse aveugler pour une vaine idole,
Pour un fragile bois que, malgré mon secours,
Les vers sur son autel consument tous les jours?
Né ministre du Dieu qu'en ce temple on adore,
Peut-être que Mathan le serviroit encore,
Si l'amour des grandeurs, la soif de commander,
Avec son joug étroit pouvoit s'accommoder.
Qu'est-il besoin, Nabal, qu'à tes yeux je rappelle
De Joad et de moi la fameuse querelle,
Quand j'osai contre lui disputer l'encensoir;
Mes brigues, mes combats, mes pleurs, mon désespoir?
Vaincu par lui, j'entrai dans une autre carrière,
Et mon ame à la cour s'attacha toute entière.
J'approchai par degrés de l'oreille des rois,
Et bientôt en oracle on érigea ma voix.

J'étudiai leur cœur, je flatai leurs caprices,
Je leur semai de fleurs le bord des précipices.
Près de leurs passions rien ne me fut sacré.
De mesure et de poids je changeois à leur gré.
Autant que de Joad l'inflexible rudesse
De leur superbe oreille offensoit la mollesse,
Autant je les charmois par ma dextérité :
Dérobant à leurs yeux la triste vérité, (1)

---

(1) *Dérobant à leurs yeux la triste vérité*, etc.

Il est très-vraisemblable que Mathan explique à Nabal les motifs de son changement de religion, et la cause de sa fortune ; il ne l'est plus qu'il dise du mal de lui. Les plus scélérats donnent toujours à leurs crimes des couleurs d'équité. Athalie, Cléopâtre dans Rodogune, Néron dans Britannicus, ne disent jamais du mal d'eux-mêmes ; aussi voit-on sur la scène leurs personnages sans être révolté. On écoute au contraire avec peine Aman et Narcisse, développans à leurs confidens les sombres détours de leur méchanceté. Ce n'est pas qu'il ne soit permis de mettre des scélérats sur la scène ; mais pour qu'ils y soient supportés, il ne faut pas qu'ils conviennent qu'ils sont méchans ; ils doivent se peindre plutôt par leurs actions que par leurs discours.

Les tragiques grecs ne sont point tombés dans ce défaut ; ceux qu'ils présentent coupables de quelques crimes, n'ont été déterminés à les commettre que par des accidens qu'ils ne pouvoient prévoir, ou par des motifs de vertu, *etc.* Dans Ion d'Euripide, par exemple, le vieillard donné à Creuse à peu près les mêmes conseils que Mathan à Athalie ; mais il a tant de soin de faire remarquer qu'ils ne lui sont inspirés que par son amour pour le sang de ses anciens maîtres, qu'on voit bien qu'il ne les auroit pas donnés, s'il n'avoit pas été dominé par ce sentiment. Si le rôle de Mathan avoit été soutenu par de pareils motifs, il auroit fait un tout autre effet.

Prêtant à leurs fureurs des couleurs favorables,
Et prodigue sur-tout du sang des misérables.
Enfin, au dieu nouveau qu'elle avoit introduit,
Par les mains d'Athalie un temple fut construit.
Jérusalem pleura de se voir profanée.
Des enfans de Lévi la troupe consternée
En poussa vers le ciel des hurlemens affreux. (1)
Moi seul, donnant l'exemple aux timides Hébreux,
Déserteur de leur loi, j'approuvai l'entreprise,
Et par-là de Baal méritai la prêtrise:
Par-là je me rendis terrible à mon rival,
Je ceignis la tiare, et marchai son égal. (2)
Toutefois, je l'avoue, en ce comble de gloire,
Du Dieu que j'ai quitté, l'importune mémoire
Jète encore en mon ame un reste de terreur;
Et c'est ce qui redouble et nourit ma fureur.

---

(1) *En poussa vers le ciel des hurlemens affreux.*

Ce mot *hurlemens*, comme l'observe très-bien Louis Racine, est une expression qui se trouve très-souvent dans l'écriture sainte; les prophètes, pour dire, *gémissez*, *criez*, se servent presque toujours du mot *ululate*. Isaïe, *chap. XVI.* verset 7; *chap. XXIII.* verset 14; *chap. LXV.* verset 14. Jérémie, *chap. III.* verset 21; *chap. XXV.* versets 34, 35, etc. Les historiens profanes expriment par le même mot le deuil des orientaux. Quint-Curce a dit: *Lugubris clamor barbaro ululatu.*

(2) *Et marchai son égal.* etc.

Cette belle expression, dont Racine s'est servi le premier, et qu'on a souvent employée après lui, est imitée de Virgile, *énéide*, *liv. I. vers* 50.

Ast ego quæ divûm incedo regina, etc.

Remarques de Louis Racine, tom. II. pag. 260.

Heureux si, sur son temple achevant ma vengeance,
Je puis convaincre enfin sa haine d'impuissance;
Et parmi les débris, le ravage, et les morts,
A force d'attentats perdre tous mes remords!
Mais voici Josabeth. (1)

SCÈNE IV.

JOSABETH, MATHAN, NABAL.

MATHAN.

ENVOYÉ par la reine,
Pour rétablir le calme et dissiper la haine;
Princesse, en qui le ciel mit un esprit si doux,
Ne vous étonnez pas si je m'adresse à vous.
Un bruit, que j'ai pourtant soupçonné de mensonge,
Appuyant les avis qu'elle a reçus en songe,
Sur Joad accusé de dangereux complots,
Alloit de sa colère attirer tous les flots.
Je ne veux point ici vous vanter mes services;
De Joad contre moi je sais les injustices.
Mais il faut à l'offense opposer les bienfaits.
Enfin je viens chargé de paroles de paix.

---

(1) *Mais voici Josabeth.*

Cette scène ralentit un peu la marche de la pièce. Joas est menacé par Athalie, Joad doit le mettre sur le trône : voilà le sujet. Tout ce qui ne contribue point à en accélérer le dévelopement, refroidit le spectateur.

Vivez, solemnisez vos fêtes sans ombrage.
De votre obéissance elle ne veut qu'un gage :
C'est (pour l'en détourner j'ai fait ce que j'ai pu)
Cet enfant sans parens, qu'elle dit qu'elle a vu. (1)

JOSABETH.

Éliacin ?

MATHAN.

J'en ai pour elle quelque honte.
D'un vain songe peut-être elle fait trop de compte; (2)
Mais vous vous déclarez ses mortels ennemis,
Si cet enfant sur l'heure en mes mains n'est remis.
La reine impatiente attend votre réponse.

JOSABETH.

Et voilà de sa part la paix qu'on nous annonce !

MATHAN.

Pourriez-vous un moment douter de l'accepter ?
D'un peu de complaisance est-ce trop l'acheter ?

JOSABETH.

J'admirois si Mathan, dépouillant l'artifice,
Avoit pu de son cœur surmonter l'injustice ;

---

(1) *Cet enfant sans parens qu'elle dit qu'elle a vu.*

Qu'elle dit qu'elle a vu. Cette petite cacophonie n'est point agréable en vers ; mais où en trouve-t'on moins que dans Racine? Louis Racine auroit mieux aimé, *qu'elle dit avoir vu.*

(2) *D'un vain songe peut-être elle fait trop de compte;*

Faire compte de quelque chose n'est pas exact ; on dit *faire cas de quelque chose*, et en *tenir compte.*

P 4

Et si de tant de maux le funeste inventeur
De quelque ombre de bien pouvoit être l'auteur.

MATHAN.

Dé quoi vous plaignez-vous? Vient-on avec furie
Arracher de vos bras votre fils Zacharie?
Quel est cet autre enfant si cher à votre amour?
Ce grand attachement me surprend à mon tour.
Est-ce un trésor pour vous si précieux, si rare?
Est-ce un libérateur que le ciel vous prépare?...
Songez-y.... Vos refus pourroient me confirmer
Un bruit sourd, que déjà l'on commence à semer..

JOSABETH.

Quel bruit?

MATHAN.

Que cet enfant vient d'illustre origine;
Qu'à quelque grand projet votre époux le destine.

JOSABETH.

Et Mathan, par ce bruit qui flate sa fureur...

MATHAN.

Princesse, c'est à vous à me tirer d'erreur.
Je sais que, du mensonge inplacable ennemie,
Josabeth livreroit même sa propre vie,
S'il falloit que sa vie à sa sincérité
Coûtât le moindre mot contre la vérité.
Du sort de cet enfant on n'a donc nulle trace?
Une profonde nuit envelope sa race?
Et vous-même ignorez de quels parens issu,
De quelles mains Joad en ses bras l'a reçu?

Parlez, je vous écoute, et suis prêt de vous croire.
Au Dieu que vous servez, princesse, rendez gloire. (1)

JOSABETH.

Méchant! c'est bien à vous d'oser ainsi nommer
Un Dieu que votre bouche enseigne à blasphémer!
Sa vérité par vous peut-elle être attestée,
Vous, malheureux, assis dans la chaire empestée, (2)
Où le mensonge règne et répand son poison;
Vous nouri dans la fourbe et dans la trahison?

SCÈNE V.

JOAD, JOSABETH, MATHAN, NABAL.

JOAD.

Où suis-je? De Baal ne vois-je pas le prêtre?
Quoi! fille de David, vous parlez à ce traître!
Vous souffrez qu'il vous parle, et vous ne craignez pas
Que, du fond de l'abîme entr'ouvert sous ses pas,

(1) *Au Dieu que vous servez, princesse, rendez gloire.*
Ce vers ne tient point du tout à ce qui précède; aussi Josabeth, qui a grand intérêt de ne point instruire Mathan sur le sort de Joas, ne répond-elle qu'à ce dernier vers.

(2) *Vous, malheureux, assis dans la chaire empestée,*
Cette idée est prise du pseaume I. *Beatus ille qui non abiit in consilio impiorum.... et in cathedrâ pestilentiæ non sedit.* verset 1.

Il ne sorte à l'instant des feux qui vous embrasent;
Ou qu'en tombant sur lui, ces murs ne vous écrasent?
Que veut-il? De quel front cet ennemi de Dieu
Vient-il infecter l'air qu'on respire en ce lieu?

MATHAN.

On reconnoît Joad à cette violence.
Toutefois il devroit montrer plus de prudence,
Respecter une reine, et ne pas outrager
Celui que de son ordre elle a daigné charger.

JOAD.

Hé bien! que nous fait-elle annoncer de sinistre?
Quel sera l'ordre affreux qu'apporte un tel ministre?

MATHAN.

J'ai fait à Josabeth savoir sa volonté.

JOAD.

Sors donc de devant moi, monstre d'impiété.
De toutes tes horreurs, va, comble la mesure.
Dieu s'apprête à te joindre à la race parjure,
Abiron, et Dathan, Doëg, Achitophel:
Les chiens à qui son bras a livré Jézabel, (1)

---

(1) *Les chiens à qui son bras a livré Jézabel*, etc.

Cette image n'est pas trop dans notre goût: cependant elle n'offense pas notre délicatesse, parce qu'un sentiment plus fort nous domine en ce moment. Racine est le premier qui l'ait employée plusieurs fois dans la même pièce.

La vivacité de Joad est ici très-énergique, elle rend le trouble de Mathan très-naturel; il croit entendre la voix vengeresse *du Dieu qu'il a quitté*.

Attendant que sur toi sa fureur se déploie,
Déjà sont à ta porte et demandent leur proie.

MATHAN, *troublé.*

Avant la fin du jour..... on verra qui de nous.....
Doit...... Mais sortons, Nabal.

NABAL.

Où vous égarez-vous?
De vos sens étonnés quel désordre s'empare?
Voilà votre chemin. (1)

SCÈNE VI.

JOAD, JOSABETH.

JOSABETH.

L'ORAGE se déclare.
Athalie en fureur demande Éliacin.
Déjà de sa naissance et de votre dessein
On commence, seigneur, à percer le mystère.
Peu s'en faut que Mathan ne m'ait nommé son père.

JOAD.

Au perfide Mathan qui l'auroit révélé?
Votre trouble à Mathan n'a-t'il point trop parlé?

---

(1) *Voilà votre chemin.*

Cette scène est très-courte, mais elle est très-vive; tout ce que dit Joad est plein de chaleur et de passion.

JOSABETH.

J'ai fait ce que j'ai pu pour m'en rendre maîtresse.
Cependant, croyez-moi, seigneur, le péril presse.
Réservons cet enfant pour un tems plus heureux.
Tandis que les méchans délibèrent entre eux,
Avant qu'on l'environne, avant qu'on nous l'arrache,
Une seconde fois souffrez que je le cache.
Les portes, les chemins lui sont encore ouverts.
Faut-il le transporter aux plus affreux déserts?
Je suis prête. Je sais une secrète issue,
Par où, sans qu'on le voye, et sans être apperçue,
De Cédron avec lui traversant le torrent,
J'irai dans le désert où jadis en pleurant,
Et cherchant comme nous son salut dans la fuite,
David d'un fils rebèle évita la poursuite.
Je craindrai moins pour lui les lions et les ours....
Mais pourquoi de Jéhu refuser le secours?
Je vous ouvre peut-être un avis salutaire;
Faisons de ce trésor Jéhu dépositaire:
On peut dans ses états le conduire aujourd'hui,
Et le chemin est court qui mène jusqu'à lui.
Jéhu n'a point un cœur farouche, inexorable;
De David à ses yeux le nom est favorable.
Hélas! est-il un roi si dur et si cruel,
A moins qu'il n'eût pour mère une autre Jézabel,
Qui d'un tel suppliant ne plaignît l'infortune?
Sa cause à tous les rois n'est-elle pas commune?

JOAD.

Quels timides conseils m'osez-vous suggérer?
En l'appui de Jéhu pourriez-vous espérer?

JOSABETH.

Dieu défend-il tout soin et toute prévoyance ?
Ne l'offense-t'on point par trop de confiance ?
A ses desseins sacrés employant les humains,
N'a-t'il pas de Jéhu lui-même armé les mains ?

JOAD.

Jéhu, qu'avoit choisi sa sagesse profonde,
Jéhu, sur qui je vois que votre espoir se fonde,
D'un oubli trop ingrat a payé ses bienfaits.
Jéhu laisse d'Achab l'affreuse fille en paix,
Suit des rois d'Israël les profanes exemples,
Du vil dieu de l'Égypte a conservé les temples.
Jéhu, sur les hauts lieux enfin osant offrir
Un téméraire encens que Dieu ne peut souffrir,
N'a, pour servir sa cause et venger ses injures,
Ni le cœur assez droit, ni les mains assez pures.
Non, non, c'est à Dieu seul qu'il nous faut attacher.
Montrons Éliacin ; et, loin de le cacher, (1)
Que du bandeau royal sa tête soit ornée.
Je veux même avancer l'heure déterminée,
Avant que de Mathan le complot soit formé.

---

(1) *Montrons Éliacin ; et, loin de le cacher*, etc.

Que Joad ait de la confiance en Dieu, qu'il se livre lui-même aux dangers les plus certains, on ne peut qu'admirer une foi aussi intrépide et aussi inébranlable ; mais lui qui a été témoin du meurtre de tous les princes de la maison de David, devroit-il exposer Joas à la fureur de ses ennemis, à moins que Dieu ne le lui ait commandé expressément ?

SCÈNE VII.

JOAD, JOSABETH, AZARIAS.
suivi du Chœur et de plusieurs Lévites.

JOAD.

Hé bien, Azarias, le temple est-il fermé ?

AZARIAS.

J'en ai fait devant moi fermer toutes les portes.

JOAD.

N'y reste-t'il que vous et vos saintes cohortes ?

AZARIAS.

De ses parvis sacrés j'ai deux fois fait le tour.
Tout à fui (1) ; tous se sont séparés sans retour ;
Misérable troupeau qu'a dispersé la crainte ;
Et Dieu n'est plus servi que dans la tribu sainte.
Depuis qu'à Pharaon ce peuple est échapé,
Une égale terreur ne l'avoit point frapé.

---

(1) *Tout a fui.*

Malherbe faisoit fuir *de deux syllabes ;* l'académie reprit Corneille de l'avoir fait d'une seule. *Ménage approuva cette critique ; et Vaugelas, qui pensoit de même, reprocha depuis aux poëtes leur opiniâtreté à faire ce mot d'une syllabe.* Cet entêtement leur a réussi, selon Louis Racine, *remarq. tom. II. pag.* 261. Cet auteur observe avec raison qu'un monosyllabe est plus propre à exprimer une action vive et précipitée.

JOAD.

Peuple lâche en effet, et né pour l'esclavage.
Hardi contre Dieu seul (1)! Poursuivons notre ouvrage.
Mais qui retient encore ces enfans parmi nous?

UNE DES FILLES DU CHOEUR.

Hé! pourrions-nous, seigneur, nous séparer de vous?
Dans le temple de Dieu sommes-nous étrangères?
Vous avez près de vous nos pères et nos frères.

UNE AUTRE.

Hélas! si, pour venger l'opprobre d'Israël,
Nos mains ne peuvent pas, comme autrefois Jahel, (2)
Des ennemis de Dieu percer la tête impie,
Nous lui pouvons du moins immoler notre vie.
Quand vos bras combattront pour son temple attaqué,
Par nos larmes du moins il peut être invoqué.

JOAD.

Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta querelle!
Des prêtres, des enfans!.... O sagesse éternelle!
Mais si tu les soutiens, qui peut les ébranler?

---

(1) *Hardi contre Dieu seul!*

Il n'est guères au théâtre de caractère mieux soutenu que celui de Joad : c'est par-tout la même fermeté, la même confiance en Dieu ; c'est toujours celui qui a dit :

« Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte. »

(2) *Nos mains ne peuvent pas, comme autrefois Jahel*, etc.

Ceci est une allusion à la victoire que Jahel remporta sur Sisara, général de Jabin, roi de Chanaan. *Livre des juges*, chap. IV. verset 21.

Du tombeau, quand tu veux, tu sais nous rappeler. (1)
Tu frapes et guéris, tu perds et ressuscites.
Ils ne s'assurent point en leurs propres mérites; (2)
Mais en ton nom sur eux invoqué tant de fois,
En tes sermens jurés au plus saint de leurs rois, (3)
En ce temple où tu fais ta demeure sacrée,
Et qui doit du soleil égaler la durée.
Mais d'où vient que mon cœur frémit d'un saint effroi?
Est-ce l'esprit divin qui s'empare de moi? (4)

---

(1) *Du tombeau, quand tu veux, tu sais nous rappeler*, etc. Ce vers et le suivant sont une traduction du verset 2 du Liv. I. des rois, *chap.* 11. On retrouve la même idée au *chap. XVI.* du livre de la sagesse, verset 13. *Dominus mortificat et vivificat, deducit ad inferos et reducit.*

(2) *Ils ne s'assurent point en leurs propres mérites;* Le mot *mérites* au pluriel n'est consacré qu'à la dévotion, et seroit mal placé dans un autre sens.

(3) *En tes sermens jurés au plus saint de leurs rois,* On ne dit pas, à ce que nous croyons, *jurer un serment;* on ne dit pas mieux *un serment juré.* C'est un pléonasme.

(4) *Est-ce l'esprit divin qui s'empare de moi?*
C'est lui-même : il m'échauffe, etc.

Rousseau, dans une de ses odes sacrées, a fait une strophe semblable à celle-ci; rien de plus imposant et de plus majestueux.

Qu'aux accens de ma voix la terre se réveille.
Rois, soyez attentifs; peuples, ouvrez l'oreille :
Que l'univers se taise, et m'écoute parler.
Mes chants vont seconder les accords de ma lyre;
L'Esprit saint me pénètre, il m'échauffe, il m'inspire
Les grandes vérités que je vais révéler.

Liv. I. ode III.

C'est

C'est lui-même : il m'échauffe ; il parle ; mes yeux s'ouvrent ,
Et les siècles obscurs devant moi se découvrent.
Lévites , de vos sons prêtez-moi les accords ,
Et de vos mouvemens secondez mes transports.

LE CHOEUR *chante au son de la symphonie de tous les instrumens.*

Que du seigneur la voix se fasse entendre :
Et qu'à nos cœurs son oracle divin (1)
Soit ce qu'à l'herbe tendre
Est au printems la fraîcheur du matin.

JOAD.

Cieux, écoutez ma voix ; terre, prête l'oreille. (2)
Ne dis plus, ô Jacob, que ton seigneur sommeille.
Pécheurs, disparoissez : le seigneur se réveille. (3)

---

(1) *Et qu'à nos cœurs son oracle divin*, etc.

Idée empruntée d'un cantique de Moyse. *Fluat ut ros eloquium meum , quasi imber super herbam , et quasi stillæ super gramina.* Deuteronome , *chap. XXXII.* verset 2.

(2) *Cieux , écoutez ma voix : terre , prête l'oreille.*

Cette magnifique exclamation est la traduction du passage suivant d'un cantique de Moyse. *Audite , cæli , quæ loquor ; audiat terra verba oris mei.* Deuteronome , *chap. XXXII.* verset 1.

(3) *Pécheurs , disparoissez : le seigneur se réveille.*

C'est la formule religieuse des latins ,

Procul, ô, procul este, profani.

à laquelle paroît répondre cette imprécation du psalmiste : *deficiant peccatores à terrâ.* Pseaume CIII. verset 35.

(Ici la symphonie recommence : Joad reprend aussitôt la parole.)

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé ? (1)
Quel est dans ce lieu saint ce pontife égorgé ? (2)
Pleure, Jérusalem, pleure, cité perfide,
Des prophètes divins malheureuse homicide.
De son amour pour toi ton Dieu s'est dépouillé.
Ton encens à ses yeux est un encens souillé . . . . (3)
Où menez-vous ces enfans et ces femmes ? (4)
Le seigneur a détruit la reine des cités. (5)

---

(1) *Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé ?*

Ce vers se rapporte à Joas, dont le règne ne répondit point à l'heureuse éducation qu'il avoit reçue de Joad.

Le commencement de cette inspiration est prise de ce verset de Jérémie : *Quomodò obscuratum est aurum , mutatus est color optimus ?* etc. Chap. IV. verset 1.

(2) *Quel est dans ce lieu saint ce pontife égorgé ?*

Ceci a rapport à la mort de Zacharie, que Joas fit lapider dans le vestibule du temple. *Paralipomènes*, liv. II. chap. XXIV. versets 21 et 22.

(3) *Ton encens à ses yeux est un encens souillé....*

Incensum abominatio est, dit Isaïe, *chap. I.* verset 20. Rousseau a copié cette idée, liv. I. ode XI.

Votre encens n'est qu'une fumée
Qui déshonore mes autels.

(4) *Où menez-vous ces enfans et ces femmes ?*

Allusion à la captivité de Babylone, qui s'étendit sur toutes les parties du peuple Juif.

(5) *Le seigneur a détruit la reine des cités.*

Cette idée paroît empruntée du verset I. des lamentations de Jérémie. *Facta est quasi vidua domina gentium.*

Ses prêtres sont captifs, ses rois sont rejetés.
Dieu ne veut plus qu'on vienne à ses solemnités. (1)
Temple, renverse-toi : cèdres, jetez des flammes.
Jérusalem, objet de ma douleur,
Quelle main, en un jour, t'a ravi tous tes charmes ?
Qui changera mes yeux en deux sources de larmes,
Pour pleurer ton malheur ? (2)

AZARIAS.

O saint temple !

JOSABETH.

O David !

LE CHOEUR.

Dieu de Sion, rapèle,
Rapèle en sa faveur tes antiques bontés.

---

(1) *Dieu ne veut plus qu'on vienne à ses solemnités.*

Iniqui sunt cœtus vestri; calendas vestras et solemnitates odivit anima mea. Isaïe, *chap. I.* verset 14.

(2) *Qui changera mes yeux en deux sources de larmes,*
Pour pleurer ton malheur ?

Quis dabit... oculis meis fontem lacrymarum, dit le prophète Jérémie, *chap. IX.* verset 1. Tous les poëtes se sont presque disputé cette expression. Le poëte Moschus l'a employée dans l'idylle III. *Les déesses des fontaines*, dit-il, *ont pleuré dans les bois, et leurs pleurs se sont changés en eaux.* Racine paroît ici s'être rapproché d'Ovide, qui fait changer Biblis en fontaine à force de pleurer.

Sic lacrymis consumpta suis Phœbeïa Biblis
Vertitur in fontem.

Métamorphoses, liv. IX. vers 662.

(La symphonie recommence encore, et Joad un moment après l'interrompt.)

JOAD.

Quelle Jérusalem nouvelle (1)
Sort du fond du désert, brillante de clartés,
Et porte sur le front une marque immortelle?
Peuples de la terre, chantez :
Jérusalem renaît plus charmante et plus belle. (2)
D'où lui viennent de tous côtés
Ces enfans qu'en son sein elle n'a point portés? (3)
Lève, Jérusalem, lève ta tête altière.
Regarde tous ces rois de ta gloire étonnés.
Les rois des nations, devant toi prosternés,
De tes pieds baisent la poussière.
Les peuples à l'envi marchent à ta lumière.
Heureux qui pour Sion, d'une sainte ferveur
Sentira son ame embrasée!

---

(1) *Quelle Jérusalem nouvelle*
Sort du fond du désert, brillante de clartés, etc.
Cette interrogation prophétique est prise du cantique des cantiques. *Quæ est ista quæ ascendit per desertum sicut virgula fumi ex aromatibus myrrhæ et thuris*, etc. Chap. III. verset 6.

(2) *Jérusalem renaît plus charmante et plus belle.*
Ceci a rapport à l'etablissement de la nouvelle loi.

(3) *D'où lui viennent de tous côtés*
Ces enfans qu'en son sein elle n'a point portés?
Ce sont les Gentils.

Cieux, répandez votre rosée, (1)
Et que la terre enfante son sauveur.

JOSABETH.

Hélas! d'où nous viendra cette insigne faveur,
Si les rois de qui doit descendre ce sauveur....?

JOAD.

Préparez, Josabeth, le riche diadême
Que sur son front sacré David porta lui-même.
(*aux Lévites.*)
Et vous pour vous armer, suivez-moi dans ces lieux
Où se garde caché, loin des profanes yeux,

---

(1) *Cieux, répandez votre rosée*, etc.

Rorate, cœli, desuper, et nubes pluant justum, a dit Isaïe; *aperiatur terra et germinet salvatorem*, ch. XLV. verset 8. Le mot *germinet* est rendu ici par *enfante*, parce que, selon M. Bossuet, *le ciel et la terre s'unirent pour produire par un commun enfantement* celui qui est tout ensemble *céleste* et *terrestre*. Remarques de Louis Racine, *tom. II. pag.* 307.

Toute cette prophétie est de la plus haute poésie; c'est avec raison que M. de Marmontel dit *que nous n'avons rien dans notre langue qui approche de ce morceau dans le genre lyrique*. Poétique, *tom. II. pag.* 427. Au reste, rien de mieux amené que ce transport prophétique du grand-prêtre. Joad prévient par-là le découragement des lévites.

Une observation à faire sur tout cet acte, est que, si l'on en excepte la scène où Mathan vient demander Joas de la part d'Athalie, l'action semble languir un peu. En effet, toutes les autres scènes ne contiennent guères que des craintes et des doutes qui naissent bien du sujet, mais qui ne font pas marcher l'intrigue avec assez de rapidité.

Ce formidable amas de lances et d'épées, (1)
Qui du sang philistin jadis furent trempées,
Et que David vainqueur, d'ans et d'honneurs chargé,
Fit consacrer au Dieu qui l'avoit protégé.
Peut-on les employer pour un plus noble usage?
Venez, je veux moi-même en faire le partage.

SCÈNE VIII.

SALOMITH, LE CHŒUR.

SALOMITH.

Que de crainte, mes sœurs, que de troubles mortels!
Dieu tout-puissant, sont-ce là les prémices,
Les parfums et les sacrifices,
Qu'on devoit en ce jour offrir sur tes autels?

UNE DES FILLES DU CHOEUR.

Quel spectacle à nos yeux timides?
Qui l'eût cru qu'on dût voir jamais
Les glaives meurtriers, les lances homicides,
Briller dans la maison de paix?

---

(1) *Ce formidable amas de lances et d'épées*,
Traduction du passage suivant de l'écriture sainte. *Deditque Joiada sacerdos centurionibus lanceas clypeosque et peltas regis David, quas consecraverat in domo domini.* Paralipom. *liv. II. chap.* XXIII. verset 9; liv. IV. des rois, *chap.* XI. verset 10.

UNE AUTRE.

D'où vient que, pour son Dieu pleine d'indifférence, (1)
Jérusalem se taît en ce pressant danger ?
D'où vient, mes sœurs, que, pour nous protéger,
Le brave Abner au moins ne rompt pas le silence ?

SALOMITH.

Hélas! dans une cour où l'on n'a d'autres lois
Que la force et la violence ;
Où les honneurs et les emplois
Sont le prix d'une aveugle et basse obéissance,
Ma sœur, pour la triste innocence,
Qui voudroit élever sa voix ?

UNE AUTRE.

Dans ce péril, dans ce désordre extrême,
Pour qui prépare-t'on le sacré diadème ?

SALOMITH.

Le seigneur a daigné parler.
Mais ce qu'à son prophète il vient de révéler,
Qui pourra nous le faire entendre ?
S'arme-t'il pour nous défendre ?
S'arme-t'il pour nous accabler ?

TOUT LE CHŒUR *chante.*

O promesse ! ô menace ! ô ténébreux mystère !
Que de maux, que de biens sont prédits tour à tour !

---

(1) *D'où vient que, pour son Dieu pleine d'indifférence*, etc.
Les dix vers suivans ne se trouvent point dans l'édition *in-4°.* de 1691.

Comment peut-on avec tant de colère
Accorder tant d'amour ?

UNE VOIX *seule*.

Sion ne sera plus. Une flamme cruelle
Détruira tous ses ornemens.

UNE AUTRE VOIX *seule*.

Dieu protège Sion. Elle a pour fondemens
Sa parole éternelle.

LA PREMIÈRE.

Je vois tout son éclat disparoître à mes yeux.

LA SECONDE.

Je vois de toutes parts sa clarté répandue.

LA PREMIÈRE.

Dans un gouffre profond Sion est descendue.

LA SECONDE.

Sion a son front dans les cieux.

LA PREMIÈRE.

Quel triste abaissement !

LA SECONDE.

Quelle immortelle gloire ?

LA PREMIÈRE.

Que de cris de douleur !

LA SECONDE.

Que de chants de victoire !

UNE TROISIÈME.

Cessons de nous troubler. Notre Dieu quelque jour,
Dévoilera ce grand mystère.

TOUTES TROIS.

Révérons sa colère,
Espérons en son amour.

UNE AUTRE.

D'un cœur qui t'aime,
Mon Dieu, qui peut troubler la paix ?
Il cherche en tout ta volonté suprême,
Et ne se cherche jamais.
Sur la terre, dans le ciel même,
Est-il d'autre bonheur que la tranquille paix
D'un cœur qui t'aime ?

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

JOAS, JOSABETH, ZACHARIE, SALOMITH, UN LÉVITE, LE CHŒUR.

SALOMITH.

D'un pas majestueux, à côté de ma mère,
Le jeune Éliacin s'avance avec mon frère.
Dans ces voiles, mes sœurs, que portent-ils tous deux ?
Quel est ce glaive enfin qui marche devant eux ? (1)

JOSABETH, *à Zacharie.*

Mon fils, avec respect posez sur cette table
De notre sainte loi le livre redoutable.
Et vous aussi, posez, aimable Éliacin,
Cet auguste bandeau près du livre divin.
Lévite, il faut placer (Joad ainsi l'ordonne)
Le glaive de David auprès de sa couronne.

(1) *Quel est ce glaive enfin qui marche devant eux ?*
Il n'y a que la poésie qui puisse hasarder une pareille image, un *glaive qui marche*. C'est ainsi qu'on relève les moindres détails ; cet art appartient singulièrement à Racine.

JOAS.

Princesse, quel est donc ce spectacle nouveau?
Pourquoi ce livre saint, ce glaive, ce bandeau?
Depuis que le seigneur m'a reçu dans son temple,
D'un semblable appareil je n'ai point vu d'exemple.

JOSABETH, *en lui essayant le diadême.*

Tous vos doutes, mon fils, bientôt s'éclairciront.

JOAS.

Vous voulez essayer ce bandeau sur mon front?
Ah, princesse! gardez d'en profaner la gloire;
Du roi qui l'a porté respectez la mémoire.
Un malheureux enfant, aux ours abandonné....

JOSABETH, *en lui essayant une seconde fois le diadême.*

Laissez, mon fils, je fais ce qui m'est ordonné.

JOAS.

Mais j'entends les sanglots sortir de votre bouche. (1)
Princesse, vous pleurez! quelle pitié vous touche?
Est-ce qu'en holocauste aujourd'hui présenté,
Je dois, comme autrefois la fille de Jephté,
Du seigneur, par ma mort, appaiser la colère?
Hélas! un fils n'a rien qui ne soit à son père.

---

(1) *Mais j'entends les sanglots sortir de votre bouche.*

Un pareil sentiment d'inquiétude fait dire la même chose à Creuse par Ion. *Le soin que vous prenez de voiler votre front, les larmes que vous versez... me remplissent d'étonnement.* Ion d'Euripide, *acte I. scène* IV.

JOSABETH.

Voici qui vous dira les volontés des cieux. (1)
Ne craignez rien. Et nous, sortons tous de ces lieux. (2)

---

(1) *Voici qui vous dira les volontés des cieux.*

Pour *voici* celui *qui vous dira*. Louis Racine prétend que *cette manière de parler fait peine*, nous croyons qu'il a raison.

(2) *Et nous, sortons tous de ces lieux.*

Ici le chœur, témoin des préparatifs du couronnement, sort avec Josabeth pour laisser Joad seul avec Joas, parce qu'il est contre la vraisemblance qu'il reste sur la scène, dès qu'on y peut dire quelque chose qu'il ne doit point entendre. Cet artifice de Racine ressemble à celui de Sophocle, qui, dans Ajax, écarte le chœur du lieu de la scène, afin qu'Ajax puisse se tuer en présence du spectateur, sans que personne s'y oppose. *C'est un coup de maître* que le père Brumoy n'a point laissé échaper, *théâtre des Grecs, tom. III. pag.* 400, et dont l'abbé d'Aubignac a fait aussi l'éloge. *Pratique du théâtre, édition de Paris, in-4°. pag.* 475. C'est aussi, selon Racine lui-même, *le seul endroit des tragédies grecques où le chœur sort de la scène depuis qu'il y est entré. C'est un bel artifice du poëte*, ajoute-t'il, *parce que les dernières paroles d'Ajax étoient trop considérables, pour être cachées aux yeux du spectateur.* Sophocle de Racine, appartenant à la biblioth. du roi, pag. 34.

SCÈNE II.

JOAD, JOAS.

JOAS, *courant dans les bras du grand-prêtre.*

Mon père !

JOAD.

Hé bien, mon fils ?

JOAS.

Qu'est-ce donc qu'on prépare ? (1)

JOAD.

Il est juste, mon fils, que je vous le déclare.
Il faut que vous soyez instruit, même avant tous,
Des grands desseins de Dieu sur son peuple et sur vous.

---

(1) *Qu'est-ce donc qu'on prépare ?*

On trouve dans l'Ajax de Sophocle une situation à peu près semblable. Ajax, prêt à se donner la mort, fait venir son fils : il lui souhaite un sort plus heureux que le sien, il l'engage à lui ressembler ; il le félicite aussi de n'avoir point à souffrir des maux dont il est la victime ; il lui conseille d'aimer la vertu. Il termine enfin cette scène attendrissante par recommander à ses soldats de faire monter ce jeune prince sur le trône de ses pères ; il remet à son fils ses armes, son épée, *etc.* Mais cette scène, toute belle qu'elle est, ne cause pas le même attendrissement que celle de Racine, parce que le fils d'Ajax ne fait qu'un rôle muet dans la pièce grecque : ce rôle n'est pas à la vérité sans effet, mais il en fait beaucoup moins que celui de Joas.

Armez-vous d'un courage et d'une foi nouvelle.
Il est tems de montrer cette ardeur et ce zèle
Qu'au fond de votre cœur mes soins ont cultivés,
Et de payer à Dieu ce que vous lui devez.
Sentez-vous cette noble et généreuse envie ?

JOAS.

Je me sens prêt, s'il veut, de lui donner ma vie.

JOAD.

On vous a lu souvent l'histoire de nos rois.
Vous souvient-il, mon fils, quelles étroites lois
Doit s'imposer un roi digne du diadême ?

JOAS.

Un roi sage (ainsi Dieu l'a prononcé lui-même) (1)
Sur la richesse et l'or ne met point son appui,
Craint le seigneur son Dieu, sans cesse a devant lui
Ses préceptes, ses lois, ses jugemens sévères,
Et d'injustes fardeaux n'accable point ses frères.

JOAD.

Mais sur l'un de ces rois s'il vous falloit régler,
A qui choisiriez-vous, mon fils, de ressembler ?

---

(1) *Un roi sage, (ainsi Dieu l'a prononcé lui-même)*

Tout ce que dit Joas paroit emprunté du chap. XVIII. du deuteronome. *Cùm fuerit constitutus (rex) non multiplicabit sibi equos... non habebit... argenti et auri pondera... describet sibi deuteronomium legis hujus in volumine ... et habebit secum, legetque omnibus diebus vitæ suæ, ut discat timere Dominum deum suum, et custodire verba et ceremonias ejus*, etc. versets 16, 19.

JOAS.

David, pour le seigneur, plein d'un amour fidèle,
Me paroît des grands rois le plus parfait modèle.

JOAD.

Ainsi dans leurs excès vous n'imiteriez pas
L'infidèle Joram, l'impie Okosias ?

JOAS.

O mon père !

JOAD.

Achevez, dites ; que vous en semble ?

JOAS.

Puisse périr comme eux quiconque leur ressemble !
(*Joad se prosterne à ses pieds.*)
Mon père, en quel état vous vois-je devant moi ?

JOAD.

Je vous rends le respect que je dois à mon roi.
De votre aïeul David, Joas, rendez-vous digne.

JOAS.

Joas ! Moi ?

JOAD, *se relevant.*

Vous saurez par quelle grâce insigne,
D'une mère en fureur Dieu trompant le dessein,
Quand déjà son poignard étoit dans votre sein,
Vous choisit, vous sauva du milieu du carnage.
Vous n'êtes pas encore échapé de sa rage.
Avec la même ardeur qu'elle voulut jadis
Perdre en vous le dernier des enfans de son fils,

A vous faire périr sa cruauté s'attache,
Et vous poursuit encor sous le nom qui vous cache.
Mais sous vos étendards j'ai déjà su ranger
Un peuple obéissant et prompt à vous venger.
Entrez, généreux chefs des familles sacrées,
Du ministère saint tour à tour honorées.

SCÈNE III.

JOAD, JOAS, AZARIAS, ISMAEL, TROIS AUTRES CHEFS DES LÉVITES.

JOAD.

Roi, voilà vos vengeurs contre vos ennemis. (1)
Prêtres, voilà le roi que je vous ai promis. (2)

(1) *Roi, voilà vos vengeurs contre vos ennemis.*

L'idée de cette scène est prise de l'écriture sainte. *Anno autem septimo misit Joiada, et assumens centuriones et milites introduxit ad se in templum Domini, pepigitque cum eis fœdus : et adjurans eos in domo domini, ostendit eis filium regis.* Liv. IV. des rois, chap. XI. verset 4. *Et posuit super eum diadema et testimonium : feceruntque eum regem et unxerunt, et plaudentes manu, dixerunt, vivat rex.* Ibid. verset 12.

(2) *Prêtres, voilà le roi que je vous ai promis.*

Joseph, dit Louis Racine, fait tenir le même langage à Joad. *Voilà votre roi, c'est le seul reste de la maison de David; il doit régner à jamais sur vous, selon la prédiction du seigneur.* Remarques, *tom. II. pag.* 308. Ce qui revient à peu près à ce que dit Joad dans le livre des paralipomènes.

AZARIAS.

AZARIAS.

Quoi ! c'est Éliacin ?

ISMAEL.

Quoi ! cet enfant aimable....

JOAD.

Est des rois de Juda l'héritier véritable,
Dernier né des enfans du triste Okosias,
Nouri, vous le savez, sous le nom de Joas.
De cette fleur si tendre et sitôt moissonnée,
Tout Juda, comme vous, plaignant la destinée,
Avec ses frères morts le crut envelopé.
Du perfide couteau comme eux il fut frapé ;
Mais Dieu du coup mortel sut détourner l'atteinte,
Conserva dans son cœur la chaleur presque éteinte,
Permit que, des bourreaux trompant l'œil vigilant,
Josabeth dans son sein l'emportât tout sanglant,
Et n'ayant de son vol que moi seul pour complice,
Dans le temple cachât l'enfant et la nourice.

JOAS.

Hélas ! de tant d'amour et de tant de bienfaits,
Mon père, quel moyen de m'acquitter jamais ?

JOAD.

Gardez pour d'autres tems cette reconnoissance.
Voilà donc votre roi, votre unique espérance.

Ecce filius David regnabit, sicut locutus est Dominus super filios David. Chap. XXIII. verset 3.

J'ai pris soin jusqu'ici de vous le conserver,
Ministres du seigneur, c'est à vous d'achever.
Bientôt de Jézabel la fille meurtrière,
Instruite que Joas voit encor la lumière,
Dans l'horreur du tombeau viendra le replonger.
Déjà, sans le connoître, elle veut l'égorger.
Prêtres saints, c'est à vous de prévenir sa rage.
Il faut finir des Juifs le honteux esclavage,
Venger vos princes morts, relever votre loi,
Et faire aux deux tribus reconnoître leur roi.
L'entreprise, sans doute, est grande et périlleuse.
J'attaque sur son trône une reine orgueilleuse,
Qui voit sous ses drapeaux marcher un camp nombreux
De hardis étrangers, d'infidèles Hébreux.
Mais ma force est au Dieu dont l'intérêt me guide. (1)
Songez qu'en cet enfant tout Israël réside.
Déjà ce Dieu vengeur commence à la troubler;
Déjà trompant ses soins, j'ai su vous rassembler.
Elle nous croit ici sans armes, sans défense.
Couronons, proclamons Joas en diligence.
De là, du nouveau prince intrépides soldats,
Marchons, en invoquant l'arbitre des combats;
Et, réveillant la foi dans les cœurs endormie,
Jusques dans son palais cherchons notre ennemie.

---

(1) *Mais ma force est au dieu dont l'intérêt me guide.*

Il faudroit, à ce que nous croyons; *ma force est dans le Dieu*; car Joad n'entend pas ici que *sa force est à Dieu*, mais que *Dieu fait toute sa force*. Remarques de Louis Racine, *tom. II. pag.* 262.

Ce discours de Joad est de la plus grande beauté.

Et quels cœurs si plongés dans un lâche sommeil,
Nous voyant avancer dans ce saint appareil,
Ne s'empresseront pas à suivre notre exemple ?
Un roi que Dieu lui-même a nouri dans son temple,
Le successeur d'Aaron, de ses prêtres suivi,
Conduisant au combat les enfans de Lévi ;
Et, dans ces mêmes mains des peuples révérées,
Les armes au seigneur par David consacrées.
Dieu, sur ses ennemis, répandra la terreur.
Dans l'infidèle sang baignez-vous sans horreur. (1)
Frapez et Tyriens, et même Israélites.
Ne descendez-vous pas de ces fameux lévites,
Qui, lorsqu'au Dieu du Nil le volage Israël
Rendit dans le désert un culte criminel,
De leurs plus chers parens saintement homicides,
Consacrèrent leurs mains dans le sang des perfides,
Et par ce noble exploit vous acquirent l'honneur
D'être seuls employés aux autels du Seigneur ?
Mais je vois que déjà vous brûlez de me suivre.

---

(1) *Dans l'infidèle sang baignez-vous sans horreur.*
Frapez et Tyriens, etc.

Cette maxime est un peu singulière dans la bouche d'un prêtre. Ne pourroit-on pas lui dire ce qu'Abner dit à Mathan, acte II. scène v.

« Hé quoi, *Joad!* D'un prêtre est-ce là le langage ? *etc.*
» Vous, ministre de paix dans les tems de colère !...
» Le sang à votre gré coule trop lentement ! »

En effet, il nous semble que la conduite de Joad est plutôt celle d'un politique que d'un prêtre inspiré par le zèle de la religion.

Jurez donc, avant tout, sur cet auguste livre, (1)
A ce roi que le ciel vous redonne aujourd'hui,
De vivre, de combattre, et de mourir pour lui.

AZARIAS, *au bout de la table, ayant la main sur le livre saint.*

Oui, nous jurons ici, pour nous, pour tous nos frères,
De rétablir Joas au trône de ses pères,
De ne poser le fer entre nos mains remis,
Qu'après l'avoir vengé de tous ses ennemis.
Si quelque transgresseur enfreint cette promesse,
Qu'il éprouve, grand Dieu ! ta fureur vengeresse ;
Qu'avec lui ses enfans, de ton partage exclus,
Soient au rang de ces morts que tu ne connois plus.

JOAD.

Et vous, à cette loi, votre règle éternelle,
Roi, ne jurez-vous pas d'être toujours fidèle ?

JOAS.

Pourrois-je à cette loi ne me pas conformer ?

JOAD.

O mon fils ! de ce nom j'ose encor vous nommer :

---

(1) *Jurez donc, avant tout, sur cet auguste livre*, etc.

Le reste de cet acte n'est que le dévelopement de ce qui est renfermé dans le verset suivant. *Eduxerunt filium regis et imposuerunt ei diadema et testimonium, dederuntque ei in manu ejus tenendam legem, et constituerunt eum regem. Unxitque eum Joiadas pontifex.* Paralipomen. *liv. II. chap.* XXIII. verset 11.

Souffrez cette tendresse, et pardonnez aux larmes
Que m'arrachent pour vous de trop justes alarmes.
Loin du trône nouri, de ce fatal honneur, (1)
Hélas ! vous ignorez le charme empoisonneur ;
De l'absolu pouvoir vous ignorez l'ivresse,
Et des lâches flateurs la voix enchanteresse.
Bientôt ils vous diront que les plus saintes lois,
Maîtresses du vil peuple, obéissent aux rois ;
Qu'un roi n'a d'autre frein que sa volonté même ;
Qu'il doit immoler tout à sa grandeur suprême ;
Qu'aux larmes, au travail le peuple est condamné,
Et d'un sceptre de fer veut être gouverné ;
Que, s'il n'est opprimé, tôt ou tard il opprime.
Ainsi de piège en piège, et d'abîme en abîme,
Corrompant de vos mœurs l'aimable pureté,
Ils vous feront enfin haïr la vérité ;
Vous peindront la vertu sous une affreuse image.
Hélas ! ils ont des rois égaré le plus sage. (2)
Promettez sur ce livre, et devant ces témoins,
Que Dieu sera toujours le premier de vos soins ;

---

(1) *Loin du trône nouri, de ce fatal honneur,*
Hélas ! vous ignorez, etc.

On ne peut s'empêcher d'admirer ce morceau, tant les vers en sont simples et naturels. On peut le comparer à l'ode de Rousseau sur la véritable grandeur des rois.

(2) *Hélas ! ils ont des rois égaré le plus sage.*

Ce vers est si touchant et si pathétique, qu'on ne peut l'entendre sans éprouver une émotion délicieuse. On en fit l'application à Louis XIV. Ce trait de sentiment coupe heureusement toute cette foule de préceptes.

Que sévère aux méchans, et des bons le refuge,
Entre le pauvre et vous, vous prendrez Dieu pour juge;
Vous souvenant, mon fils, que, caché sous ce lin,
Comme eux vous fûtes pauvre, et comme eux orphelin.

JOAS, *au milieu de la table, ayant la main sur le livre saint.*

Je promets d'observer ce que la loi m'ordonne.
Mon Dieu! punissez-moi, si je vous abandonne. (1)

JOAD.

Venez, de l'huile sainte il faut vous consacrer.
Paroissez, Josabeth, vous pouvez vous montrer.

SCÈNE IV.

JOSABETH, ZACHARIE, SALOMITH, JOAD, JOAS, AZARIAS, ISMAEL, TROIS AUTRES CHEFS DES LÉVITES, LE CHŒUR.

JOSABETH, *embrassant Joas.*

O ROI, fils de David!

JOAS.

O mon unique mère!
Venez, cher Zacharie, embrasser votre frère.

---

(1) *Mon Dieu! punissez-moi, si je vous abandonne.*
Ion dit à peu près la même chose. *Plaise aux dieux que je ne cesse jamais d'être attaché au culte d'Apollon, ou du moins que dès ce moment mon bonheur finisse.* Acte I. scène II.

JOSABETH, *à Zacharie.*

Aux pieds de votre roi, prosternez-vous, mon fils.
(Zacharie se jète aux pieds de Joas.)

JOAD, *pendant qu'ils s'embrassent.*

Enfans, ainsi toujours puissiez-vous être unis ! (1)

JOSABETH, *à Joas.*

Vous savez donc quel sang vous a donné la vie ?

JOAS.

Et je sais quelle main sans vous me l'eût ravie.

JOSABETH.

De votre nom, Joas, je puis donc vous nommer.

JOAS.

Joas ne cessera jamais de vous aimer.

LE CHOEUR.

Quoi ! c'est-là ....

JOSABETH.

C'est Joas.

JOAD.

Écoutons ce lévite.

---

(1) *Enfans, ainsi toujours puissiez-vous être unis !*
On a critiqué ce vers, en disant qu'il fait pressentir l'ingratitude de Joas. Le spectateur est supposé ne pas savoir ce qui est arrivé dans la suite. En effet, ce vers ne doit signifier rien autre chose sinon que Joas ne doit point oublier sur le trône celui qu'il a long tems appelé son frère.

SCÈNE V.

JOSABETH, ZACHARIE, SALOMITH, JOAD, JOAS, AZARIAS, ISMAEL, UN LÉVITE, TROIS AUTRES CHEFS DES LÉVITES, LE CHŒUR.

UN LÉVITE.

J'IGNORE contre Dieu quel projet on médite ;
Mais l'airain menaçant frémit de toutes parts.
On voit luire des feux parmi des étendards,
Et sans doute Athalie assemble son armée.
Déjà même au secours toute voie est fermée.
Déjà le sacré mont où le temple est bâti,
D'insolens Tyriens est par-tout investi.
L'un d'eux, en blasphémant, vient de nous faire entendre
Qu'Abner est dans les fers, et ne peut nous défendre.

JOSABETH, *à Joas.*

Cher enfant, que le ciel en vain m'avoit rendu,
Hélas! pour vous sauver j'ai fait ce que j'ai pu.
Dieu ne se souvient plus de David votre père.

JOAD, *à Josabeth.*

Quoi! vous ne craignez pas d'attirer sa colère,
Sur vous, et sur ce roi si cher à votre amour!
Et quand Dieu, de vos bras l'arrachant sans retour,
Voudroit que de David la maison fût éteinte,
N'êtes-vous pas ici sur la montagne sainte,

Où le père des Juifs, sur son fils innocent,
Leva, sans murmurer, un bras obéissant,
Et mit sur un bûcher ce fruit de sa vieillesse,
Laissant à Dieu le soin d'accomplir sa promesse,
Et lui sacrifiant, avec ce fils aimé,
Tout l'espoir de sa race en lui seul renfermé?
Amis, partageons-nous. Qu'Ismaël en sa garde
Prenne tout le côté que l'orient regarde; (1)
Vous, le côté de l'ourse; et vous, de l'occident;
Vous, le midi. Qu'aucun, par un zèle imprudent,
Découvrant mes desseins, soit prêtre, soit lévite,
Ne sorte avant le tems, et ne se précipite:
Et que chacun enfin, d'un même esprit poussé,
Garde, en mourant, le poste où je l'aurai placé.
L'ennemi nous regarde, en son aveugle rage,
Comme de vils troupeaux réservés au carnage,
Et croit ne rencontrer que désordre et qu'effroi.
Qu'Azarias par-tout accompagne le roi.

(*à Joas.*)

Venez, cher rejeton d'une vaillante race,
Remplir vos défenseurs d'une nouvelle audace.
Venez du diadême à leurs yeux vous couvrir,

---

(1) *Qu'Ismaël en sa garde*
Prenne tout le côté que l'orient regarde, etc.

Dans l'écriture sainte, Joad fait à peu près les mêmes dispositions. *Tertia pars vestrûm ... erit in portis; tertia verò pars ad domum regis; et tertia ad portam quæ appellatur fundamenti.* Paralipomen. *chap. XXIII.* verset 5.

Et périssez du moins en roi, s'il faut périr. (1)
(à un lévite.)
Suivez-le, Josabeth. Vous, donnez-moi ces armes.
(au Chœur.)
Enfans, offrez à Dieu vos innocentes larmes.

SCÈNE VI.

SALOMITH, LE CHŒUR.

LE CHŒUR *chante.*

PARTEZ, enfans d'Aaron, partez.
Jamais plus illustre querelle
De vos aïeux n'arma le zèle.
Partez, enfans d'Aaron, partez;
C'est votre roi, c'est Dieu pour qui vous combattez.

UNE VOIX *seule.*

Où sont les traits que tu lances,
Grand Dieu, dans ton juste courroux?
N'es-tu plus le Dieu jaloux?
N'es-tu plus le Dieu des vengeances?

(1) *Et périssez du moins en roi, s'il faut périr.*
Ce vers est très-beau; mais le sentiment qu'il renferme n'est-il pas au-dessus de la portée d'un enfant de huit ans? Peut-on bien lui faire comprendre comment un *roi* doit *périr?* Il est vrai que Joas, par son éducation, n'est pas un enfant ordinaire : d'ailleurs, la fermeté de Joad communique à tout ce qui l'environne l'enthousiasme qui l'anime.

UNE AUTRE.

Où sont, Dieu de Jacob, tes antiques bontés ?
Dans l'horreur qui nous environne
N'entends-tu que la voix de nos iniquités ?
N'es-tu plus le Dieu qui pardonne ?

LE CHOEUR.

Où sont, Dieu de Jacob, tes antiques bontés ?

UNE VOIX *seule.*

C'est à toi que, dans cette guerre,
Les flèches des méchans prétendent s'adresser.
Faisons, disent-ils, cesser
Les fêtes de Dieu sur la terre.
De son joug importun délivrons les mortels ;
Massacrons tous ses saints, renversons ses autels.
Que de son nom, que de sa gloire
Il ne reste plus de mémoire.
Que ni lui, ni son christ ne règnent plus sur nous.

LE CHOEUR.

Où sont les traits que tu lances,
Grand Dieu, dans ton juste courroux ?
N'es-tu plus le Dieu jaloux ?
N'es-tu plus le Dieu des vengeances ?

UNE VOIX *seule.*

Triste reste de nos rois,
Chère et dernière fleur d'une tige si belle,
Hélas! sous le couteau d'une mère cruelle
Te verrons-nous tomber une seconde fois ?

Prince aimable, dis-nous, si quelque ange au berceau
Contre tes assassins prit soin de te défendre ;
Ou si dans la nuit du tombeau
La voix du Dieu vivant a ranimé ta cendre ?

UNE AUTRE.

D'un père et d'un aïeul contre toi révoltés,
Grand Dieu ! les attentats lui sont-ils imputés ?
Est-ce que sans retour ta pitié l'abandonne ?

LE CHOEUR.

Où sont, Dieu de Jacob, tes antiques bontés ?
N'es-tu plus le Dieu qui pardonne ?

UNE DES FILLES DU CHOEUR, *sans chanter.*

Chères sœurs, n'entendez-vous pas
Des cruels Tyriens la trompette qui sonne ?

SALOMITH.

J'entends même les cris des barbares soldats ;
Et d'horreur j'en frissonne.
Courons, fuyons, retirons-nous (1)
A l'ombre salutaire
Du redoutable sanctuaire.

---

(1) *Courons, fuyons, retirons-nous.*

Ce chœur nous semble plus foible que tous les autres.

Cet acte est très-beau. Le couronnement de Joas, qui en fait la principale partie, est une des choses les plus touchantes et les plus grandes que nous connoissions au théâtre.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZACHARIE, SALOMITH, LE CHŒUR.

SALOMITH.

Cher Zacharie, hé bien ! que nous apprenez-vous ?

ZACHARIE.

Redoublez au Seigneur votre ardente prière ;
Peut-être nous touchons à notre heure dernière.
Pour l'horrible combat, ma sœur, l'ordre est donné.

SALOMITH.

Que fait Joas ?

ZACHARIE.

Joas vient d'être couroné.
Le grand-prêtre a sur lui répandu l'huile sainte.
O ciel ! dans tous les yeux quelle joie étoit peinte,
A l'aspect de ce roi racheté du tombeau !
Ma sœur, on voit encor la marque du couteau.
On voit paroître aussi sa fidelle nourice,
Qui, cachée en un coin de ce vaste édifice,
Gardoit ce cher dépôt, et n'avoit de ses soins
Que les yeux de ma mère, et que Dieu pour témoins.

Nos lévites pleuroient de joie et de tendresse,
Et mêloient leurs sanglots à leurs cris d'allégresse.
Lui, parmi ces transports, affable et sans orgueil,
A l'un tendoit la main, flatoit l'autre de l'œil,
Juroit de se régler par leurs avis sincères,
Et les appeloit tous ses pères ou ses frères.

SALOMITH.

Ce secret au dehors est-il aussi semé ?

ZACHARIE.

Ce secret dans le temple est encor renfermé.
Des enfans de Lévi la troupe partagée,
Dans un profond silence aux portes s'est rangée.
Tous doivent à la fois précipiter leurs pas,
Et crier pour signal : vive le roi Joas.
Mais mon père défend que le roi se hasarde,
Et veut qu'Azarias demeure pour sa garde.
Cependant Athalie, un poignard à la main,
Rit des foibles remparts de nos portes d'airain.
Pour les rompre, elle attend les fatales machines,
Et ne respire enfin que sang et que ruines.
Quelques prêtres, ma sœur, ont d'abord proposé
Qu'en un lieu souterrein, par nos pères creusé,
On renfermât du moins notre arche précieuse.
O crainte, a dit mon père, indigne, injurieuse !
L'arche qui fit tomber tant de superbes tours,
Et força le Jourdain de rebrousser son cours,
Des dieux des nations tant de fois triomphante,
Fuiroit donc à l'aspect d'une femme insolente !

Ma mère, auprès du roi, dans un trouble mortel,
L'œil, tantôt sur ce prince et tantôt vers l'autel,
Muette, et succombant sous le poids des alarmes,
Aux yeux les plus cruels arracheroit des larmes.
Le roi, de tems en tems, la presse entre ses bras,
La flate.... Chères sœurs, suivez toutes mes pas;
Et s'il faut aujourd'hui que notre roi périsse,
Allons, qu'un même sort avec lui nous unisse.

SALOMITH.

Quelle insolente main frape à coups redoublés?
Qui fait courir ainsi les lévites troublés?
Quelle précaution leur fait cacher leurs armes?
Le temple est-il forcé?

ZACHARIE.

Dissipez vos alarmes.
Dieu nous envoye Abner.

SCÈNE II.

JOAD, JOSABETH, ABNER, ZACHARIE, SALOMITH, ISMAEL, DEUX LÉVITES, LE CHŒUR.

JOAD.

En croirai-je mes yeux,
Cher Abner? Quel chemin a pu jusqu'en ces lieux
Vous conduire au travers d'un camp qui nous assiége?
On disoit que d'Achab la fille sacrilége

Avoit, pour assurer ses projets inhumains,
Chargé d'indignes fers vos généreuses mains.

ABNER.

Oui, seigneur, elle a craint mon zèle et mon courage.
Mais c'est le moindre prix que me gardoit sa rage.
Dans l'horreur d'un cachot par son ordre enfermé,
J'attendois que, le temple en cendres consumé, (1)
De tant de flots de sang non encore assouvie,
Elle vînt m'affranchir d'une importune vie,
Et retrancher des jours qu'auroit dû mille fois
Terminer la douleur de survivre à mes rois.

JOAD.

Par quel miracle a-t'on obtenu votre grace?

ABNER.

Dieu dans ce cœur cruel sait seul ce qui se passe.
Elle m'a fait venir, et d'un air égaré : (2)

---

(1) *J'attendois que, le temple en cendres consumé,*
De tant de flots de sang non encore assouvie, etc.

Doit-on mettre de suite deux participes qui appartiennent à deux substantifs différens? Le mot *consumé* qui se rapporte au temple, et *assouvie* qui se rapporte à Athalie, jètent de l'obscurité dans la phrase.

(2) *Elle m'a fait venir, et d'un air égaré :* etc.

Abner étoit en prison. Athalie le fait sortir, pour aller dire à Joad de lui remettre Joas. Si Athalie a craint ce guerrier, pourquoi l'envoie-t'elle à Joad dans l'instant le plus critique pour elle? Elle devroit, à ce que nous croyons, se servir du ministère d'un homme qui ne lui eût point été suspect.

Tu

Tu vois de mes soldats tout ce temple entouré,
Dit-elle; un feu vengeur va le réduire en cendre;
Et ton Dieu contre moi ne le sauroit défendre.
Ses prêtres toutefois (mais il faut se hâter),
A deux conditions, peuvent se racheter.
Qu'avec Éliacin on mette en ma puissance
Un trésor dont je sais qu'ils ont la connoissance, (1)
Par votre roi David autrefois amassé,
Sous le sceau du secret au grand-prêtre laissé.
Va, dis-leur qu'à ce prix je leur permets de vivre.

JOAD.

Quel conseil, cher Abner, croyez-vous qu'on doit suivre?

ABNER.

Et tout l'or de David, s'il est vrai qu'en effet
Vous gardiez de David quelque trésor secret;
Et tout ce que, des mains de cette reine avare,
Vous avez pu sauver et de riche et de rare,
Donnez-le. Voulez-vous que d'impurs assassins
Viennent briser l'autel, brûler les chérubins,
Et, portant sur notre arche une main téméraire,
De votre propre sang souiller le sanctuaire?

---

(1) *Un trésor dont je sais qu'ils ont la connoissance,*
L'avarice est une passion basse, qui ne devoit point trouver place dans une tragédie; mais le spectateur est si occupé du danger de Joas, qu'il ne voit que lui; il ne pense qu'à l'effet, sans songer au moyen qui l'a produit.

JOAD.

Mais siéroit-il, Abner, à des cœurs généreux, (1)
De livrer au supplice un enfant malheureux,
Un enfant que Dieu même à ma garde confie,
Et de nous racheter aux dépens de sa vie?

ABNER.

Hélas! Dieu voit mon cœur. Plût à ce Dieu puissant
Qu'Athalie oubliât un enfant innocent;
Et que du sang d'Abner sa cruauté contente
Crût calmer par ma mort le ciel qui la tourmente!
Mais que peuvent pour lui vos inutiles soins?
Quand vous périrez tous, en périra-t'il moins?
Dieu vous ordonne-t'il de tenter l'impossible?
Pour obéir aux lois d'un tyran inflexible,
Moïse, par sa mère au Nil abandonné,
Se vit, presqu'en naissant, à périr condamné:
Mais Dieu le conservant, contre toute espérance,
Fit par le tyran même élever son enfance.
Qui sait ce qu'il réserve à votre Éliacin;
Et si, lui préparant un semblable destin,
Il n'a point de pitié déjà rendu capable,
De nos malheureux rois l'homicide implacable?

---

(1) *Mais siéroit-il, Abner, à des cœurs généreux*, etc. C'est ici que le caractère de Joad est dans toute sa beauté. Il est sur le point d'être brûlé dans son temple, s'il ne livre Joas: rien ne peut l'engager à cette perfidie. Voilà sans doute le parfait héroïsme.

Du moins (et Josabeth, comme moi, l'a pu voir),
Tantôt à son aspect je l'ai vu s'émouvoir.
J'ai vu de son courroux tomber la violence.

(*à Josabeth.*)

Princesse, en ce péril vous gardez le silence?
Hé quoi! pour un enfant qui vous est étranger,
Souffrez-vous que, sans fruit, Joad laissé égorger
Vous, son fils, tout ce peuple, et que le feu dévore
Le seul lieu sur la terre où Dieu veut qu'on l'adore?
Que feriez-vous de plus, si des rois vos aïeux (1)
Ce jeune enfant étoit un reste précieux?

JOSABETH, *bas à Joad.*

Pour le sang de ses rois vous voyez sa tendresse.
Que ne lui parlez-vous?

JOAD.

Il n'est pas tems, princesse. (2)

---

(1) *Que feriez-vous de plus, si des rois vos aïeux*
Ce jeune enfant étoit un reste précieux?

Il est un peu étonnant que Joad, qui connoît si bien l'attachement d'Abner pour ses rois, tarde tant à lui déclarer que Joas est le seul trésor qu'il cache dans son temple.

(2) *Il n'est pas tems, princesse.*

Que d'art, que de prudence dans la conduite de Joad! On tremble pour Joas, pour son defenseur, pour sa famille, pour le temple du vrai Dieu; le danger est au comble: On croit que Joad va céder aux pressantes sollicitations d'Abner, et qu'il va découvrir son secret: point du tout, l'ombre du mystère n'en devient que plus épaisse; l'impatience et les alarmes du spectateur n'en sont que plus vives.

ABNER.

Le tems est cher, seigneur, plus que vous ne pensez.
Tandis qu'à me répondre ici vous balancez,
Mathan, près d'Athalie étincelant de rage,
Demande le signal, et presse le carnage.
Faut-il que je me jète à vos sacrés genoux?
Au nom du lieu si saint qui n'est ouvert qu'à vous,
Lieu terrible, où de Dieu la majesté repose,
Quelque dure que soit la loi qu'on vous impose, (1)
De ce coup imprévu songeons à nous parer.
Donnez-moi seulement le tems de respirer.
Demain, dès cette nuit, je prendrai des mesures
Pour assurer le temple, et venger ses injures....
Mais je vois que mes pleurs et que mes vains discours
Pour vous persuader sont un foible secours.
Votre austère vertu n'en peut être frapée.
Hé bien! trouvez-moi donc quelqu'arme, quelqu'épée;
Et qu'aux portes du temple, où l'ennemi m'attend,
Abner puisse du moins mourir en combattant.

JOAD.

Je me rends. Vous m'ouvrez un avis que j'embrasse.
De tant de maux, Abner, détournons la menace.

---

(1) *Quelque dure que soit la loi qu'on vous impose*, etc.
Tous ces *quelque*, *que*, *qu'on*, rendent ce vers un peu désagréable. On peut dire la même chose du vers suivant, qui se trouve plus bas :

« Hé bien! trouvez-moi donc *quelqu'*arme, *quelqu'*épée. »
Ce sont peut-être les seuls de cette espèce qui se trouvent dans Athalie.

Il est vrai, de David un trésor est resté,
La garde en fut commise à ma fidélité.
C'étoit des tristes Juifs l'espérance dernière,
Que mes soins vigilans cachoient à la lumière;
Mais puisqu'à votre reine il faut le découvrir,
Je vais la contenter, nos portes vont s'ouvrir.
De ses plus braves chefs qu'elle entre accompagnée,(1)
Mais de nos saints autels qu'elle tienne éloignée
D'un ramas d'étrangers l'indiscrète fureur.
Du pillage du temple épargnez-moi l'horreur.

---

(1) *De ses plus braves chefs qu'elle entre accompagnée.*

On a prétendu que le stratagême dont se sert Joad n'est pas dans le caractère d'un homme droit, et qui met sa confiance en Dieu. On a dit que, si Joad étoit sûr que Dieu vengeroit lui-même sa cause, il n'étoit pas besoin qu'il eût recours à la fourberie; on ajoute qu'il rend le brave Abner l'instrument d'une perfidie, en se servant de lui pour amener Athalie dans les piéges qu'il lui tendoit; qu'enfin Athalie ayant épargné le temple, le grand-prêtre et sa famille, il est un peu dur de lui faire poser les armes pour la massacrer. Cette critique est spécieuse : mais elle est bien réfutée par le salut de Joas, qui pouvoit être la victime de la barbare Athalie, et par la nécessité où sont tous les sujets d'un roi légitime de prendre en main sa défense.

Athalie assiége Joad, elle est aux portes du temple; qu'elle dise un mot, et le temple est en cendre. En se mettant à la place de Joad, on conviendra qu'il n'avoit d'autre parti à prendre que celui qu'il a pris.

Quant à ce qui regarde Abner, qu'importe qu'Athalie le croye complice de l'artifice dont il est l'instrument, puisqu'il ignore tout ce projet, et qu'il croit travailler au bien public?

Des prêtres, des enfans lui feroient-ils quelqu'ombre ?
De sa suite avec vous qu'elle règle le nombre.
Et quant à cet enfant si craint, si redouté,
De votre cœur, Abner, je connois l'équité :
Je vous veux devant elle expliquer sa naissance.
Vous verrez s'il le faut remettre en sa puissance,
Et je vous ferai juge entre Athalie et lui.

ABNER.

Ah! je le prends déjà, seigneur, sous mon appui.
Ne craignez rien. Je cours vers celle qui m'envoie.

SCÈNE III.

JOAD, JOSABETH, ZACHARIE, SALOMITH, ISMAEL, DEUX LÉVITES, LE CHŒUR.

JOAD.

GRAND Dieu! voici ton heure, on t'amène ta proie. (1)
Ismaël, écoutez. (*il lui parle à l'oreille.*)

JOSABETH.

Puissant maître des cieux,
Remets-lui le bandeau dont tu couvris ses yeux,

(1) *Grand Dieu! voici ton heure, on t'amène ta proie.*

De scène en scène l'effroi redouble et va toujours croissant, il se fait même sentir très-vivement à la lecture. Quelle comparaison de ce dénouement en action à ces actes froids et chargés de récits ! Quelle leçon pour nos poëtes qui, sans lecture et sans étude, veulent tout devoir à leur imagination !

Lorsque, lui dérobant tout le fruit de son crime,
Tu cachas dans mon sein cette tendre victime.

JOAD.

Allez, sage Ismaël, ne perdez point de tems.
Suivez de point en point ces ordres importans.
Sur-tout, qu'à son entrée, et que sur son passage,
Tout d'un calme profond lui présente l'image.
Vous, enfans, préparez un trône pour Joas. (1)
Qu'il s'avance suivi de nos sacrés soldats.
Faites venir aussi sa fidelle nourice,
Princesse, et de vos pleurs que la source tarisse.

(*à un lévite.*)

Vous, dès que cette reine, ivre d'un fol orgueil,
De la porte du temple aura passé le seuil,
Qu'elle ne pourra plus retourner en arrière,
Prenez soin qu'à l'instant la trompette guerrière
Dans le camp ennemi jète un subit effroi.
Appelez tout le peuple au secours de son roi;

On ne sauroit trop le dire, cette facilité stérile éteindra le bon goût en France; les bonnes choses sont si rares, que les plus grands génies doivent toujours se défier de ce qu'ils font trop aisément.

(1) *Vous, enfans, préparez un trône pour Joas.*

Le trône dont se servent ordinairement les comédiens, rend ces ordres peu vraisemblables; est-il naturel qu'on puisse dresser en si peu de tems un trône aussi pompeux? Ce trône ne devroit être qu'un siége élevé.

Et faites retentir jusques à son oreille
De Joas conservé l'étonnante merveille.
Il vient.

SCÈNE IV.

JOAS, JOAD, JOSABETH, ZACHARIE, SALOMITH, AZARIAS, TROUPES DE PRÊTRES ET DE LÉVITES, LE CHŒUR.

JOAD.

Lévites saints, prêtres de notre Dieu,
Par-tout, sans vous montrer, environnez ce lieu. (1)
Et, laissant à mes soins gouverner votre zèle,
Pour paroître, attendez que ma voix vous appelle.
(*Ils se cachent tous.*)
Roi, je crois qu'à vos vœux cet espoir est permis,
Venez voir à vos pieds tomber vos ennemis.
Celle dont la fureur poursuivit votre enfance,
Vers ces lieux à grands pas pour vous perdre s'avance.
Mais ne la craignez point. Songez qu'autour de vous
L'ange exterminateur est debout avec nous. (2)

---

(1) *Lévites saints, prêtres de notre Dieu*, etc.
Levitæ autem circumdent regem habentes singuli arma sua, etc. Paralipomen. *liv. II. chap.* XXIII. verset 7.

(2) *Songez qu'autour de vous*, etc.
Cette image, puisée dans l'écriture sainte, est d'une grande énergie : les préparatifs mystérieux de Joad la rendent terrible.

Montez sur votre trône, et... Mais la porte s'ouvre.
Permettez un moment que ce voile vous couvre. (1)
(*Il tire un rideau.*)
Vous changez de couleur, princesse! (2)

JOSABETH.

Ah! sans pâlir,
Puis-je voir d'assassins le temple se remplir?
Quoi! ne voyez-vous pas quelle nombreuse escorte....

JOAD.

Je vois que du saint temple on referme la porte.
Tout est en sûreté.

---

(1) *Montez sur votre trône, et.... Mais la porte s'ouvre.*
Permettez un moment que ce voile vous couvre.

Ces deux vers ont trop l'air d'amener le dénouement ; ils empêchent que le coup de théâtre ne fasse tout son effet.

(2) *Vous changez de couleur, princesse!*

Ce trait peint bien le caractère de Joad. Quelle tranquillité d'ame, quelle fermeté, lorsque le trouble et la mort l'assiégent et l'environnent! Ces petits détails ne sont rien pour le commun des lecteurs ; ils renferment, comme on voit des beautés supérieures : elles servent à caractériser le vrai génie, qui n'épargne rien pour rendre sa peinture achevée.

SCÈNE V.

ATHALIE, ABNER, JOAS *caché derrière le rideau*, JOAD, JOSABETH, *suite d'Athalie.*

ATHALIE, *à Joad.*

Te voilà, séducteur,
De ligues, de complots pernicieux auteur,
Qui dans le trouble seul as mis tes espérances,
Éternel ennemi des suprêmes puissances;
En l'appui de ton Dieu tu t'étois reposé.
De ton espoir frivole es-tu désabusé?
Il laisse en mon pouvoir et son temple et ta vie.
Je devrois, sur l'autel, où ta main sacrifie,
Te...(1) Mais du prix qu'on m'offre il faut me contenter.
Ce que tu m'as promis songe à l'exécuter.
Cet enfant, ce trésor, qu'il faut qu'on me remette,
Où sont-ils?

---

(1) *Je devrois, sur l'autel où ta main sacrifie,*
Te...

Cette réticence d'Athalie fait ici le même effet que le

Quos ego... Sed motos præstat componere fluctus.

de Virgile. On voit sans cesse combien Racine savoit mettre à profit la lecture des anciens poëtes.

L'intérêt et la terreur augmentent encore. Que peut faire Joad? Cette incertitude cause le plus grand plaisir, quand on la voit cesser comme on l'a souhaité.

JOAD.

Sur le champ tu seras satisfaite.
Je te les vais montrer l'un et l'autre à la fois.
(*Le rideau se tire.*)
Paroissez, cher enfant, digne sang de nos rois. (1)

Le rideau étant tiré, on voit Joas sur son trône; sa nourice est à genoux à sa droite; Azarias, l'épée à la main, est debout à sa gauche, et près de lui Zacharie et Salomith sont à genoux sur les degrés du trône; plusieurs lévites, l'épée à la main, sont rangés sur les côtés.

Connois-tu l'héritier du plus saint des monarques,
Reine? De ton poignard connois du moins ces marques,

(1) *Paroissez, cher enfant, digne sang de nos rois.*

Ce coup de théâtre est frapant, c'est le dernier coup que le poëte ait porté à l'attendrissement du spectateur; car l'instant où Joas est amené devant Athalie, et celui où Joad se prosterne aux pieds de ce jeune prince, excitent la même émotion et font le même plaisir.

Ce dénouement si simple, si naturel et si frapant est le seul que Racine ait mis en action; il ressemble au dénouement de l'Électre de Sophocle, mais il est bien moins tragique. Oreste, chez le poëte grec, s'est introduit à la cour d'Égyste, pour demander lui-même le prix destiné à l'assassin d'Oreste. Pendant que Clytemnestre envoie chercher son époux, qui est peu éloigné du lieu de la scène, Oreste la poignarde. Égiste, à son arrivée, veut témoigner sa joie à celui qui s'est chargé du soin de tuer Oreste; il entre dans le palais pour voir sa victime, il lève le voile qui couvre Clytemnestre, il reçoit en même tems la mort de la main d'Oreste qu'il croyoit dans le tombeau.

Voilà ton roi, ton fils, le fils d'Okosias.
Peuples, et vous, Abner, reconnoissez Joas.

ABNER.

Ciel !

ATHALIE, *à Joad.*

Perfide !

JOAD.

Vois-tu cette Juive fidelle,
Dont tu sais bien qu'alors il suçoit la mamelle ?
Il fut par Josabeth à ta rage enlevé.
Ce temple le reçut, et Dieu l'a conservé.
Des trésors de David voilà ce qui me reste.

ATHALIE.

Ta fourbe à cet enfant, traître, sera funeste.
D'un fantôme odieux, soldats, délivrez-moi.

JOAD.

Soldats du Dieu vivant, défendez votre roi.

Ici le fond du théâtre s'ouvre. On voit le dedans du temple, et les lévites armés entrent de tous côtés sur la scène.

ATHALIE.

Où suis-je ? O trahison ! ô reine infortunée ! (1)
D'armes et d'ennemis je suis environnée !

---

(1) *Où suis-je ? O trahison ! ô reine infortunée !*
D'armes et d'ennemis je suis environnée !
Ce vers est la traduction du passage suivant.
Audivit autem Athalia vocem populi currentis ; et ingressa ad turbas... vidit regem stantem super tribunal juxta morem,

JOAD.

Tes yeux cherchent en vain, tu ne peux échaper, (1)
Et Dieu de toutes parts a su t'envelopper.
Ce Dieu, que tu bravois, en nos mains t'a livrée.
Rends-lui compte du sang dont tu t'es enivrée. (2)

ATHALIE.

Quoi! la peur a glacé mes indignes soldats?

---

et cantores et tubas propè eum, omnemque populum terræ lætantem et canentem tubis; et scidit vestimenta sua, clamavitque: conjuratio! conjuratio! IVe livre des rois, *ch.* XI. versets 13, 14. Paralipomènes, *liv. II. chap.* XXIII. verset 13.

Clytemnestre, dans une situation pareille, fait la même exclamation. *Hélas!... mes amis, vous n'êtes pas ici! mon palais est rempli d'assassins!* Electre de Sophocle, *acte V. scène* II.

(1) *Tes yeux cherchent en vain, tu ne peux échaper*, etc. Ion dit de même à Creuse, qui s'est refugiée dans le temple d'Apollon: *Ne vous flatez point que l'autel d'Apollon, que ce temple puissent vous faire échaper au supplice.* Euripide, *acte V. scène* II.

(2) *Rends-lui compte du sang dont tu t'es enivrée.* Cette situation est terrible, elle fait frissonner le spectateur aussi bien qu'Athalie.

On trouve dans Esther une apostrophe semblable à celle-ci. C'est Esther qui parle à Aman:

Misérable! le Dieu vengeur de l'innocence,
Tout prêt à te juger, tient déjà sa balance.
Bientôt ton juste arrêt te sera prononcé.
Tremble. Son jour approche, et ton règne est passé.

Lâche Abner, dans quel piége as-tu conduit mes pas? (1)

ABNER.

Reine, Dieu m'est témoin....

ATHALIE.

Laisse-là ton Dieu, traître,
Et venge-moi.

ABNER, *se jetant aux pieds de Joas.*

Sur qui? Sur Joas! sur mon maître!

ATHALIE.

Lui Joas? Lui ton roi? Songez, méchans, songez
Que mes armes encor vous tiennent assiégés.
J'entends à haute voix tout mon camp qui m'appelle.
On vient à mon secours. Tremblez, troupe rebelle.

---

(1) *Lâche Abner, dans quel piège as-tu conduit mes pas?* Il faut convenir qu'Abner paroît mériter un peu ce reproche : le rôle qu'il joue ici sans le savoir, n'est pas digne d'un guerrier.

SCÈNE VI.

ATHALIE, JOAS, JOAD, ISMAEL, *et tous les acteurs de la scène précédente.*

ISMAEL, *à Joad.*

SEIGNEUR, le temple est libre, et n'a plus d'ennemis.
L'étranger est en fuite, et le Juif est soumis.
Comme le vent dans l'air dissipe la fumée,
La voix du Tout-puissant a chassé cette armée.
Nos lévites, du haut de nos sacrés parvis,
D'Okosias au peuple ont annoncé le fils,
Ont conté son enfance au glaive dérobée,
Et la fille d'Achab dans le piége tombée.
Par-tout en même tems la trompette a sonné;
Et ses sons et leurs cris, dans son camp étonné,
Ont répandu le trouble et la terreur subite,
Dont Gédéon frapa le fier Madianite.
Les Tyriens, jetant armes et boucliers,
Ont par-divers chemins disparu les premiers.
Quelques Juifs éperdus ont aussi pris la fuite.
Mais de Dieu sur Joas admirant la conduite,
Le reste à haute voix s'est pour lui déclaré.
Enfin, d'un même esprit tout le peuple inspiré,
Femmes, vieillards, enfans, s'embrassant avec joie, (1)

(1) *Femmes, vieillards, enfans, s'embrassant avec joie, Bénissent le seigneur*, etc.

On lit au quatrième livre des rois : *Lætatusque est omnis*

Bénissent le Seigneur, et celui qu'il envoie.
Tous chantent de David le fils ressuscité.
Baal est en horreur dans la sainte cité.
De son temple profane on a brisé les portes.
Mathan est égorgé.

ATHALIE.

Dieu des Juifs, tu l'emportes! (1)
Oui, c'est Joas, je cherche en vain à me tromper;
Je reconnois l'endroit où je le fis fraper. (2)
Je vois d'Okosias et le port et le geste;
Tout me retrace enfin un sang que je déteste.
David, David triomphe. Achab seul est détruit. (3)
Impitoyable Dieu, toi seul as tout conduit!

---

populus terræ et civitas conquievit. Chap. XI. verset 20. Et plus haut : *Ingressusque est omnis populus terræ templum Baal... Mathan quoque sacerdotem Baal occiderunt coram altari.* Ibid. verset 18.

(1) *Dieu des Juifs, tu l'emportes!*
Cette exclamation est sublime. C'est le *Christe, vicisti*, de Julien l'Apostat.

(2) *Je reconnois l'endroit où je le fis fraper.*
Il est un peu difficile, dans le trouble où est Athalie, qu'elle reconnoisse l'endroit où elle a *frapé* Joas. Mais au théâtre il faut se prêter un peu à l'illusion.

(3) *David, David triomphe. Achab seul est détruit.*
C'est le fond de la pensée de Virgile :

Ferus omnia Jupiter Argos
Transtulit.
Énéide, liv. II. vers 340.

C'est

C'est toi qui, me flatant d'une vengeance aisée, (1)
M'as, vingt fois en un jour, à moi-même opposée :
Tantôt pour un enfant excitant mes remords,
Tantôt m'éblouissant de tes riches trésors,
Que j'ai craint de livrer aux flammes, au pillage.
Qu'il règne donc ce fils, ton soin et ton ouvrage!
Et que, pour signaler son empire nouveau,
On lui fasse en mon sein enfoncer le couteau.
Voici ce qu'en mourant lui souhaite sa mère.
Que dis-je souhaiter? Je me flate, j'espère,
Qu'indocile à ton joug, fatigué de ta loi,
Fidèle au sang d'Achab, qu'il a reçu de moi,
Conforme à son aïeul, à son père semblable,
On verra de David l'héritier détestable
Abolir tes honneurs, profaner ton autel,
Et venger Athalie, Achab et Jézabel. (2)

(*Athalie sort, les lévites la suivent.*)

---

(1) *C'est toi qui, me flatant d'une vengeance aisée*, etc.
Creuse fait à Apollon la même apostrophe. *Dieu perfide! tu te fis un jeu de tromper ma confiance.* Ion d'Euripide, *act. III.* *scène* III.

(2) *Et venger Athalie, Achab et Jézabel.*
Tout ce que dit Athalie est effectivement arrivé. Peut-être n'est-il pas adroit d'avoir fait entrevoir que Joas, pour lequel on s'est le plus intéressé, se rendra coupable de pareilles horreurs. Agrippine, dans ses imprécations, prédit à Néron l'abîme où ses cruautés le précipiteront; mais ce monstre est peint avec des couleurs si odieuses, que le spectateur est charmé qu'on lui fasse pressentir la juste punition que cet empereur doit recevoir de ses crimes.

JOAD.

Qu'à l'instant hors du temple elle soit emmenée, (1)
Et que sa sainteté n'en soit point profanée.
Allez, sacrés vengeurs de vos princes meurtris,
De leur sang par sa mort faire cesser les cris.
Si quelque audacieux embrasse sa querelle,
Qu'à la fureur du glaive on le livre avec elle.

SCÈNE VII.

JOAS, JOAD, JOSABETH, ABNER, *et tous les acteurs de la scène précédente.*

JOAS, *descendu de son trône.*

Dieu, qui voyez mon trouble et mon affliction, (2)
Détournez loin de moi sa malédiction,

---

(1) *Qu'à l'instant hors du temple elle soit emmenée*, etc.

Ceci est conforme au récit de l'écriture sainte. *Præcepit autem Joiada centurionibus... et dit eis : educite eàm extra septa templi.... Imposueruntque ei manus..... et interfecta est ibi.* Et plus haut : *Si quis autem ingressus fuerit septum templi, interficiatur.* IV[e] livre des rois, *chap.* XI. versets 15, 16, 7. Paralipomènes, *liv. II. chap.* XXIII. versets 14 *et* 15.

Électre, dans Sophocle, donne les mêmes ordres. *Allez : faites périr Égiste, jetez son corps aux chiens.* Acte V. scène V.

(2) *Dieu, qui voyez mon trouble*

Dans plusieurs éditions, et notamment dans celle de 1760, on lit : *Dieux, qui voyez mon trouble et mon affliction*, etc. C'est une faute d'impression des plus grossières.

Et ne souffrez jamais qu'elle soit accomplie ;
Faites que Joas meure avant qu'il vous oublie.

JOAD, *aux lévites.*

Appelez tout le peuple, et montrons-lui son roi ;
Qu'il lui vienne en ses mains renouveler sa foi.
Roi, prêtres, peuple, allons, pleins de reconnoissance,
De Jacob avec Dieu confirmer l'alliance ;
Et, saintement confus de nos égaremens,
Nous rengager à lui par de nouveaux sermens.
Abner, auprès du roi reprenez votre place.

SCÈNE DERNIÈRE.

JOAS, JOAD, UN LÉVITE, *et tous les acteurs de la scène précédente.*

JOAD, *au lévite.*

Hé bien! de cette impie a-t'on puni l'audace?

UN LÉVITE.

Le fer a de sa vie expié les horreurs.
Jérusalem, long-tems en proie à ses fureurs,
De son joug odieux à la fin soulagée,
Avec joie en son sang la regarde plongée.

JOAD.

Par cette fin terrible, et due à ses forfaits,

Apprenez, roi des Juifs, et n'oubliez jamais (1)
Que les rois dans le ciel ont un juge sévère,
L'innocence un vengeur, et l'orphelin un père.

---

(1) *Apprenez, roi des Juifs, et n'oubliez jamais*, etc. Cette apostrophe aux rois est traduite du pseaume II. *Et nunc, reges, intelligite, erudimini qui judicatis terram.* verset 10. Cet acte est trop frapant pour en faire remarquer la pompe et la simplicité; c'est le seul que Racine ait osé mettre en action : c'est aussi le plus beau de ses derniers actes.

FIN.

EXAMEN

D'ATHALIE.

Tout le monde s'accorde à regarder Athalie comme la plus parfaite de toutes les tragédies. En effet, jamais plus grand intérêt ne fut dévelopé par une action plus simple et mieux conduite ; la fureur d'Athalie, la tendresse de Josabeth, l'audace de Mathan, la noble franchise d'Abner, la fermeté de Joad, tout paroît concourir au même but.

Le rôle d'Athâlie est un de ceux qui produit le plus d'effet; celui de Josabeth est foible; mais peut-être eût-il nui à l'effet général de l'ensemble, s'il eût été plus marqué. Le personnage d'Abner a paru inutile : on a dit qu'il ne servoit qu'à donner à Athalie des conseils qu'elle ne suit pas, et qu'à amener, sans le savoir, le dénouement de la pièce. Celui de Mathan auroit pu être un peu plus essentiel, mais on a observé qu'il parloit beaucoup et qu'il ne faisoit rien, et qu'il auroit dû faire connoître sa méchanceté plutôt par ses actions que par ses discours.

Le rôle du grand-prêtre a essuyé le plus de critiques : c'est qu'on a jugé sa conduite par comparaison avec nos mœurs ; au lieu qu'il falloit se borner à examiner si elle étoit conforme aux principes de la théocratie sous laquelle il vivoit. On a dit qu'il *sembloit trop s'éloigner du caractère de douceur qui doit*

faire l'essence de son ministère, et qu'on pourroit l'accuser d'un fanatisme trop féroce dans la manière dont il parle à Mathan. On n'a pas fait attention que Joad étant le pontife d'une religion sainte, qui interdit tout commerce avec l'impie, il ne pouvoit parler à Mathan avec plus de modération. On a prétendu encore que Joad, *sujet d'Athalie, n'auroit point dû conspirer contre elle*, ni ordonner son supplice *sans consulter Dieu*. Il est vrai que dans l'écriture sainte on ne voit point que Dieu ait commandé à Joad de détrôner Athalie et de la tuer; mais on y lit que Dieu avoit jugé cette reine cruelle dans sa colère, et qu'elle étoit comprise dans l'anathême prononcé contre Jézabel; on y voit aussi que Joad savoit que Joas étoit le seul héritier de David. Quel crime dès-lors peut-on lui faire d'avoir rétabli ce jeune prince sur le trône de ce saint roi, en faisant périr celle qui l'occupoit injustement? Il est sûr que Racine auroit pû se passer du détour qu'il emploie pour attirer Athalie dans le temple; il auroit mieux fait aussi de ne point exposer Abner aux reproches qu'Athalie lui fait; mais la noble confiance de Joad en Dieu, l'horreur qu'il ressent pour les ennemis du sang de ses rois, son attachement pour le reste précieux de leur postérité, le courage avec lequel il s'expose aux plus grands dangers pour le rétablir sur le trône de ses pères, l'élévation de son ame, sa fierté, sa véhémence, le pathétique de ses discours, enfin son inspiration, qu'on regardera toujours comme l'essor le plus sublime de la poésie, feront à jamais disparoître toutes les critiques.

Le rôle de Joas est un des plus attendrissans du théâtre ; c'étoit une entreprise assez hardie de faire paroître un enfant sur la scène : la plus grande difficulté consistoit à le faire parler d'une manière intéressante et convenable à son âge.

Le style d'Athalie ressemble à l'action ; il est grand sans enflure, simple et naturel sans cesser d'être noble et fort ; on n'y voit point de faux brillans, point d'ornemens ambitieux, pas une pensée fausse, point de vers épiques, point de récits surchargés, nulle sentence isolée, très-peu ou presque point de vers mal faits ou hors du style de la tragédie : on y rencontre au contraire de la chaleur, une éloquence vive et mâle, de la plénitude et de l'onction ; enfin tous les mérites sont si bien réunis dans cette pièce, qu'ils font de ce style le modèle le plus parfait, et malheureusement le plus difficile à imiter pour tous ceux qui veulent écrire en vers.

EXAMEN GÉNÉRAL
DU THÉATRE DE RACINE.

En parcourant le théâtre de Racine, on a pu observer que le génie de ce poëte, en passant d'un sujet à un autre, prenoit chaque fois un nouvel essor. Ce n'est point dans la Thébaïde ni dans Alexandre qu'il faut commencer à étudier les progrès qu'il fit dans son art; ces deux pièces seront toujours regardées comme les essais d'un jeune homme qui renfermoit au dedans de lui-même un génie plein de chaleur et de sentiment, mais qui n'osoit s'élever au dessus de ceux qui couroient la même carrière que lui. Racine ne les perdit de vue que dans Andromaque. Ce fut dans cette pièce, qu'après avoir puisé dans leurs sources les grâces du langage de Rome et d'Athènes, il étala toutes les richesses de son génie et l'inimitable sensibilité de son ame. On vit alors, pour la première fois, l'amour en fureur s'exprimer avec une force et une véhémence dont Racine n'avoit trouvé de modèle que chez les Grecs; et la tendresse vive et naturelle d'une épouse et d'une mère emprunter, pour s'expliquer, les grâces les plus touchantes du sentiment. Au tableau si vif, si simple et si touchant d'une femme captive, qui renonce aux honneurs du trône pour rester fidelle à ses sermens, Racine fit succéder Britannicus. On vit dans cette pièce une mère ambitieuse et jalouse, prête à sacrifier son fils à la crainte de

perdre l'autorité qu'elle partageoit avec lui ; et ce fils, si digne d'une telle mère, rompre insensiblement les nœuds qui l'attachoient à elle, et fouler aux pieds tous les sentimens de la nature pour satisfaire une passion frivole. Le génie de Racine parut n'avoir fait, dans cette pièce, que peu ou point de progrès du côté de la perfection de l'art; mais on s'apperçut qu'il avoit gagné beaucoup du côté de la peinture des mœurs, du pathétique dans le discours, et de la vérité dans les caractères.

Racine n'avoit peint l'amour que dans ses désordres ; il s'attacha dans Bérénice à faire voir qu'il est des hommes qui conservent assez de force au milieu de ses transports, pour ne pas lui sacrifier tous leurs devoirs. En traitant ce sujet, ce poëte s'apperçut sans doute que l'amour de Titus, d'Antiochus et de Bérénice n'ayant pas le caractère d'une véritable passion, ce ressort ne donneroit aucun mouvement à sa pièce. Elle réussit cependant ; c'est qu'on ne peut s'empêcher d'admirer l'adresse et la souplesse du génie de Racine, qui trouva l'art d'intéresser jusqu'à la fin dans un sujet où la matière étoit toujours prête à lui manquer.

Libre de choisir ses héros, ce poëte reprit un nouvel essor. Un amant épris passionément de son objet, et placé sans cesse entre la mort ou la nécessité de renoncer à sa passion, lui fournit l'idée de Bajazet : Racine montra dans la conduite de cette pièce autant d'adresse que dans Bérénice ; mais on observa qu'il n'avoit pas réussi, comme dans Andromaque, à peindre les fureurs de l'amour, et que cette tragédie,

précieuse par ses détails, et sur-tout par le caractère d'Acomat, avoit une touche plus molle et plus efféminée que toutes ses autres pièces.

Un champ plus grand s'ouvrit pour Racine dans Mithridate; son vol parut d'autant plus hardi, qu'on ne l'avoit point cru capable de répandre sur les caractères de ses héros cette fierté mâle qu'on croyoit n'appartenir qu'à Corneille. Ce sujet si noble et si beau sembloit devoir marcher sans le secours de l'amour. Racine, qui avoit tant de talent pour développer cette passion, trouva le secret de lui faire jouer un rôle dans cette pièce. Il y peignit une princesse jeune et vertueuse, aimée à la fois du père et des enfans, condamnée à la mort au moment où elle venoit de sacrifier aux promesses qu'elle lui avoit faites, les sentimens de tendresse qu'elle avoit eus depuis pour un de ses fils. Ici le génie de Racine parut s'être beaucoup avancé dans l'art d'enchaîner les scènes les unes aux autres, et de lier un épisode à l'action. Ce qui surprit davantage, ce fut de voir un des héros les plus célèbres de l'antiquité, peint en grand avec toutes ses foiblesses.

C'étoit ainsi que l'auteur immortel d'Iphigénie s'élevoit par degrés à la connoissance de tous les mouvemens du cœur, et s'instruisoit en même tems dans l'art si difficile de les bien exprimer. Il fit entrer dans le rôle d'Iphigénie les traits différens qu'il avoit comme répandus dans les rôles de Monime, d'Atalide, de Bérénice et de Junie. La politique d'Acomat servit de modèle à celle d'Ulysse; ce sont cependant

deux hommes d'un génie et d'un caractère fort différens : mais ayant un intérêt égal à réussir dans leurs vues, ils prennent à peu près les mêmes moyens d'y parvenir. La différence qu'on y apperçoit, c'est que la politique d'Acomat, plus essentielle que celle d'Ulysse, est à peine sentie par ceux auxquels elle doit le plus servir, et qu'elle est traversée sans cesse par les fautes qu'ils commettent; au lieu que dans Iphigénie, la politique d'Ulysse est détruite par tout ce que la tendresse maternelle et la noble fermeté d'Achille peuvent employer de force et d'éloquence.

Racine, dans Bajazet n'avoit fait qu'ébaucher la peinture d'un amant agité par la crainte de perdre ce qu'il aime; il montra dans le rôle d'Achille, exposé aux mêmes périls, qu'il savoit donner aux mouvemens du cœur l'expression qui leur est propre; mais que, tous les hommes n'étant pas également affectés dans le même danger, on ne devoit pas peindre leurs troubles et leurs embarras avec les mêmes couleurs.

Cette attention du poëte à faire parler ses acteurs conformément à leur caractère, se remarqua sur-tout dans Clytemnestre. Cette reine est dans la même situation qu'Andromaque : toutes deux réclament les droits de la nature et du sang; mais celle-ci, douce et tendre, émeut par la sensibilité de son ame et le charme inexprimable de ses pleurs; au lieu que Clytemnestre étonne et déchire le cœur du spectateur par la force et l'éloquence de ses discours, et le trouble impétueux de sa fureur et de ses cris.

Le génie de Racine planoit alors au-dessus de tous

les poëtes. Dans ce degré de gloire il n'étoit guères possible de présumer qu'il pût s'élever plus haut. Phèdre parut : c'étoit une mère amoureuse du fils de son époux, et subjuguée par sa passion, malgré les efforts qu'elle avoit faits pour la surmonter. Ici Racine parut s'être surpassé lui-même dans la peinture de ce caractère ; mais soit par la foiblesse de tous ses autres acteurs, soit par la conduite de l'action, il se trouva bien au-dessous d'Iphigénie. Ce défaut se fit encore plus remarquer dans Esther, pièce froide, dans laquelle ce poëte ne fit de progrès que du côté du style et de l'enchantement des vers. On craignit dès-lors que Racine ne vît flétrir ses lauriers en touchant au terme de sa course : mais il se releva dans Athalie avec tant d'éclat, qu'on lui pardonnera toujours les fautes légères dans lesquelles il est tombé, en faveur de cette dernière pièce.

Il faut cependant accorder aux censeurs de Racine, que ce poëte n'a point eu, dans l'ordonnance de ses plans, une composition assez forte ni assez hardie ; qu'on n'apperçoit dans ses pièces que peu ou point de grands mouvemens : qu'il est souvent plus tendre que pathétique, plus fin, plus délicat que vigoureux : qu'on y trouve des situations peu tragiques, de petits moyens, des ressorts peu dignes de la tragédie, des épisodes froids ou languissans, des cinquièmes actes foibles, des héros toujours amoureux, des confidens inutiles et sans caractère, des personnages ressemblans dans la manière de sentir et de s'exprimer, de la galanterie au lieu de la véritable passion, enfin des récits

et des discours à la place du spectacle et de l'action. Mais nous dirons aussi que personne n'a été plus maître de sa matière, plus heureux dans les dévelopemens, plus fait pour lier un épisode à l'action, et pour amener ou reculer à son gré une catastrophe : qu'aucun homme n'a su peindre avec plus de vérité les passions tendres, faire parler ses acteurs d'une manière plus noble et plus naturelle, tirer d'un fond mince un parti favorable, mettre à profit ses fautes, ou les couvrir avec art : enfin que personne n'a eu un génie plus souple, plus fin et plus adroit. Nous ajouterons ensuite que Racine est le premier poëte qui ait su dégager la scène de ces amours froids et postiches qui déshonoroient les sujets les plus graves : qu'il a le plus contribué à faire sortir notre poésie de l'état de médiocrité où elle étoit; qu'il a seul déterminé les bornes qui doivent séparer le naturel et le familier; que, si l'on ne voit point dans son dialogue de ces réparties vives *qui ressemblent à des coups d'escrime*, on y trouve par-tout de la force, de l'élégance, de la noblesse, de la vérité, des beautés toujours égales, et un charme inexprimable; qu'on apperçoit, il est vrai, quelque ressemblance entre les caractères de Britannicus, Bajazet, Xipharès et Hippolyte; de Bérénice, Monime, Junie, Athalide et Iphigénie; mais qu'on n'y en trouve aucune entre Burrhus et Abner, Pyrrhus, Mithridate et Néron, Acomat et Joad, Agrippine, Andromaque, Phèdre et Athalie; enfin que, si ce grand homme n'a pas eu, au même degré que Corneille, ce caractère de force et d'élévation qu'on ad-

mire dans Cinna, Pompée et les Horaces, il a eu seul un très-grand nombre de qualités qui lui sont propres; et qu'il sera toujours regardé chez tous les poëtes lettrés comme le modèle des versificateurs et des poëtes, et, selon M. de Voltaire, comme l'écrivain qui a le plus approché de la perfection.

ŒUVRES
DIVERSES,
EN VERS ET EN PROSE.

PRÉFACE

PRÉFACE
DES ÉDITEURS.

En 1660, le mariage de Louis XIV. avec une princesse d'Espagne, fut célébré par un très-grand nombre de pièces en vers, et par une ode de Racine, intitulée : *la Nymphe de la Seine*. Cette pièce n'étoit point son premier essai : mais elle contribua beaucoup à le faire connoître. Chapelain, qui étoit alors l'oracle du bon goût, la lut, et encouragea l'auteur à la publier, en y faisant quelques changemens. La docilité avec laquelle Racine se rendit à ses avis, lui valut la protection de M. Colbert, une bourse de cent louis de la part du roi, et une pension de 600 liv. Ainsi, c'est vraisemblablement à la manière flateuse dont Chapelain parla à M. Colbert de ce jeune poëte, que nous devons les chef-d'œuvres immortels de Racine. Ce ne sont point les récompenses qui font les grands hommes; ce sont les encouragemens.

Quatre ans après, Racine publia *la Renommée aux Muses*. Boileau, auquel M. le Vasseur communiqua cette ode, y fit quelques observations qui ne furent pas inutiles à Racine. Cette nou-

velle pièce fut très-bien accueillie ; elle mérita à Racine une gratification de 600 livres de la part de Louis XIV. M. le comte de Saint-Aignan fut si satisfait de cette ode, qu'il fit inviter l'auteur à le venir voir.

L'idylle de la paix fut composée en 1685, à l'occasion d'une fête que M. le marquis de Seignelai donna à Louis XIV. Racine avoit renoncé depuis long-tems à la poésie; mais comment refuser un homme qui l'avoit comblé de ses bienfaits? Il fut bien payé de cette complaisance par ses succès. M. le chancelier d'Aguesseau disoit, que *l'antiquité n'offroit rien d'aussi parfait* en ce genre *que* l'idylle sur la paix. *Mémoires sur la vie de Jean Racine*, pag. 167.

ŒUVRES DIVERSES, EN VERS ET EN PROSE.

LA NYMPHE DE LA SEINE.

ODE A LA REINE.

Grande reine, de qui les charmes
S'assujétissent tous les cœurs,
Et, de nos discordes vainqueurs,
Pour jamais ont tari nos larmes;
Princesse, qui voyez soupirer dans vos fers
Un roi qui de son nom remplit tout l'univers,
Et, faisant son destin, faites celui du monde;
Régnez, belle Thérèse, en ces aimables lieux
Qu'arrose le cours de mon onde,
Et que doit éclairer le feu de vos beaux yeux.

Je suis la nymphe de la Seine.
C'est moi, dont les illustres bords
Doivent posséder les trésors
Qui rendoient l'Espagne si vaine.
Ils sont des plus grands rois l'agréable séjour;
Ils le sont des Plaisirs, ils le sont de l'Amour.

V 2

Il n'est rien de si doux que l'air qu'on y respire.
Je reçois les tributs de cent fleuves divers ;
Mais de couler sous votre empire,
C'est plus que de régner sur l'empire des mers.

Oh ! que bientôt, sur mon rivage,
On verra luire de beaux jours !
Oh ! combien de nouveaux amours
Me viennent des rives du Tage !
Que de nouvelles fleurs vont naître sous vos pas !
Que je vois après vous de grâces et d'appas
Qui s'en vont amener une saison nouvelle !
L'air sera toujours calme, et le ciel toujours clair ;
Et, près d'une saison si belle,
L'âge d'or seroit pris pour un siècle de fer.

Oh ! qu'après de rudes tempêtes,
Il est agréable de voir
Que les aquilons sans pouvoir
N'osent plus gronder sur nos têtes !
Que le repos est doux après de longs travaux !
Qu'on aime le plaisir qui suit beaucoup de maux !
Qu'après un long hiver le printems a de charmes !
Aussi, quoique ma joie excède mes souhaits,
Qui n'auroit point senti d'alarmes
Pourroit-il bien juger des douceurs de la paix ?

J'avois perdu toute espérance,
Tant chacun croyoit mal-aisé
Que jamais le ciel appaisé
Dût rendre le calme à la France.

Mes champs avoient perdu leurs moissons et leurs fleurs;
Je roulois dans mon sein moins de flots que de pleurs;
La tristesse et l'effroi dominoient sur mes rives.
Chaque jour apportoit quelques malheurs nouveaux.
Mes nymphes pâles et craintives
A peine s'assuroient dans le fond de mes eaux.

De tant de malheurs affligée,
Je parus un jour sur mes bords,
Pensant aux funestes Discords
Qui m'ont si long-tems outragée;
Lorsque, d'un vol soudain, je vis fondre des cieux
Amour, qui me flatant de la voix et des yeux :
Triste Nymphe, dit-il, ne te mets plus en peine;
Je te prépare un sort si charmant et si doux,
Que bientôt je veux que la Seine
Rende tout l'univers de sa gloire jaloux.

Je t'amène, après tant d'années,
Une paix de qui les douceurs,
Sans aucun mélange de pleurs,
Feront couler tes destinées.
Mais ce qui doit passer tes plus hardis souhaits,
Une reine viendra, sur les pas de la Paix,
Comme on voit le soleil marcher après l'aurore.
Des rives du couchant elle prendra son cours;
Et cet astre surpasse encore
Celui que l'orient voit naître tous les jours.

Non que j'ignore la vaillance
Et les miracles de ton roi;

Et que, dans ce commun effroi,
Je doive craindre pour la France.
Je sais qu'il ne se plaît qu'au milieu des hasards;
Que livrer des combats et forcer des remparts,
Sont de ses jeunes ans les délices suprêmes.
Je sais tout ce qu'a fait son bras victorieux;
Et que plusieurs de nos dieux mêmes
Par de moindres exploits ont mérité les cieux.

Mais c'est trop peu, pour son courage,
De tous ces exploits inouis.
Il faut désormais que LOUIS
Entreprenne un plus grand ouvrage.
Il n'a que trop tenté le hasard des combats;
L'Espagne sait assez la valeur de son bras;
Assez elle a fourni de lauriers à sa gloire.
Il faut qu'il en exige autre chose en ce jour;
Et que, pour dernière victoire,
Elle fournisse encore un myrte à son amour.

THÉRÈSE est l'illustre conquête
Où doivent tendre tous ses vœux.
Jamais un myrte plus fameux
Ne sauroit couronner sa tête.
Le ciel, qui les avoit l'un pour l'autre formés,
Voulut que d'un même or leurs jours fussent tramés.
Elle est digne de lui, comme il est digne d'elle.
Des reines et des rois chacun est le plus grand;
Et jamais conquête si belle
Ne mérita les vœux d'un si grand conquérant.

A son exemple, tous les princes
Ne songeront plus désormais
Qu'à faire refleurir la paix
Et le calme dans leurs provinces.
L'abondance par-tout ramènera les Jeux,
Les Regrets et les Soins s'enfuiront devant eux.
Toutes craintes seront pour jamais étouffées.
Les glaives renfermés ne verront plus le jour,
Ou bien se verront en trophées,
Par les mains de la Paix, consacrés à l'Amour.

Cependant Louis et Thérèse (1)
Passeront leur âge en ces lieux;
Et, plus satisfaits que les dieux,
Boiront le nectar à leur aise.
Je leur ferai cueillir, par de longues faveurs,
Tout ce que mon empire a de fruits et de fleurs.
Je banirai loin d'eux tout sujet de tristesse;
Je serai dans leur cœur, je serai dans leurs yeux;
Et c'est pour les suivre sans cesse,
Que tu me vois quitter la demeure des cieux.

Les Plaisirs viendront, sur mes traces,
Charmer tes peuples réjouis.

(1) *Cependant* Louis *et* Thérèse

Nous observerons ici en passant que les auteurs de l'article *Racine*, inséré dans le supplément de Moréri, supposent que Racine a composé l'ode intitulée; *la Renommée aux Muses*, avant la *nymphe de la Seine*; c'est une faute. *Mémoires sur la vie de Racine*, pag. 31.

La Victoire suivra Louis,
Thérèse amènera les Grâces.
Les dieux mêmes viendront passer ici leurs jours.
Ton repos en durée égalera ton cours.
Mars de ses cruautés n'y fera plus d'épreuves;
La gloire de ton nom remplira l'univers;
Et la Seine, sur tous les fleuves,
Sera ce que Thétis est sur toutes les mers.

Mais il est tems que je me rende
Vers le bel astre de ton roi.
Adieu, Nymphe, console-toi.
Sur une espérance si grande.
Thérèse va venir, ne répands plus de pleurs.
Prépare seulement des lauriers et des fleurs,
Afin d'en faire hommage à sa beauté suprême.
Ainsi finit Amour, me laissant à ces mots:
Et je courus, à l'heure même,
Conter mon aventure aux nymphes de mes flots.

O Dieu! que la seule pensée
De voir un astre si charmant
Leur fit oublier promptement
Toute leur misère passée!
Que le Tage souffrit! Quels furent ses transports,
Quand l'Amour lui ravit l'ornement de ses bords!
Et que pour lui la guerre eût été moins à craindre!
Ses nymphes, de regret, prirent toutes le deuil;
Et si leurs jours pouvoient s'éteindre,
La douleur auroit pu les conduire au cercueil.

Ce fut alors que les nuages
Dont nos jours étoient obscurcis,
Devant vous furent éclaircis,
Et n'enfantèrent plus d'orages.
Nos maux de votre main eurent leur guérison;
Vos yeux d'un nouveau jour peignirent l'horison;
La terre, sous vos pas, devint même fertile.
Le soleil, étonné de tant d'effets divers,
Eut peur de se voir inutile,
Et qu'un autre que lui n'éclairât l'univers.

L'impatiente Renommée,
Ne pouvant cacher ses transports,
Vint m'entretenir, sur ces bords,
De l'objet qui l'avoit charmée.
O Dieu! que ses discours accrurent mes desirs! (1)
Que je sentis dès-lors de joie et de plaisirs
A vous ouïr nommer si charmante et si belle!
Sa voix seule arrêta la course de mes eaux;
Les zéphirs, en foule autour d'elle,
Cessèrent, pour l'ouïr, d'agiter mes roseaux.

---

(1) *O Dieu! que ses discours*, etc.

Racine fit quelques changemens à la fin de cette strophe. Voici la manière dont il l'avoit d'abord composée:

« Qu'il vous faisoit beau voir, en ce superbe jour,
» Où sur un char conduit par la Paix et l'Amour,
» Votre illustre beauté triompha sur mes rives!
» Les Discords après vous se voyoient enchaînés.
» Mais, hélas! que d'âmes captives
» Virent aussi leurs cœurs en triomphe menés! »

Tout l'or dont se vante le Tage,
Tout ce que l'Inde sur ses bords
Vit jamais briller de trésors,
Sembloit être sur mon rivage.
Qu'étoit-ce, toutefois, de ce grand appareil,
Dès qu'on jetoit les yeux sur l'éclat nompareil
Dont vos seules beautés vous avoient entourée?
Je sais bien que Junon parut moins belle aux dieux,
Et moins digne d'être adorée,
Lorsqu'en nouvelle reine elle entra dans les cieux.

Régnez donc, princesse adorable,
Sans jamais quitter le séjour
De ce beau rivage, où l'Amour
Vous doit être si favorable.
Si l'on en croit ce dieu, vous y devez cueillir
Des roses que sa main gardera de vieillir,
Et qui d'aucun hiver ne craindront l'insolence;
Tandis qu'un nouveau Mars, sorti de votre sein,
Ira couronner sa vaillance
De la palme qui croît aux rives du Jourdain.

LA RENOMMÉE AUX MUSES.

ODE.

On alloit oublier les filles de Mémoire ;
Et parmi les mortels,
L'Ignorance et l'Erreur alloient ternir leur gloire,
Et briser leurs autels.

Il falloit qu'un héros, de qui la terre entière
Admire les exploits,
Leur offrît un asyle, et fournît de matière
A leurs divines voix.

Elles étoient au ciel, et la nymphe qui vole
Et qui parle toujours,
Ne les vit pas plutôt, qu'elle prit la parole,
Et leur tint ce discours ;

Puisqu'un nouvel Auguste, aux rives de la Seine,
Vous appèle en ce jour,
Muses, pour voir Louis, abandonnez sans peine
Le céleste séjour.

Aussi bien voyez-vous que plusieurs des dieux même,
De sa gloire éblouis,
Prisent moins le nectar que le plaisir extrême
D'être auprès de Louis.

A peine marchoit-il, que la fille sacrée
Qui se plaît aux combats,
Et Thémis, qui préside aux balances d'Astrée,
Conduisirent ses pas.

Les Vertus qui, dès-lors, suivirent leur exemple,
Virent avec plaisir
Que le cœur de Louis étoit le plus beau temple
Qu'elles pussent choisir.

Aussi prompte que tout, nous vîmes la Victoire
Suivre ses étendards,
Jurant qu'à si haut point elle mettroit sa gloire,
Qu'on le prendroit pour Mars.

On sait qu'elle marchoit devant cet Alexandre;
Et que plus d'une fois,
Elle arrêta la Paix toute prête à descendre
Sur l'empire François.

Mais enfin, ce héros plus craint que le tonnerre,
Après tant de hauts faits,
A trouvé moins de gloire à conquérir la terre,
Qu'à ramener la Paix.

Ainsi, près de Louis, cette aimable déesse
Établit son séjour;
Et de mille autres dieux, qui la suivent sans cesse,
Elle peupla sa cour.

Entre les déités dont l'immortelle gloire
Parut en ces bas lieux,

On vit venir THÉRÈSE ; et sa beauté fit croire
Qu'elle venoit des cieux.

Vous-même, en la voyant, avoûrez que l'aurore
Jète moins de clartés ;
Eût-elle tout l'éclat et les habits encore
Dont vous la revêtez.

Mais quoique dans la paix LOUIS semble se plaire,
Quel orgueil aveuglé
Osèra s'exposer aux traits de sa colère,
Sans en être accablé ?

Ah! si ce grand héros vous paroît plein de charmes
Dans le sein de la paix ;
Que vos yeux le verront terrible sous les armes,
S'il les reprend jamais !

Vous le verrez voler, plus vîte que la foudre,
Au milieu des hasards,
Faire ouvrir les cités, ou renverser en poudre
Leurs superbes remparts.

Qu'il fera beau chanter tant d'illustres merveilles
Et de faits inouïs !
Et qu'en si beau sujet, vous plairez aux oreilles
Des peuples de LOUIS !

Songez de quelle ardeur vous serez échauffées,
Quand, pour vous écouter,
Vous trouverez ce prince à l'ombre des trophées
Qu'il viendra de planter.

Ainsi le grand Achille, assis près des murailles
Où l'on pleuroit Hector;
De ses braves aïeux écoutoit les batailles,
Et les siennes encor.

Quoi que fasse Louis, soit en paix, soit en guerre,
Il vous peut inspirer
Des chants harmonieux, qui de toute la terre
Vous feront admirer.

Qu'on ne nous parle plus de l'amant d'Eurydice;
Quoi qu'on dise de lui,
Le Strymon n'a rien vu que la Seine ne puisse
Voir encore aujourd'hui.

Je vous promets bien plus: la fortune, sensible
A des charmes si doux,
Laissera désormais la rigueur inflexible
Qu'elle eut toujours pour vous.

En vain, de vos lauriers on se paroit la tête;
Et vos chantres fameux
Étoient les plus sujets aux coups de la tempête,
Et les plus malheureux.

C'est en vain qu'autrefois les lions et les arbres
Vous suivoient pas à pas;
La fortune, toujours plus dure que les marbres,
Ne s'en émouvoit pas.

Mais ne la craignons plus. Louis, contre sa haine,
Vous protége aujourd'hui;

Et, près de cet Auguste, un illustre Mécène
Vous promet son appui.

Les soins de ce grand homme appaiseront la rage
De vos fiers ennemis ;
Et, quoi qu'il vous promette, il fera davantage
Qu'il ne vous a promis.

Venez donc, puisqu'enfin vous ne sauriez élire
Un plus charmant séjour,
Que d'être auprès d'un roi, dont le mérite attire
Tant de dieux à sa cour.

Moi-même, auprès de lui, je ferois ma demeure,
Si ses exploits divers
Ne me contraignoient pas de voler à toute heure
Au bout de l'univers.

Là finit son discours ; et la troupe immortelle
Qui l'avoit écouté,
Voulut voir le héros, que la nymphe fidelle
Leur avoit tant vanté.

Sa présence effaça, dans leur ame charmée,
Le souvenir des cieux ;
Et, dans le même instant, la prompte renommée
L'alla dire en tous lieux.

IDYLLE SUR LA PAIX.

Un plein repos favorise vos vœux ;
Peuples, chantez la paix qui vous rend tous heureux.

Un plein repos favorise vos vœux;
Chantons, chantons la paix qui nous rend tous heureux.

Charmante paix, délices de la terre,
Fille du ciel, et mère des plaisirs,
Tu reviens combler nos desirs ;
Tu bannis la terreur, et les tristes soupirs,
Malheureux enfans de la guerre.

Un plein repos favorise nos vœux ;
Chantons, chantons la paix qui nous rend tous heureux.

Tu rends le fils à sa tremblante mère.
Par toi la jeune épouse espère
D'être long-tems unie à son époux aimé.
De ton retour le laboureur charmé
Ne craint plus désormais qu'une main étrangère
Moissonne avant le tems le champ qu'il a semé.
Tu pares nos jardins d'une grâce nouvelle ;
Tu rends le jour plus pur, et la terre plus belle.

Un plein repos favorise nos vœux ;
Chantons, chantons la paix qui nous rend tous heureux.

Mais

Mais quelle main puissante et secourable
A rappelé du ciel cette paix adorable ?

Quel dieu, sensible aux vœux de l'univers,
A replongé la Discorde aux enfers ?

Déjà grondoient les horribles tonnerres
Par qui sont brisés les remparts ;
Déjà marchoit, devant les étendards,
Bellone, les cheveux épars,
Et se flatoit d'éterniser les guerres
Que sa fureur souffloit de toutes parts.

Divine paix, apprends-nous par quels charmes
Un calme si profond succède à tant d'alarmes.

Un héros, des mortels l'amour et le plaisir,
Un roi victorieux vous a fait ce loisir. (1)
Un héros, des mortels l'amour et le plaisir,
Un roi victorieux nous a fait ce loisir.

Ses ennemis, offensés de sa gloire,
Vaincus cent fois, et cent fois supplians,
En leur fureur de nouveau s'oublians,
Ont osé dans ses bras irriter la victoire.

Qu'ont-ils gagné, ces esprits orgueilleux,
Qui menaçoient d'armer la terre entière ?
Ils ont vu de nouveau resserrer leur frontière ;

---

(1) Traduction de ce vers de la première églogue de Virgile :
O Melibæ, Deus nobis hæc otia fecit.

Ils ont vu ce roc sourcilleux, (1)
De leur orgueil l'espérance dernière,
De nos champs fortunés devenir la barrière.

Un héros, des mortels l'amour et le plaisir,
Un roi victorieux nous a fait ce loisir.

Son bras est craint du couchant à l'aurore.
La foudre, quand il veut, tombe aux climats gelés,
Et sur les bords, par le soleil brûlés.
De son courroux vengeur, sur le rivage More,
La terre fume encore.

Malheureux les ennemis
De ce prince redoutable!
Heureux les peuples soumis
A son empire équitable!

Chantons, bergers, et nous réjouissons.
Qu'il soit le sujet de nos fêtes.
Le calme dont nous jouissons
N'est plus sujet aux tempêtes.

Chantons, bergers, et nous réjouissons.
Qu'il soit le sujet de nos fêtes.
Le bonheur dont nous jouissons,
Le flate autant que toutes ses conquêtes.

De ces lieux l'éclat et les attraits,
Ces fleurs odorantes,

---

(1) Luxembourg.

Ces eaux (1) bondissantes,
Ces ombrages frais,
Sont des dons de ses mains bienfaisantes.
De ces lieux l'éclat et les attraits
Sont des fruits de ses bienfaits.

Il veut bien quelquefois visiter nos bocages;
Nos jardins ne lui déplaisent pas.
Arbres épais redoublez vos ombrages;
Fleurs, naissez sous ses pas.

O ciel, ô saintes destinées,
Qui prenez soin de ses jours florissans,
Retranchez de nos ans
Pour ajouter à ses années.

Qu'il règne ce héros, qu'il triomphe toujours.
Qu'avec lui soit toujours la paix ou la victoire.

Que le cours de ses ans dure autant que le cours
De la Seine et de la Loire.
Qu'il règne ce héros, qu'il triomphe toujours.
Qu'il vive autant que sa gloire.

---

(1) La cascade de Sceaux.

PRÉFACE
DES ÉDITEURS.

RACINE avoit l'esprit naturellement tourné à une espèce de raillerie amère et sanglante, qui pensa souvent lui faire perdre tous ses amis. Les traits qui ont servi à indisposer quelques-uns d'entre eux nous sont bien parvenus. *Œuvres de Boileau*, *édition de Saint-Marc*, *tom. V. pag.* 80. Mais nous ne nous chargerons point d'en rappeler le souvenir; nous dirons seulement qu'à juger du caractère de Racine par ses épigrammes, on devoit craindre beaucoup de le chagriner.

Ce poëte est, avec Marot, Despréaux, Rousseau et M. Piron, un de ceux qui ont le mieux réussi dans le genre épigrammatique. Ce talent si rare lui auroit fait infiniment d'honneur, si, dans le choix des sujets qui font la matière de ses épigrammes, il ne s'étoit pas attaché à critiquer ceux qui couroient la même carrière que lui, ou qui censuroient ses ouvrages. Il étoit si fort au-dessus d'eux par ses talens, qu'on aura toujours beaucoup de peine à lui pardonner le soin qu'il a pris de répondre aux uns et de déprimer les autres.

ÉPIGRAMMES.

I.

Sur l'Iphigénie de Leclerc.

Entre Leclerc et son ami Coras,
Deux grands auteurs, rimans de compagnie,
N'a pas long-tems s'ourdirent grands débats
Sur le propos de leur Iphigénie.
Coras lui dit : la pièce est de mon crû.
Leclerc répond, elle est mienne et non vôtre.
Mais aussitôt que la pièce eut paru,
Plus n'ont voulu l'avoir fait l'un ni l'autre. (1)

II.

Sur le Germanicus de Pradon. (2)

Que je plains le destin du grand Germanicus!
Quel fut le prix de ses rares vertus?

(1) On a observé que Racine avoit abusé en cette occasion de la licence de l'épigramme. *Loin de désavouer cette pièce, Leclerc assure dans sa préface qu'elle est entièrement de lui.* Histoire du théâtre français, *tom. XI. pag.* 414.

(2) Cette pièce, représentée le 22 déc. 1694, fut sans succès.

Persécuté par le cruel Tibère,
Empoisonné par le traître Pison;
Il ne lui restoit plus, pour dernière misère,
Que d'être chanté par Pradon.

III.

Sur le Sésostris de Longepierre. (1)

Ce fameux conquérant, ce vaillant Sésostris,
Qui, jadis en Égypte, au gré des destinées,
Véquit de si longues années,
N'a vécu qu'un jour à Paris.

IV.

Sur Andromaque.

Le vraisemblable est peu dans cette pièce,
Si l'on en croit et d'Olonne et Créqui.
Créqui dit que Pyrrhus aime trop sa maîtresse;
D'Olonne, qu'Andromaque aime trop son mari. (2)

(1) Les historiens du théâtre français prétendent que Racine se rendit en cette occasion coupable *d'une espèce d'ingratitude envers Longepierre, qu'il avoit des raisons assez fortes de ménager.* Nous croyons avec eux qu'*en supprimant cette épigramme*, Racine *ne lui auroit pas fait un grand sacrifice.* Tom. XIII. pag. 435.

(2) Cette épigramme fut faite à l'occasion du déchaînement

V.

SUR LA MÊME TRAGÉDIE.

CRÉQUI prétend qu'Oreste est un pauvre homme,
Qui soutient mal le rang d'ambassadeur;
Et Créqui de ce rang connoît bien la splendeur :
Si quelqu'un l'entend mieux, je l'irai dire à Rome.

V I.

SUR LA JUDITH DE BOYER.

A SA Judith, Boyer, par aventure, (1)
Étoit assis près d'un riche caissier;
Bien-aise étoit, car le bon financier
S'attendrissoit et pleuroit sans mesure.

ouvert que firent paroître MM. de Créqui et d'Olonne contre l'Andromaque de Racine. Elle fit d'autant plus de plaisir qu'elle parut une satyre fine et délicate de ces deux personnages. M. de Créqui avoit la réputation de ne pas trop aimer les femmes ; M. d'Olonne passoit pour n'être pas trop aimé de la sienne.

(1) Ce fut à l'occasion du succès qu'eût ; en 1695, la Judith de Boyer, que Racine composa cette épigramme. Cette tragédie a peut-être fourni le premier exemple des retours malheureux auxquels expose souvent la réussite d'une pièce sans intérêt et sans conduite. *Le concours étoit si grand que les*

Bon gré vous sais, lui dit le vieux rimeur ;
Le beau vous touche, et ne seriez d'humeur
A vous saisir pour une baliverne.
Lors le richard, en larmoyant, lui dit :
Je pleure, hélas! pour ce pauvre Holoferne,
Si méchamment mis à mort par Judith.

---

hommes furent obligés de se retirer dans les coulisses, et de céder les banquettes du théâtre aux dames. Histoire du théâtre français, *tom. XIII. pag.* 408. Ce qu'il y eut de plus singulier, c'est *qu'elles tenoient des mouchoirs étalés sur leurs genoux, pour essuyer leurs larmes dans les endroits pathétiques ;* une des scènes du quatrième acte fut appelée pour cela *la scène des mouchoirs.* Boyer, enivré de ce succès, fit imprimer sa pièce pendant la quinzaine de pâques. Elle soutint si mal le jour de l'impression qu'elle fut sifflée à la *quasimodo*, c'est-à-dire, à la rentrée des comédiens. Mademoiselle de Champmélé jouoit alors le rôle de Judith ; elle étoit si peu *accoutumée à cette symphonie*, qu'elle ne put s'empêcher de s'adresser au parterre, en lui disant : *Messieurs, nous sommes surpris que vous receviez si mal aujourd'hui une pièce que vous avez applaudie pendant le carême.* On lui répondit que *les sifflets étoient à Versailles aux sermons de l'abbé Boileau.* Cette raison parut sans réplique. *OEuvres de Boileau, édition de Saint-Marc*, tom. V, pag. 88.

On fit alors contre Boyer une autre épigramme, qu'on attribue à Boileau ; elle étoit conçue en ces termes :

J'approuve que chez vous, messieurs, on examine
Qui, du pompeux Corneille, ou du tendre Racine,
Excita dans Paris plus d'applaudissemens.
Mais je voudrois qu'on cherchât tout d'un tems,
(La question n'est pas moins belle),
Qui, du fade Boyer, ou du sec Lachapelle,
Excita plus de sifflemens.

VII.

Un ordre, hier venu de Saint-Germain,
Veut qu'on s'assemble : on s'assemble demain.
Notre archevêque, et cinquante-deux autres
Successeurs des apôtres,
S'y trouveront. Or de savoir quel cas
S'y traitera, c'est encore un mystère.
C'est seulement chose très-claire
Que nous avons cinquante-deux prélats
Qui ne résident pas.

VIII.

SUR L'ASPAR DE M. DE FONTENELLE.

L'origine des sifflets.

Ces jours passés, chez un vieil histrion,
Un chroniqueur émut la question,
Quand dans Paris commença la méthode
De ces sifflets, qui sont tant à la mode.

On ne sait en vérité qui doit le plus surprendre, ou l'aveuglement de Boyer sur les défauts essentiels de ses ouvrages, ou l'acharnement ridicule de MM. Racine et Despréaux contre lui. Histoire du théâtre français, *tom. XII. pag.* 303. Cette persécution, si peu convenable à de grands hommes, n'avançoit que de quelques jours la chûte de ses poëmes.

X.

Pour le portrait de M. Arnaud.

Sublime en ses écrits, doux et simple de cœur,
Puisant la vérité jusqu'à son origine,
De tous ses longs travaux Arnaud sortit vainqueur,
Et soutint de la foi l'antiquité divine.
De la grace il perça les mystères obscurs;
Aux humbles pénitens traça des chemins sûrs;
Rappela le pécheur au joug de l'évangile.
Dieu fut l'unique objet de ses desirs constans:
L'église n'eut jamais, même en ses premiers tems,
De plus zélé vengeur, ni d'enfant plus docile.

X I.

Épitaphe de M. Arnaud.

Haï des uns, chéri des autres,
Estimé de tout l'univers,
Et plus digne de vivre au siècle des apôtres
Que dans un siècle si pervers,
Arnaud vient de finir sa carrière pénible.
Les mœurs n'eurent jamais de plus grave censeur,
L'erreur d'ennemi plus terrible,
L'église de plus ferme et plus grand défenseur.

PRÉFACE
DES ÉDITEURS.

Ce fut dans un âge avancé que Racine entreprit la traduction des hymnes des féries du bréviaire romain. Ses réflexions pieuses sur quelques endroits de l'écriture sainte sont probablement aussi du même tems. On a prétendu que ce poëte avoit fait cette traduction à Port-Royal, et que *M. de Sacy, qui avoit traduit les hymnes des dimanches et de toutes les fêtes pour les heures de Port-Royal, en avoit été jaloux, et qu'il avoit voulu déterminer Racine à ne plus faire de vers, en lui représentant que la poésie n'étoit point son talent.* Mémoires sur la vie de Jean Racine, *pag.* 28. On a reproché la même chose à Corneille, comme nous l'avons observé en parlant de la tragédie d'Alexandre. A quoi bon déshonorer ainsi la mémoire des grands hommes par des petitesses aussi méprisables?

HYMNES
TRADUITES
DU BRÉVIAIRE ROMAIN.

LE LUNDI A MATINES.

Somno refectis artubus, etc.

TANDIS que le sommeil, réparant la nature,
Tient enchaînés le travail et le bruit,
Nous rompons ses liens, ô clarté toujours pure,
Pour te louer dans la profonde nuit.

QUE dès notre réveil notre voix te bénisse;
Qu'à te chercher notre cœur empressé
T'offre ses premiers vœux; et que par toi finisse
Le jour par toi saintement commencé.

L'ASTRE dont la présence écarte la nuit sombre,
Viendra bientôt recommencer son tour:
O vous, noirs ennemis qui vous glissez dans l'ombre,
Disparoissez à l'approche du jour.

Nous t'implorons, seigneur; tes bontés sont nos armes:
De tout péché rends-nous purs à tes yeux;
Fais que t'ayant chanté dans ce séjour de larmes,
Nous te chantions dans le repos des cieux.

Exauce, Père saint, notre ardente prière,
Verbe son fils, Esprit leur nœud divin,
Dieu qui, tout éclatant de ta propre lumière,
Règnes au ciel sans principe et sans fin.

A LAUDES.

Splendor paternæ gloriæ, etc.

Source ineffable de lumière,
Verbe en qui l'Eternel contemple sa beauté,
Astre, dont le soleil n'est que l'ombre grossière,
Sacré jour, dont le jour emprunte sa clarté;

Lève-toi, Soleil adorable,
Qui de l'éternité ne fais qu'un heureux jour;
Fais briller à nos yeux ta clarté secourable,
Et répands dans nos cœurs le feu de ton amour.

Prions aussi l'auguste Père,
Le Père dont la gloire a devancé les tems,
Le Père tout-puissant en qui le monde espère,
Qu'il soutienne d'en haut ses fragiles enfans.

Donne-nous un ferme courage,
Brise la noire dent du serpent envieux;
Que le calme, grand Dieu! suive de près l'orage:
Fais-nous faire toujours ce qui plaît à tes yeux.

Guide notre ame dans ta route,
Rends notre corps docile à ta divine loi;

Remplis-nous d'un espoir que n'ébranle aucun doute,
Et que jamais l'erreur n'altère notre foi.

Que Christ soit notre pain céleste.
Que l'eau d'une foi vive abreuve notre cœur;
Ivres de ton esprit, sobres pour tout le reste,
Daigne à tes combattans inspirer ta vigueur.

Que la pudeur chaste et vermeille
Imite sur leur front la rougeur du matin;
Aux clartés du midi que leur foi soit pareille;
Que leur persévérance ignore le déclin.

L'aurore luit sur l'hémisphère :
Que Jésus dans nos cœurs daigne luire aujourd'hui,
Jésus, qui tout entier est dans son divin Père,
Comme son divin père est tout entier en lui.

Gloire a toi, Trinité profonde,
Père, fils, Esprit-Saint: qu'on t'adore toujours,
Tant que l'astre des tems éclairera le monde,
Et quand les siècles même auront fini leur cours.

LE MARDI A MATINES.

Consors paterni luminis, etc.

Verbe, égal au Très-Haut, notre unique espérance,
Jour éternel de la terre et des cieux,
De la paisible nuit nous rompons le silence :
Divin Sauveur, jète sur nous les yeux.

Répands sur nous le feu de ta grâce puissante ;
Que tout l'enfer fuie au son de tá voix ;
Dissipe ce sommeil d'une ame languissante,
Qui la conduit dans l'oubli de tes loix.

O Christ, sois favorable à ce peuple fidelle,
Pour te bénir maintenant assemblé ;
Reçois les chants qu'il offre à ta gloire immortelle ;
Et de tes dons qu'il retourne comblé.

Exauce, Père saint, notre ardente prière,
Verbe son Fils, Esprit leur nœud divin, *etc.*

A LAUDES.

Ales diei nuncius, etc.

L'oiseau vigilant nous réveille ;
Et ses chants redoublés semblent chasser la nuit :
Jésus se fait entendre à l'ame qui sommeille,
Et l'appelle à la vie, où son jour nous conduit.

Quittez, dit-il, la couche oisive
Où vous ensevelit une molle langueur :
Sobres, chastes et purs, l'œil et l'ame attentive,
Veillez ; je suis tout proche, et frape à votre cœur.

Ouvrons donc l'œil à sa lumière,
Levons vers ce Sauveur et nos mains et nos yeux,
Pleurons et gémissons : une ardente prière
Ecarte le sommeil, et pénètre les cieux.

O Christ !

O Christ ! ô soleil de justice !
De nos cœurs endurcis romps l'assoupissement ;
Dissipe l'ombre épaisse où les plonge le vice,
Et que ton divin jour y brille à tout moment.

Gloire à toi, Trinité profonde,
Père, Fils, Esprit-Saint : qu'on t'adore toujours, *etc.*

LE MERCREDI A MATINES.

Rerum creator optime, etc.

Grand Dieu, par qui de rien toute chose est formée,
Jète les yeux sur nos besoins divers ;
Romps ce fatal sommeil, par qui l'ame charmée
Dort en repos sur le bord des enfers.

Daigne, ô divin Sauveur que notre voix implore,
Prendre pitié des fragiles mortels,
Et vois comme du lit, sans attendre l'aurore,
Le repentir nous traîne à tes autels.

C'est là que notre troupe affligée, inquiète,
Levant au ciel et le cœur et les mains,
Imite le grand Paul, et suit ce qu'un prophète
Nous a prescrit dans ses cantiques saints.

Nous montrons à tes yeux nos maux et nos alarmes,
Nous confessons tous nos crimes secrets ;

Nous t'offrons tous nos vœux, nous y mêlons nos larmes;
Que ta bonté révoque tes arrêts.

Exauce, Père saint, notre ardente prière, *etc.*

A LAUDES.

Nox, et tenebræ, et nubila, etc.

Sombre nuit, aveugles ténèbres,
Fuyez, le jour s'approche, et l'olympe blanchit,
Et vous, démons, rentrez dans vos prisons funèbres;
De votre empire affreux un Dieu nous affranchit.

Le soleil perce l'ombre obscure,
Et les traits éclatans qu'il lance dans les airs,
Rompant le voile épais qui couvroit la nature,
Redonnent la couleur et l'ame à l'univers.

O Christ, notre unique lumière!
Nous ne reconnoissons que tes saintes clartés;
Notre esprit t'est soumis; entends notre prière,
Et sous ton divin joug range nos volontés.

Souvent notre ame criminelle,
Sur sa fausse vertu, téméraire s'endort:
Hâte-toi d'éclairer, ô lumière éternelle!
Des malheureux assis dans l'ombre de la mort.

Gloire à toi, Trinité profonde, *etc.*

LE JEUDI A MATINES.

Nox atra rerum contegit, etc.

De toutes les couleurs que distinguoit la vue
L'obscure nuit n'a fait qu'une couleur :
Juste juge des cœurs, notre ardeur assidue
Demande ici tes yeux et ta faveur.

Qu'ainsi, prompt à guérir nos mortelles blessures,
Ton feu divin dans nos cœurs répandu,
Consume pour jamais leurs passions impures,
Pour n'y laisser que l'amour qui t'est dû.

Effrayés des péchés dont le poids les accable,
Tes serviteurs voudroient se relever :
Ils implorent, seigneur, ta bonté secourable,
Et dans ton sang cherchent à se laver.

Seconde leurs efforts, dissipe l'ombre noire
Qui dès long-tems les tient envelopés ;
Et que l'heureux séjour d'une immortelle gloire
Soit l'objet seul de leurs cœurs détrompés.

Exauce, Père saint, notre ardente prière,
Verbe son Fils, Esprit leur nœud divin, *etc.*

A LAUDES.

Lux ecce surgit aurea, etc.

Les portes du jour sont ouvertes,
Le soleil peint le ciel de rayons éclatans :
Loin de nous cette nuit dont nos ames couvertes
Dans le chemin du crime ont erré si long-tems.

Imitons la lumière pure
De l'astre étincelant qui commence son cours,
Ennemis du mensonge et de la fraude obscure ;
Et que la vérité brille en tous nos discours.

Que ce jour se passe sans crime,
Que nos langues, nos mains, nos yeux soient innocens ;
Que tout soit chaste en nous, et qu'un frein légitime
Aux lois de la raison asservisse les sens.

Du haut de sa sainte demeure
Un Dieu toujours veillant nous regarde marcher ;
Il nous voit, nous entend, nous observe à toute heure,
Et la plus sombre nuit ne sauroit nous cacher.

Gloire à toi, Trinité profonde, *etc.*

LE VENDREDI A MATINES.

Tu Trinitatis unitas, etc.

Auteur de toute chose, essence en trois unique,
Dieu tout-puissant, qui régis l'univers,
Dans la profonde nuit nous t'offrons ce cantique;
Écoute-nous, et vois nos maux divers.

Tandis que du sommeil le charme nécessaire
Ferme les yeux du reste des humains,
Le cœur tout pénétré d'une douleur amère,
Nous implorons tes secours souverains.

Que tes feux de nos cœurs chassent la nuit fatale;
Qu'à leur éclat soient d'abord dissipés
Ces objets dangereux que la ruse infernale
Dans un vain songe offre à nos sens trompés.

Que notre corps soit pur; qu'une indolence ingrate
Ne tienne point nos cœurs ensevelis;
Que, par l'impression du vice qui nous flate,
Tes feux sacrés n'y soient point affoiblis.

Qu'ainsi, divin sauveur, tes lumières célestes
Dans tes sentiers affermissant nos pas,
Nous détournent toujours de ces piéges funestes,
Que le démon couvre de mille appas.

Exauce, Père saint, notre ardente prière,
Verbe son fils, Esprit leur nœud divin,
Dieu qui, tout éclatant de ta propre lumière,
Règnes au ciel sans principe et sans fin.

A LAUDES.

Æterna cœli gloria, etc.

Astre que l'olympe révère,
Doux espoir des mortels rachetés par ton sang,
Verbe, Fils éternel du redoutable Père,
Jésus, qu'une humble vierge a porté dans son flanc :

Affermis l'ame qui chancelle :
Fais que, levant au ciel nos innocentes mains,
Nous chantions dignement et ta gloire immortelle,
Et les biens dont ta grâce a comblé les humains.

L'astre avant-coureur de l'aurore,
Du soleil qui s'approche annonce le retour ;
Sous le pâle horizon l'ombre se décolore :
Leve-toi dans nos cœurs, chaste et bienheureux jour.

Sois notre inséparable guide,
Du siècle ténébreux perce l'obscure nuit ;
Défends-nous en tout tems contre l'attrait perfide
De ces plaisirs trompeurs dont la mort est le fruit.

Que la foi dans nos cœurs gravée
D'un rocher immobile ait la stabilité :

Que sur ce fondement l'espérance élevée
Porte, pour comble heureux, l'ardente charité.

Gloire à toi, Trinité profonde,
Père, Fils, Esprit-Saint : qu'on t'adore toujours, *etc.*

LE SAMEDI A MATINES.

Summæ Deus clementiæ, etc.

O toi qui, d'un œil de clémence,
Vois les égaremens des fragiles humains;
Toi dont l'être un en trois, et le même en puissance,
A créé ce grand tout soutenu par tes mains :

Éteins ta foudre dans les larmes
Qu'un juste repentir mêlé à nos chants sacrés;
Et que puisse ta grace, où brillent tes doux charmes,
Te préparer un temple en nos cœurs épurés.

Brule en nous de tes saintes flammes
Tout ce qui de nos sens excite les transports,
Afin que, toujours prêts, nous puissions, dans nos ames,
Du démon de la chair vaincre tous les efforts.

Pour chanter ici tes louanges,
Notre zèle, Seigneur, a devancé le jour :
Fais qu'ainsi nous chantions un jour avec tes anges
Les biens qu'à tes élus assure ton amour.

Père des anges et des hommes,
Sacré Verbe, Esprit-Saint, profonde Trinité,
Sauve-nous ici bas des périls où nous sommes,
Et qu'on loue à jamais ton immense bonté.

A LAUDES.

Aurora jam spargit polum, etc.

L'Aurore brillante et vermeille
Prépare le chemin au soleil qui la suit ;
Tout rit aux premiers traits du jour qui se réveille :
Retirez-vous, démons, qui volez dans la nuit.

Fuyez, songes, troupe menteuse,
Dangereux ennemis par la nuit enfantés,
Et que fuie avec vous la mémoire honteuse
Des objets qu'à nos sens vous avez présentés.

Chantons l'Auteur de la lumière,
Jusqu'au jour où son ordre a marqué notre fin ;
Et qu'en le bénissant, notre aurore dernière
Se perde en un midi sans soir et sans matin.

Gloire à toi, Trinité profonde,
Père, Fils, Esprit-Saint : qu'on t'adore toujours,
Tant que l'astre des tems éclairera le monde,
Et quand les siècles même auront fini leur cours.

LE LUNDI A VÊPRES.

Immense cœli conditor, etc.

GRAND Dieu ! qui vis les cieux se former sans matière,
A ta voix seulement ;
Tu séparas les eaux, leur marquas pour barrière
Le vaste firmament.

SI la voûte céleste a ses plaines liquides,
La terre a ses ruisseaux,
Qui, contre les chaleurs, portent aux champs arides
Le secours de leurs eaux.

SEIGNEUR, qu'ainsi les eaux de ta grace féconde
Réparent nos langueurs ;
Que nos sens désormais vers les appas du monde
N'entraînent plus nos cœurs.

FAIS briller de ta foi les lumières propices
A nos yeux éclairés :
Qu'elle arrache le voile à tous les artifices
Des enfers conjurés.

RÈGNE, ô Père éternel, Fils, Sagesse increéée,
Esprit-Saint, Dieu de paix,
Qui fais changer des tems l'inconstante durée,
Et ne changes jamais.

LE MARDI A VÊPRES.

Telluris ingens conditor, etc.

Ta sagesse, grand Dieu ! dans tes œuvres tracée
Débrouilla le cahos ;
Et, fixant sur son poids la terre balancée,
La sépara des flots.

Par-la, son sein fécond, de fleurs et de feuillages,
L'embellit tous les ans ;
L'enrichit de doux fruits, couvre de pâturages
Ses vallons et ses champs.

Seigneur, fais de ta grace, à notre ame abattue,
Goûter les fruits heureux ;
Et que puissent nos pleurs de la chair corrompue
Éteindre en nous les feux.

Que sans cesse nos cœurs, loin du sentier des vices,
Suivent tes volontés :
Qu'innocens à tes yeux, ils fondent leurs délices
Sur tes seules bontés.

Règne, ô Père éternel, *etc.*

LE MERCREDI A VÊPRES.

Cœli Deus sanctissime, etc.

GRAND Dieu ! qui fais briller sur la voûte étoilée
Ton trône glorieux,
Et d'une blancheur vive, à la pourpre mêlée,
Peins le centre des cieux :

PAR toi roule à nos yeux, sur un char de lumière,
Le clair flambeau des jours ;
De tant d'astres par toi la lune en sa carrière
Voit le différent cours.

AINSI sont séparés les jours des nuits prochaines,
Par d'immuables lois :
Ainsi tu fais connoître, à des marques certaines,
Les saisons et les mois.

SEIGNEUR, répands sur nous ta lumière céleste,
Guéris nos maux divers ;
Que ta main secourable, aux démons si funeste,
Brise enfin tous nos fers.

RÈGNE, ô Père éternel, *etc.*

LE JEUDI A VÊPRES.

Magnæ Deus potentiæ, etc.

SEIGNEUR, tant d'animaux par toi des eaux fécondes
Sont produits à ton choix;
Que leur nombre infini peuple, ou les mers profondes,
Ou les airs, ou les bois.

CEUX-LA sont humectés des eaux que la mer roule,
Ceux-ci de l'eau des cieux;
Et, de la même source ainsi sortis en foule,
Occupent divers lieux.

FAIS, ô Dieu tout-puissant! fais que tous les fidelles,
A ta grace soumis,
Ne retombent jamais dans les chaînes cruelles
De leurs fiers ennemis.

QUE par toi soutenus, le joug pesant des vices
Ne les accable pas;
Qu'un orgueil téméraire en d'affreux précipices
N'engage point leurs pas.

RÈGNE, ô père éternel, *etc.*

LE VENDREDI A VÊPRES.

Plasmator hominis, Deus, etc.

Créateur des humains, grand Dieu, souverain maître
De ce vaste univers,
Qui du sein de la terre, à ton ordre, vis naître
Tant d'animaux divers :

A ces grands corps sans nombre et différens d'espèce,
Animés à ta voix,
L'homme fut établi par ta haute sagesse
Pour imposer ses loix.

Seigneur, qu'ainsi ta grace à nos vœux accordée
Règne dans notre cœur ;
Que nul excès honteux, que nulle impure idée
N'en chasse la pudeur.

Qu'un saint ravissement éclate en notre zèle ;
Guide toujours nos pas ;
Fais d'une paix profonde à ton peuple fidèle
Goûter les doux appas.

Règne, ô Père éternel, *etc.*

LE SAMEDI A VÊPRES.

O lux, beata Trinitas, etc.

SOURCE éternelle de lumière,
Trinité souveraine et très-simple Unité,
Le visible soleil va finir sa carrière;
Fais luire dans nos cœurs l'invisible clarté.

Qu'AU doux concert de tes louanges
Notre voix et commence et finisse le jour;
Et que notre ame enfin chante avec tes saints anges
Le cantique éternel de ton céleste amour.

ADORONS le Père suprême,
Principe sans principe, abîme de splendeur,
Le Fils, Verbe du Père, engendré dans lui-même,
L'Esprit des deux qu'il lie, amour, don, paix, ardeur.



CANTIQUES SPIRITUELS.

CANTIQUE PREMIER.

A LA LOUANGE DE LA CHARITÉ.

Tiré de la première épître de saint Paul aux Corinthiens, chap. XIII.

Les méchans m'ont vanté leurs mensonges frivoles :
Mais je n'aime que les paroles
De l'éternelle vérité.
Plein du feu divin qui m'inspire,
Je consacre aujourd'hui ma lyre
A la céleste charité.

En vain je parlerois le langage des anges ;
En vain, mon Dieu, de tes louanges
Je remplirois tout l'univers ;
Sans amour, ma gloire n'égale
Que la gloire de la cymbale,
Qui d'un vain bruit frape les airs.

Que sert à mon esprit de percer les abîmes
Des mystères les plus sublimes,

Et de lire dans l'avenir?
Sans amour ma science est vaine,
Comme le songe dont à peine
Il reste un léger souvenir.

Que me sert que ma foi transporte les montagnes?
Que dans les arides campagnes
Les torrens naissent sous mes pas?
Ou que, ranimant la poussière,
Elle rende aux morts la lumière,
Si l'amour ne l'anime pas?

Oui, mon Dieu, quand mes mains de tout mon héritage
Aux pauvres feroient le partage;
Quand même pour le nom chrétien,
Bravant les croix les plus infâmes,
Je livrerois mon corps aux flammes,
Si je n'aime, je ne suis rien.

Que je vois de vertus qui brillent sur ta trace,
Charité, fille de la Grace!
Avec toi marche la Douceur,
Que suit, avec un air affable,
La Patience, inséparable
De la Paix, son aimable sœur.

Tel que l'astre du jour écarte les ténèbres,
De la nuit compagnes funèbres;
Telle tu chasses d'un coup-d'œil
L'Envie aux humains si fatale,
Et toute la troupe infernale
Les Vices, enfans de l'Orgueil.

Libre d'ambition, simple et sans artifice,
Autant que tu hais l'injustice,
Autant la vérité te plaît.
Que peut la colère farouche
Sur un cœur que jamais ne touche
Le soin de son propre intérêt?

Aux foiblesses d'autrui loin d'être inexorable,
Toujours d'un voile favorable
Tu t'efforces de les couvrir.
Quel triomphe manque à ta gloire?
L'amour sait tout vaincre, tout croire,
Tout espérer, et tout souffrir.

Un jour Dieu cessera d'inspirer des oracles;
Le don des langues, les miracles,
La science aura son déclin:
L'amour, la charité divine,
Éternelle en son origine,
Ne connoîtra jamais de fin.

Nos clartés ici bas ne sont qu'énigmes sombres:
Mais Dieu, sans voiles et sans ombres,
Nous éclairera dans les cieux;
Et ce soleil inaccessible,
Comme à ses yeux je suis visible,
Se rendra visible à mes yeux.

L'amour sur tous les dons l'emporte avec justice.
De notre céleste édifice

La foi vive est le fondement :
La sainte espérance l'élève,
L'ardente charité l'achève,
Et l'assure éternellement.

Quand pourrai-je t'offrir, ô charité suprême,
Au sein de la lumière même,
Le cantique de mes soupirs ?
Et, toujours brûlant pour ta gloire,
Toujours puiser et toujours boire
Dans la source des vrais plaisirs ?

CANTIQUE II.

Sur le bonheur des justes, et sur le malheur des réprouvés.

Tiré du livre de la Sagesse, chapitre V.

Heureux qui, de la Sagesse
Attendant tout son secours,
N'a point mis en la richesse
L'espoir de ses derniers jours !
La mort n'a rien qui l'étonne ;
Et dès que son Dieu l'ordonne,
Son ame, prenant l'essor,
S'élève d'un vol rapide
Vers la demeure où réside
Son véritable trésor.

De quelle douleur profonde
Seront un jour pénétrés
Ces insensés, qui du monde,
Seigneur, vivent enivrés;
Quand, par une fin soudaine,
Détrompés d'une ombre vaine,
Qui passe et ne revient plus,
Leurs yeux, du fond de l'abîme,
Près de ton trône sublime,
Verront briller tes élus!

Infortunés que nous sommes,
Où s'égaroient nos esprits?
Voilà, diront-ils, ces hommes,
Vils objets de nos mépris!
Leur sainte et pénible vie
Nous parut une folie;
Mais, aujourd'hui triomphans,
Le ciel chante leur louange,
Et Dieu lui-même les range
Au nombre de ses enfans.

Pour trouver un bien fragile
Qui nous vient d'être arraché,
Par quel chemin difficile,
Hélas, nous avons marché!
Dans une route insensée
Notre ame en vain s'est lassée,
Sans se reposer jamais;
Fermant l'œil à la lumière,

Qui nous montroit la carrière
De la bienheureuse paix.

De nos attentats injustes
Quel fruit nous est-il resté ?
Où sont les titres augustes,
Dont notre orgueil s'est flaté ?
Sans amis et sans défense,
Au trône de la vengeance
Appelés en jugement,
Foibles et tristes victimes,
Nous y venons, de nos crimes
Accompagnés seulement.

Ainsi, d'une voix plaintive,
Exprimera ses remords
La pénitence tardive
Des inconsolables morts.
Ce qui faisoit leurs délices,
Seigneur, fera leurs supplices;
Et, par une égale loi,
Tes saints trouveront des charmes
Dans le souvenir des larmes
Qu'ils versent ici pour toi.

CANTIQUE III.

Plainte d'un chrétien sur les contrariétés qu'il éprouve au-dedans de lui-même.

(Tiré de l'épître de saint Paul aux Romains, chap. VII.

MON Dieu, quelle guerre cruelle!
Je trouve deux hommes en moi.
L'un veut que, plein d'amour pour toi,
Mon cœur te soit toujours fidelle;
L'autre, à tes volontés rebelle,
Me révolte contre ta loi.

L'UN, tout esprit et tout céleste,
Veut qu'au ciel sans cesse attaché,
Et des biens éternels touché,
Je compte pour rien tout le reste;
Et l'autre, par son poids funeste,
Me tient vers la terre penché.

HÉLAS! en guerre avec moi-même,
Où pourrai-je trouver la paix?
Je veux, et n'accomplis jamais.
Je veux; mais (ô misère extrême!)
Je ne fais pas le bien que j'aime,
Et je fais le mal que je hais.

O GRACE! ô rayon salutaire!
Viens me mettre avec moi d'accord.
Et domptant par un doux effort
Cet homme qui t'est si contraire,
Fais ton esclave volontaire
De cet esclave de la mort.

CANTIQUE IV.

Sur les vaines occupations des gens du siècle.

Tiré de divers endroits d'Isaïe et de Jérémie.

QUEL charme vainqueur du monde
Vers Dieu m'élève aujourd'hui?
Malheureux l'homme qui fonde
Sur les hommes son appui.
Leur gloire fuit et s'efface
En moins de tems que la trace
Du vaisseau qui fend les mers,
Ou de la flèche rapide,
Qui, loin de l'œil qui la guide,
Cherche l'oiseau dans les airs.

DE la sagesse immortelle
La voix tonne et nous instruit.
Enfans des hommes, dit-elle,
De vos soins quel est le fruit?

Par quelle erreur, ames vaines,
Du plus pur sang de vos veines,
Achetez-vous si souvent,
Non un pain qui vous repaisse,
Mais une ombre qui vous laisse
plus affamés que devant ?

Le pain que je vous propose
Sert aux anges d'aliment ;
Dieu lui-même le compose
De la fleur de son froment.
C'est ce pain si délectable
Que ne sert point à sa table
Le monde que vous suivez.
Je l'offre à qui veut me suivre.
Approchez. Voulez-vous vivre ?
Prenez, mangez, et vivez.

O Sagesse ! ta parole
Fit éclore l'univers,
Posa sur un double pole
La terre au milieu des airs.
Tu dis : et les cieux parûrent,
Et tous les astres coururent
Dans leur ordre se placer.
Avant les siècles tu règnes ;
Et qui suis-je, que tu daignes
Jusqu'à moi te rabaisser ?

Le Verbe, image du Père,
Laissa son trône éternel ;

Et d'une mortelle mère
Voulut naître homme et mortel.
Comme l'orgueil fut le crime
Dont il naissoit la victime,
Il dépouilla sa splendeur,
Et vint, pauvre et misérable,
Apprendre à l'homme coupable
Sa véritable grandeur.

L'AME heureusement captive
Sous ton joug trouve la paix,
Et s'abreuve d'une eau vive
Qui ne s'épuise jamais.
Chacun peut boire en cette onde,
Elle invite tout le monde;
Mais nous courons follement
Chercher des sources bourbeuses,
Ou des citernes trompeuses,
D'où l'eau fuit à tout moment.

RÉFLEXIONS PIEUSES.

SUR QUELQUES PASSAGES

DE L'ÉCRITURE SAINTE.

Ps. 77. *Adhuc escæ erant in ore ipsorum, et ira dei ascendit super eos.* Combien de gens, ayant travaillé toute leur vie pour parvenir à quelque fortune, à une charge, *etc.* meurent dans le moment qu'ils espèrent en jouir, ayant encore le morceau dans la bouche !

Ps. 105. *Et dedit eis petitionem ipsorum*, etc. C'est dans sa colère que Dieu accorde la plupart des choses qu'on desire dans ce monde avec passion.

Isaïe, c. 54. *Quare appenditis argentum non in panibus*, etc. Pourquoi se donner tant de peine pour des choses qui nous rassasient si peu, et qui nous laissent mourir de faim ? L'enfant prodigue souhaitoit au moins pouvoir se rassasier de gland, et encore ne peut-on parvenir à avoir de ce gland. *Venite, emite absque argento*, etc. dit Isaïe. Nous n'avons qu'à nous tourner vers Dieu, il nous donnera de quoi nous nourir en abondance.

Filius hominis non venit ministrari, sed ministrare. Math. 20. Belle leçon pour nous faire souffrir toutes les négligences de nos domestiques. Il n'y a

qu'à se bien mettre dans l'esprit qu'on n'est point né pour être servi, mais pour servir.

Jean, c. 11, vers. 9. *Nonne duodecim sunt horæ diei*, etc. Jésus-Christ entend parler du tems que son père a prescrit à sa vie mortelle, et la compare à une journée, comme s'il disoit : tant que le jour luit, on peut marcher sans péril; mais quand la nuit est venue, on ne peut marcher sans tomber. Ainsi les Juifs ont beau me vouloir perdre, ils n'ont aucun pouvoir de me faire du mal, jusqu'à ce que la nuit, c'est-à-dire, le tems des ténèbres, soit venu.

Idem. c. 18, vers. 1. *Trans torrentem Cedron.* Grotius croit qu'il étoit ainsi nommé, à cause qu'il y avoit eu des cédres dans cette vallée. En grec, c'est le *torrent des cèdres*. Jésus-Christ accomplit ici ce qui le figura en la personne de David, quand ce roi, fuyant Absalon, passa ce torrent, étant trahi par Achitophel.

Abierunt retrorsùm. vers. 6. David a dit, ps. 35, *avertantur retrorsùm;* et Isaïe, c. 37, *cadant retrorsùm.* Quelle terreur n'imprimera-t'il point quand il viendra juger, s'il a été si terrible étant prêt d'être jugé !

Responsum non dedit ei. C. 19, vers. 9. Il lui en avoit assez dit, en lui disant que son royaume n'étoit pas de ce monde; et d'ailleurs Pilate, en faisant maltraiter un homme qu'il croyoit innocent, s'étoit rendu indigne qu'on l'éclaircît davantage : ne s'étoit-il pas même rendu indigne que Jésus-Chrit lui répondît maintenant, lui qui, lui ayant demandé ce que c'étoit

que la vérité, n'avoit pas daigné attendre la réponse ? Les gens qui ont négligé de savoir la vérité, quand ils la pouvoient apprendre, ne retrouvent pas toujours l'occasion qu'ils ont perdue.

Nescis quia potestatem habeo, etc. vers. 10. Puisqu'il est en son pouvoir de le sauver, il se reconnoît donc coupable de sa mort, à laquelle il ne souscrit que par une lâche complaisance.

Non habemus regem, etc. vers. 15. Les Juifs reconnoissent donc que le tems du messie est venu, puisque le sceptre n'est plus dans Juda ; et en même tems ils renoncent à la promesse du messie.

Quod scripsi, scripsi. C'étoit comme la sentence du juge, à laquelle on ne pouvoit plus rien changer. D'ailleurs Philon a remarqué que Pilate étoit d'un esprit inflexible. Dieu se sert de tout cela pour faire triompher la vérité en dépit des Juifs.

Miserunt sortem. vers. 24. Cette tunique, qui n'est point déchirée, est l'unité qu'on ne doit jamais rompre.

Stabat. vers. 25. La Sainte-Vierge étoit debout, et non pas évanouie, comme les peintres la représentent. Elle se souvenoit des paroles de l'ange, et savoit la divinité de son fils. Et dans le chapitre suivant, ni dans aucun évangéliste, elle n'est point nommée entre les saintes femmes qui allèrent au sépulcre ; elle étoit assurée que Jésus-Christ n'y étoit plus.

Separatim involutum. chap. 20, vers. 7. Les linges ainsi placés et séparés les uns des autres, marquoient

que le corps n'avoit point été enlevé par des voleurs. Ceux qui volent font les choses plus tumultuairement.

Ad fratres meos. vers. 17. Il les apelle frères, pour les consoler du peu de courage qu'ils ont témoigné. *Narrabo nomen tuum fratribus meis*. Il semble que Jésus-Christ ait eu ce verset en vue, en les appelant ses frères ; comme tout ce qui précède dans ce même pseaume a été une prédiction de ses souffrances.

PRÉFACE
DES ÉDITEURS.

L'ÉPIGRAMME de Racine contre l'Aspar de M. de Fontenelle est un peu plus connue que la chanson qu'il fit contre cette pièce. Nous plaçons ici les deux couplets dont elle est composée, non que nous croyions qu'ils doivent faire honneur à Racine, mais afin de ne pas encourir le reproche de n'avoir pas recherché tout ce qui est sorti de la main de ce poëte célèbre.

CHANSON.

ADIEU, ville peu courtoise,
Où je crus être adoré.
Aspar est désespéré ;
Le poulailler de Pontoise
Me doit remener demain,
Voir ma famille bourgeoise,
Me doit remener demain,
Un bâton blanc à la main.

MON aventure est étrange !
On m'adoroit à Rouen.
Dans le mercure galant
J'avois plus d'esprit qu'un ange.
Cependant je pars demain,
Sans argent et sans louange,
Cependant je pars demain,
Un bâton blanc à la main.

PRÉFACE

DES ÉDITEURS.

On ignore le tems où Racine fit la traduction du banquet de Platon, imprimée pour la première fois en 1732. Ce fut, à ce qu'il paroît par la lettre suivante, Boileau qui remit cet ouvrage à madame de Rochechouart, abbesse de Fontevrault, qui avoit engagé Racine à l'entreprendre.

Puisque vous allez demain à la cour, disoit-il, à Boileau, *je vous prie d'y porter les papiers ci-joints : vous savez ce que c'est. J'avois eu dessein de faire, comme on me le demandoit, des remarques sur les endroits qui me paroîtroient en avoir besoin ; mais comme il falloit les raisonner, ce qui auroit rendu l'ouvrage un peu long, je n'ai pas eu la résolution d'achever ce que j'avois commencé, et j'ai cru que j'aurois plutôt fait d'entreprendre une traduction nouvelle. J'ai traduit jusqu'au discours du médecin exclusivement. Il dit à la vérité de très-belles choses, mais il ne les explique point assez ; et notre siècle, qui n'est pas si philosophe que celui de Platon, demanderoit que l'on mît ces mêmes choses dans un plus grand jour.*

*Quoi qu'il en soit, mon essai suffira pour montrer à madame de *** que j'avois à cœur de lui obéir. Il est vrai que le mois où nous sommes m'a fait souvenir de l'ancienne fête des saturnales, pendant laquelle les serviteurs prenoient avec leurs maîtres des libertés qu'ils n'auroient pas prises dans un autre tems. Ma conduite ne ressemble pas trop mal à celle-là. Je me mets sans façon à côté de madame de ***, je prends des airs de maître, je m'accommode sans scrupule de ses termes et de ses phrases : je les rejète quand bon me semble. Mais, monsieur, la fête ne durera pas toujours, les saturnales passeront, et l'illustre dame reprendra sur son serviteur l'autorité qui lui est acquise. J'y aurai peu de mérite en tout sens : car il faut convenir que son style est admirable ; il a une douceur que nous autres hommes nous n'attrapons point ; et si j'avois continué à refondre son ouvrage, vraisemblablement je l'aurois gâté. Elle a traduit le discours d'Alcibiade, par où finit le banquet de Platon ; elle l'a rectifié, je l'avoue, par un choix d'expressions fines et délicates, qui sauvent en partie la grossièreté des idées : mais avec tout cela je crois que le mieux est de le supprimer ; outre qu'il est scandaleux, il est inutile : car ce sont les louanges, non de l'amour dont il s'agit dans ce dialogue, mais de Socrate, qui*

*qui n'y est introduit que comme un des interlocuteurs. Voilà, monsieur, le cannevas de ce que je vous supplie de vouloir dire pour moi à madame de ***. Assurez-la qu'enrhumé au point où je le suis depuis trois semaines, je suis au désespoir de ne point aller moi-même lui rendre ses papiers; et si par hasard elle demande que j'achève de traduire l'ouvrage, n'oubliez rien pour me délivrer de cette corvée. Adieu, bon voyage, et donnez-moi de vos nouvelles dès que vous serez de retour.*

Nous ne dirons rien de cette traduction; c'est un ouvrage de la jeunesse de Racine, auquel il travailla sans goût et sans plaisir.

LE BANQUET DE PLATON.

Je crois que je n'aurai pas de peine à vous faire le récit que vous me demandez ; car hier, comme je revenois de ma maison de Phalère, un homme de ma connoissance, qui venoit derrière moi, m'apperçut, et m'appela de loin. Hé quoi ! s'écria-t'il en badinant, Apollodore ne veut pas m'attendre ? Je m'arrêtai, et je l'attendis.

Je vous ai cherché long-tems, me dit-il, pour vous demander ce qui s'étoit passé chez Agathon le jour que Socrate et Alcibiade y soupèrent. On dit que toute la conversation roula sur l'amour, et je mourois d'envie d'entendre ce qui s'étoit dit de part et d'autre sur cette matière. J'en ai bien su quelque chose par le moyen d'un homme à qui Phénix avoit raconté une partie de leur discours ; mais cet homme ne me disoit rien de certain : il m'apprit seulement que vous saviez le détail de cet entretien ; contez-le moi donc, je vous prie ; aussi bien, à qui peut-on mieux s'adresser qu'à vous pour entendre le discours de votre ami ? Mais dites-moi, avant toutes choses, si vous étiez présent à cette conversation. Il paroît bien, lui répondis-je, que votre homme ne vous a rien dit de certain, puisque vous parlez de cette conversation

comme d'une chose arrivée depuis peu, et comme si j'avois pu y être présent. Je le croyois, me dit-il. Comment, lui dis-je, Glaucon, ne savez-vous pas qu'il y a plusieurs années qu'Agathon n'a mis le pied dans Athènes? Pour moi, il n'y a pas encore trois ans que je fréquente Socrate, et que je m'attache à étudier toutes ses paroles et toutes ses actions. Avant ce tems-là, j'errois de côté et d'autre; et croyant mener une vie raisonnable, j'étois le plus malheureux de tous les hommes. Je m'imaginois alors, comme vous faites maintenant, qu'un honnête homme devoit songer à toute autre chose qu'à ce qui s'appèle philosophie.

Ne m'insultez point, répliqua-t'il, dites-moi plutôt quand se tint la conversation dont il s'agit.... Nous étions bien jeunes vous et moi, lui dis-je; ce fut dans le tems qu'Agathon remporta le prix de sa première tragédie; tout se passa chez lui le lendemain du sacrifice qu'il avoit fait avec ses acteurs, pour rendre grace aux dieux du prix qu'il avoit gagné.... Vous parlez de loin, me dit-il; mais de qui savez-vous ce qui fut dit dans cette assemblée? Est-ce de Socrate?

Non, lui dis-je; je tiens ce que j'en sais, de celui-là même qui l'a conté à Phénix, je veux dire d'Aristodême, du bourg de Cydathène, ce petit homme qui va toujours nuds pieds. Il se trouva lui-même chez Agathon; c'étoit alors un des hommes qui étoit le plus attaché à Socrate.

J'ai quelquefois interrogé Socrate sur des choses que cet Aristodême m'avoit récitées, et Socrate

avouoit qu'il m'avoit dit la vérité .... Que tardez-vous donc, me dit Glaucon, que vous ne me fassiez ce récit ? Pouvons-nous mieux employer le chemin qui nous reste d'ici à Athènes ?

Je le contentai, et nous discourûmes de ces choses le long du chemin. C'est ce qui fait que, comme je vous disois tout à l'heure, j'en ai encore la mémoire fraîche, et il ne tiendra qu'à vous de les entendre; aussi bien, outre le profit que je trouve à parler ou à entendre parler de philosophie, c'est qu'il n'y a rien au monde où je prenne tant de plaisir, tout au contraire des autres discours. Je me meurs d'ennui quand je vous entends, vous autres riches, parler de vos intérêts et de vos affaires; je déplore en moi-même l'aveuglement où vous êtes : vous croyez faire merveilles, et vous ne faites rien d'utile. Peut-être vous, de votre côté, vous me plaignez et me regardez en piété. Peut-être même avez-vous raison de penser cela de moi ; et moi, non seulement je pense que vous êtes à plaindre, mais je suis très-convaincu que j'ai raison de le penser.

L'AMI D'APOLLODORE.

Vous êtes toujours le même, cher Apollodore; vous ne cessez point de dire du mal de vous et de tous les autres. Vous êtes persuadé qu'à commencer par vous, tous les hommes, excepté Socrate, sont des misérables. Je ne sais pas pour quel sujet on vous a donné le nom de *furieux* : mais je sais bien qu'il y a quelque chose de cela dans tous vos discours. Vous êtes

toujours en fureur contre vous et contre tout le reste des hommes, excepté contre Socrate.

APOLLODORE.

Il vous semble donc qu'il faut être un furieux et un insensé pour parler ainsi de moi et de tous tant que vous êtes?

L'AMI D'APOLLODORE.

Une autre fois nous traiterons cette question. Souvenez-vous maintenant de votre promesse, et redites-nous les discours qui furent tenus chez Agathon.

APOLLODORE.

Les voici. Ou plutôt il vaut mieux vous faire cette narration de la même manière qu'Aristodême me l'a faite.

Je rencontrai Socrate, me disoit-il, qui sortoit du bain, et qui étoit chaussé plus proprement qu'à son ordinaire. Je lui demandai où il alloit, si propre et si beau. Je vais souper chez Agathon, me répondit-il. J'évitai de me trouver hier à la fête de son sacrifice, parce que je craignois la foule; mais je lui promis en récompense que je serois du lendemain, qui est aujourd'hui. Voilà pourquoi vous me voyez si paré. Je me suis fait beau pour aller chez un beau garçon. Mais vous, Aristodême, seriez-vous d'humeur à venir aussi, quoique vous ne soyez point prié? Je ferai, lui dis-je, ce que vous voudrez. Venez, dit-il, et montrons, quoi qu'en dise le proverbe, qu'un galant homme peut aller souper chez un galant homme sans

en être prié. J'accuserois volontiers Homère d'avoir péché contre ce proverbe, lorsqu'après nous avoir représenté Agamemnon comme un grand homme de guerre, et Ménélas comme un médiocre guerrier, il feint que Ménélas vient au festin d'Agamemnon sans être invité, c'est-à-dire, qu'il fait venir un homme de peu de valeur, chez un brave homme qui ne l'attend pas.

J'ai bien peur, dis-je à Socrate, que je ne sois le Ménélas du festin où vous allez. C'est à vous de voir comment vous vous défendrez : car pour moi, je dirai franchement que c'est vous qui m'avez prié.

Nous sommes deux, répondit Socrate, et nous étudierons en chemin ce que nous aurons à dire. Allons seulement. Nous allâmes vers le logis d'Agathon, en nous entretenant de la sorte. Mais à peine eûmes-nous avancé quelques pas, que Socrate devint tout pensif, et demeura en la même place sans bouger. Je m'arrêtois pour l'attendre, mais il me dit d'aller toujours devant, et qu'il me suivroit.

Je trouvai la porte ouverte : et il m'arriva même une aventure assez plaisante. Un esclave d'Agathon me mena sur le champ dans la salle où étoit la compagnie, qui étoit déjà à table, et qui attendoit que l'on servît. Agathon s'écria en me voyant : ô Aristodême, soyez le bien venu si vous venez pour souper; si c'est pour affaires, remettons, je vous prie, les affaires à un autre jour. Je vous cherchai hier par-tout pour vous prier d'être des nôtres. Mais que fait Socrate ? Alors je me retournai, croyant certainement

que Socrate me suivoit. Je fus bien surpris de ne le point voir; je dis que j'étois venu avec lui, et qu'il m'avoit même invité. Vous avez bien fait de venir, reprit Agathon; mais où est-il? Il marchoit sur mes pas, lui répondis-je, et je ne conçois pas ce qu'il peut être devenu. Petit garçon, dit Agathon, courez vîte, allez voir où est Socrate, dites-lui que nous l'attendons. Et vous Aristodême, placez-vous à côté d'Eryximaque..... Un esclave eut ordre de me laver les pieds; et cependant celui qui étoit sorti revint annoncer qu'il avoit trouvé Socrate sur la porte de la maison voisine, mais qu'il n'avoit pas voulu venir, quelque chose qu'on lui eût pu dire.

Vous me dites là une chose étrange, dit Agathon; retournez, et ne le quittez point qu'il ne soit entré. Non, non, dis-je alors, ne le détournez point; il lui arrive assez souvent de s'arrêter ainsi, en quelque endroit qu'il se trouve. Vous le verrez bientôt, si je ne me trompe; il n'y a qu'à le laisser faire... Puisque c'est là votre avis, dit Agathon, je m'y rends. Et vous, mes enfans, apportez-nous donc à manger; donnez-nous ce que vous avez; on vous abandonne l'ordonnance du repas, c'est un soin que je n'ai jamais pris; ne regardez ici votre maître que comme s'il étoit du nombre des conviés. Faites tout de votre mieux, et tirez-vous-en à votre honneur.

On servit. Nous commençâmes à souper, et Socrate ne venoit point. Agathon perdoit patience, et vouloit à tout moment qu'on l'appelât; mais j'empêchois toujours qu'on ne le fît. Enfin il entra, comme on

avoit à moitié soupé. Agathon, qui étoit seul sur un lit au bout de la table, le pria de se mettre auprès de lui. Venez, dit-il, Socrate, venez, que je m'approche de vous le plus que je pourrai, pour tâcher d'avoir ma part des sages pensées que vous venez de trouver ici près : car je m'assure que vous avez trouvé ce que vous cherchiez ; autrement, vous y seriez encore.

Quand Socrate se fut assis : plût à Dieu, dit-il, que la sagesse, bel Agathon, fût quelque chose qui se pût verser d'un esprit dans un autre, comme l'eau se verse d'un vaisseau plein dans un vaisseau vide ! Ce seroit à moi de m'estimer heureux d'être auprès de vous, dans l'espérance que je pourrois me remplir de l'excellente sagesse dont vous êtes plein : car pour la mienne, c'est une espèce de sagesse bien obscure et bien douteuse : ce n'est qu'un songe ; la vôtre, au contraire, est une sagesse magnifique, et qui brille aux yeux de tout le monde : témoin la gloire que vous avez acquise à votre âge, et les applaudissemens de plus de trente mille Grecs, qui ont été depuis peu les admirateurs de votre sagesse.

Vous êtes toujours moqueur, reprit Agathon, et vous n'épargnez point vos meilleurs amis. Nous examinerons tantôt quelle est la meilleure de votre sagesse ou de la mienne, et Bacchus sera notre juge ; présentement ne songez qu'à souper.

Pendant que Socrate soupoit, les autres conviés achevèrent de manger. On en vint aux libations ordinaires, on chanta un hymne en l'honneur du dieu Bacchus ; et après toutes ces petites cérémonies, on

parla de boire. Pausanias prit la parole. Voyons, dit-il, comment nous trouverons le secret de nous réjouir. Pour moi je déclare que je suis encore incommodé de la débauche d'hier; je voudrois bien qu'on m'épargnât aujourd'hui. Je ne doute pas que plusieurs de la compagnie, sur-tout ceux qui étoient du festin d'hier, ne demandent grace aussi bien que moi. Voyons de quelle manière nous passerons gaiement la nuit.

Vous me faites plaisir, dit Aristophane, de vouloir que nous nous ménagions : car je suis un de ceux qui se sont le moins épargnés la nuit passée.

Que je vous aime de cette humeur, dit le médecin Eryximaque! Il reste à savoir dans quelle intention se trouve Agathon. Tant mieux pour moi, dit Agathon, si vous autres braves vous êtes rendus; tant mieux pour Phèdre et pour les autres petits buveurs, qui ne sont pas plus vaillans que nous. Je ne parle pas de Socrate, il est toujours prêt à faire ce que l'on veut.

Mais, reprit Eryximaque, puisque vous êtes d'avis de ne point pousser la débauche, j'en serai moins importun, si je vous remontre le danger qu'il y a de s'enivrer. C'est un dogme constant dans la médecine, que rien n'est plus pernicieux à l'homme que l'excès du vin; je l'éviterai toujours tant que je pourrai, et jamais je ne le conseillerai aux autres, sur-tout quand ils se sentiront encore la tête pesante du jour de devant.

Vous savez, lui dit Phèdre en l'interrompant, que je suis volontiers de votre avis, sur-tout quand vous parlez médecine; mais vous voyez heureusement que

tout le monde est raisonnable aujourd'hui.... Il n'y eut personne qui ne fût de ce sentiment. On résolut de ne point s'incommoder, et de ne boire que pour son plaisir.... Puisqu'ainsi est, dit Eryximaque, qu'on ne forcera personne, et que nous boirons à notre soif, je suis d'avis, premièrement, que l'on renvoie cette joueuse de flûte; qu'elle s'en aille jouer là dehors tant qu'elle voudra, si elle n'aime mieux entrer où sont les dames, et leur donner cet amusement. Quant à nous, si vous m'en croyez, nous lierons ensemble quelque agréable conversation. Je vous en proposerai même la matière, si vous le voulez.

Tout le monde ayant témoigné qu'il feroit plaisir à la compagnie, Eryximaque continua ainsi : Je commencerai par ce vers de la Ménalippe d'Euripide; les paroles que vous entendez, ce ne sont point les miennes, ce sont celles de Phèdre. Car Phèdre m'a souvent dit avec une espèce d'indignation : O Eryximaque! n'est-ce pas une chose étrange que, de tant de poëtes qui ont fait des hymnes et des cantiques en l'honneur de la plupart des dieux, aucun n'ait fait un vers à la louange de l'Amour, qui est pourtant un si grand dieu? Il n'y a pas jusqu'aux sophistes, qui composent tous les jours de grands discours à la louange d'Hercule et des autres demi-dieux. Passe pour cela. J'ai même vu un livre qui portoit pour titre : *l'éloge du sel*, où le savant auteur exagéroit les merveilleuses qualités du sel, et les grands services qu'il rend à l'homme. En un mot, vous verrez qu'il

n'y a presque rien au monde qui n'ait eu son panégyrique. Comment se peut-il donc faire que, parmi cette profusion d'éloges, on ait oublié l'Amour, et que personne n'ait entrepris de louer un dieu qui mérite tant d'être loué ? Pour moi, continua Eryximaque, j'approuve l'indignation de Phèdre. Il ne tiendra pas à moi que l'Amour n'ait son éloge comme les autres. Il me semble même qu'il siéroit très-bien à une si agréable compagnie, de ne se point séparer sans avoir honoré l'Amour. Si cela vous plaît, il ne faut point chercher d'autre sujet de conversation. Chacun prononcera son discours à la louange de l'Amour. On fera le tour, à commencer par la droite. Ainsi Phèdre parlera le premier, puisque c'est son rang, et puisqu'aussi bien il est le premier auteur de la pensée que je vous propose.

Je ne doute pas, dit Socrate, que l'avis d'Eryximaque ne passe ici tout d'une voix. Je sais bien au moins que je ne m'y opposerai pas, moi qui fais profession de ne savoir que l'Amour. Je m'assure qu'Agathon ne s'y opposera pas non plus, ni Pausanias, ni encore moins Aristophane, lui qui est tout dévoué à Bacchus et à Vénus. Je puis également répondre du reste de la compagnie; quoique, à dire vrai, la partie ne soit pas égale pour nous autres, qui sommes assis les derniers. En tout cas, si ceux qui nous précèdent font bien leur devoir, et épuisent la matière, nous en serons quittes pour leur donner notre approbation. Que Phèdre commence donc, à la bonne heure, et qu'il loue l'Amour. Le sentiment de Socrate fut

généralement suivi. De vous rendre ici mot à mot tous les discours que l'on prononça, c'est ce que vous ne devez pas attendre de moi; Aristodême, de qui je les tiens, n'ayant pu me les rapporter si parfaitement, et moi-même ayant laissé échaper quelque chose du récit qu'il m'en a fait; mais je vous redirai l'essentiel. Voici donc à peu près, selon lui, quel fut le discours de Phèdre.

DISCOURS
DE PHÈDRE.

C'est un grand dieu que l'Amour, et véritablement digne d'être honoré des dieux et des hommes. Il est admirable par beaucoup d'endroits; mais sur-tout à cause de son ancienneté; car il n'y a point de dieu plus ancien que lui. En voici la preuve, on ne sait point quel est son père ni sa mère, ou plutôt il n'en a point. Jamais poëte, ni aucun autre homme ne les a nommés. Hésiode, après avoir d'abord parlé du cahos, ajoute:

« La terre au large sein, le fondement des cieux,
» Après elle l'Amour, le plus charmant des dieux. »

Hésiode, par conséquent, fait succéder au chaos la terre et l'Amour. Parménide a écrit que l'Amour est sorti du cahos:

« L'Amour fut le premier enfanté de son sein. »

Acusilaüs a suivi le sentiment d'Hésiode. Ainsi, d'un commun consentement, il n'y a point de dieu qui soit plus ancien que l'Amour. Mais c'est même de tous les dieux celui qui fait le plus de bien aux hommes. Car quel plus grand avantage peut arriver à une jeune personne, que d'être aimée d'un homme vertueux; et à un homme vertueux, que d'aimer une jeune personne qui a de l'inclination pour la vertu ? Il n'y a ni naissance, ni honneurs, ni richesses, qui soient capables, comme un honnête amour, d'inspirer à l'homme ce qui est le plus nécessaire pour la conduite de sa vie: je veux dire, la honte du mal, et une véritable émulation pour le bien. Sans ces deux choses, il est impossible que, ni un particulier, ni même une ville, fasse jamais rien de beau ni de grand. J'ose même dire que, si un homme qui aime avoit, ou commis une mauvaise action, ou enduré un outrage sans le repousser, il n'y auroit ni père, ni parent, ni personne au monde, devant qui il eût tant de honte de paroître, que devant ce qu'il aime. Il en est de même de celui qui est aimé. Il n'est jamais si confus que lorsqu'il est surpris en quelque faute par celui dont il est aimé. Disons donc que, si par quelque enchantement une ville ou une armée pouvoit n'être composée que d'amans, il n'y auroit point de félicité pareille à celle d'un peuple qui auroit tout ensemble, et cette horreur pour le vice, et cet amour pour la vertu. Des hommes ainsi unis, quoiqu'en petit nombre, pourroient, s'il faut ainsi dire, vaincre le monde entier. Car il n'y a point d'honnête homme qui osât

jamais se montrer devant ce qu'il aime, après avoir abandonné son rang ou jeté ses armes, et qui n'aimât mieux mourir mille fois que de laisser ce qu'il aime dans le péril. Ou plutôt il n'y a point d'homme si timide qui ne devînt alors comme le plus brave, et que l'amour ne transportât hors de lui-même. On lit dans Homère que les dieux inspiroient l'audace à quelques-uns de ses héros; c'est ce qu'on peut dire de l'Amour, plus justement que d'aucun des dieux. Il n'y a que parmi les amans que l'on sait mourir l'un pour l'autre.

Non seulement des hommes, mais des femmes même, ont donné leur vie pour sauver ce qu'elles aimoient. La Grèce parlera éternellement d'Alceste, fille de Pélio; elle donna sa vie pour son époux, qu'elle aimoit, et il ne se trouva qu'elle qui osât mourir pour lui, quoiqu'il eût son père et sa mère. L'amour de l'amante surpassa de si loin leur amitié, qu'elle les déclara, pour ainsi dire, des étrangers à l'égard de leur fils; il sembloit qu'ils ne lui fussent proches que de nom. Aussi, quoiqu'il se soit fait dans le monde un grand nombre de belles actions, celle d'Alceste a paru si belle aux dieux et aux hommes, qu'elle a mérité une récompense qui n'a été accordée qu'à un très-petit nombre de personnes. Les dieux, charmés de son courage, l'ont rappelée à la vie: tant il est vrai qu'un amour noble et généreux se fait estimer des dieux mêmes.

Ils n'ont pas ainsi traité Orphée; ils l'ont renvoyé des enfers, sans lui accorder ce qu'il demandoit. Au

lieu de lui rendre sa femme qu'il venoit chercher, ils ne lui en ont montré que le fantôme ; car il manqua de courage, comme un musicien qu'il étoit. Au lieu d'imiter Alceste, et de mourir pour ce qu'il aimoit, il usa d'adresse, et chercha l'invention de descendre vivant aux enfers. Les dieux, indignés de sa lâcheté, ont permis enfin qu'il pérît par la main des femmes.

Combien, au contraire, ont-ils honoré le vaillant Achille ? Thétis, sa mère, lui avoit prédit que, s'il tuoit Hector, il mourroit aussitôt après ; mais que, s'il vouloit ne le point combattre, et s'en retourner dans la maison de son père, il parviendroit à une longue vieillesse. Cependant Achille ne balança point, il préféra la vengeance de Patrocle à sa propre vie ; il voulut non seulement mourir pour son ami, mais même mourir sur le corps de son ami. Aussi les dieux l'ont-ils honoré par dessus tous les autres hommes, et lui ont su bon gré d'avoir sacrifié sa vie pour celui dont il étoit aimé.

Eschyle se moque de nous, quand il nous dit que c'étoit Patrocle qui étoit l'aimé. Achille étoit le plus beau des Grecs, et par conséquent plus beau que Patrocle. Il étoit tout jeune, et plus jeune que Patrocle, comme dit Homère. Mais véritablement si les dieux approuvent ce que l'on fait pour ce qu'on aime, ils estiment, ils admirent, ils récompensent tout autrement ce que l'on fait pour la personne dont on est aimé. En effet, celui qui aime est quelque chose de plus divin que celui qui est aimé : car il est possédé d'un dieu ; de là vient qu'Achille a été encore mieux

traité qu'Alceste, puisque les dieux l'ont envoyé, après sa mort, dans les îles des bienheureux .... Je conclus que, de tous les dieux, l'Amour est le plus ancien, le plus auguste, et le plus capable de rendre l'homme vertueux durant sa vie, et heureux après sa mort.

Phèdre finit de la sorte. Aristodême passa par dessus quelques autres dont il avoit oublié les discours, et il vint à Pausanias, qui parla ainsi.

DISCOURS
DE PAUSANIAS.

Je n'approuve point, ô Phèdre, la simple proposition qu'on a faite de louer l'Amour; cela seroit bon s'il n'y avoit qu'un Amour. Mais comme il y en a plus d'un, je voudrois qu'on eût marqué, avant toutes choses, quel est celui que l'on doit louer. C'est ce que je vais essayer de faire. Je dirai quel est cet Amour qui mérite qu'on le loue, et je le louerai le plus dignement que je pourrai.

Il est constant que Vénus ne va point sans l'Amour. S'il n'y avoit qu'une Vénus, il n'y auroit qu'un Amour; mais puisqu'il y a deux Vénus, il faut nécessairement qu'il y ait aussi deux Amours. Qui doute qu'il y ait deux Vénus? L'une ancienne fille du Ciel,

et

et qui n'a point de mère ; nous la nommons *Vénus Uranie*. L'autre, plus moderne, fille de Jupiter et de Dioné ; nous l'appellons *Vénus Populaire*. Il s'ensuit que de deux Amours, qui sont les ministres de ces deux Vénus, il faut nommer l'un céleste, et l'autre populaire. Or, tous les dieux, à la vérité, sont dignes d'être honorés. Mais distinguons bien les fonctions de ces deux Amours.

Toute action est de soi indifférente, comme ce que nous faisons présentement, boire, manger, discourir. Aucune de ces actions n'est ni bonne ni mauvaise par elle-même; mais elle peut devenir l'un ou l'autre par la manière dont on la fait. Elle devient honnête si on la fait selon les règles de l'honnêteté, et vicieuse si on la fait contre ces règles. Il en est de même de l'amour : tout amour en général n'est point louable ni vertueux, mais seulement celui qui fait que nous aimons vertueusement.

L'Amour de la Vénus populaire inspire des passions basses et populaires : c'est proprement l'amour qui règne parmi les gens du commun. Ils aiment sans choix, plutôt les femmes que les hommes, plutôt le corps que l'esprit ; et même entre les esprits, ils s'accommodent mieux des moins raisonnables, car ils n'aspirent qu'à la jouissance ; pourvu qu'ils y parviennent, il ne leur importe par quels moyens. De là vient qu'ils s'attachent à tout ce qui se présente, bon ou mauvais : car ils suivent la Vénus populaire qui, parce qu'elle est née du mâle et de la femelle,

joint aux bonnes qualités de l'un les imperfections de l'autre.

Pour la Vénus Uranie, elle n'a point eu de mère; et par conséquent il n'y a rien de foible en elle. De plus, elle est ancienne, et n'a point l'insolence de la jeunesse. Or, l'Amour céleste est parfait comme elle. Ceux qui sont possédés de cet Amour ont les inclinations généreuses : ils cherchent une autre volupté que celle des sens : il faut une belle ame, et un beau naturel pour leur plaire et pour les toucher; on reconnoît dans leurs choix la noblesse de l'Amour qui les inspire; ils s'attachent, non point à une trop grande jeunesse, mais à des personnes qui sont capables de se gouverner : car ils ne s'engagent point dans la pensée de mettre à profit l'imprudence d'une personne qu'ils auront surprise dans sa première innocence, pour la laisser aussitôt après, et pour courir à quelque autre; mais ils se lient dans le dessein de ne se plus séparer, et de passer toute leur vie avec ce qu'ils aiment .... Il seroit effectivement à souhaiter qu'il y eût une loi, par laquelle il fût défendu d'aimer des personnes qui n'ont pas encore toute leur raison, afin qu'on ne donnât point son tems à une chose si incertaine : car, qui sait ce que deviendra un jour cette trop grande jeunesse, quel pli prendront et le corps et l'esprit, de quel côté ils tourneront, vers le vice ou vers la vertu? Les gens sages s'imposent eux-mêmes une loi si juste. Mais il faudroit la faire observer rigoureusement par les amans populaires dont nous parlions, et leur défendre ces sortes d'engagemens comme

on leur défend l'adultère. Ce sont eux qui ont déshonoré l'Amour ; ils ont fait dire qu'il étoit honteux de bien traiter un amant ; leur indiscrétion et leur injustice ont seules donné lieu à une semblable opinion, qui, à la prendre en général, est très-fausse, puisque rien de ce qui se fait par des principes de sagesse et d'honneur ne sauroit être honteux.

Il n'est pas difficile de connoître l'opinion que les hommes ont de l'Amour dans tous les pays de la terre, car la loi est claire et simple ; il n'y a que les seules villes d'Athènes et de Lacédémone où la loi est difficile à entendre, où elle est sujète à explication. Dans l'Élide, par exemple, et dans la Béotie, où les esprits sont pesans, et où l'éloquence n'est pas ordinaire, il est dit simplement qu'il est permis d'aimer qui nous aime. Personne ne va parmi eux à l'encontre de cette ordonnance, ni jeune ni vieux ; il faut croire qu'ils ont ainsi autorisé l'amour pour en applanir les difficultés, et afin qu'on n'ait pas besoin, pour se faire aimer, de recourir à des artifices que la nature leur a refusés.

Les choses vont autrement dans l'Ionie, et dans tous les pays soumis à la domination des barbares ; car là on déclare infame toute personne qui souffre un amant. On traite sur un même pied l'amour, la philosophie, et tous les exercices dignes d'un honnête homme. D'où vient cela ? C'est que les tyrans n'aiment point à voir qu'il s'élève de grands courages, ou qu'il se lie dans leurs États des amitiés trop fortes : or, c'est ce que l'amour fait faire parfaitement. Les tyrans

d'Athènes en firent autrefois l'expérience : l'amitié violente d'Harmodius et d'Aristogiton renversa la tyrannie dont Athènes étoit opprimée. Il est donc visible que, dans les États où il est honteux d'aimer qui nous aime, cette trop grande sévérité vient de l'injustice de ceux qui gouvernent, et de la lâcheté de ceux qui sont gouvernés ; mais que dans les pays, au contraire, où il est honnête de rendre amour pour amour, cette indulgence est un effet de la grossièreté des peuples qui ont craint les difficultés.

Tout cela est bien plus sagement ordonné parmi nous. Mais, comme j'ai dit, il faut bien examiner l'ordonnance pour la concevoir : car d'un côté on dit qu'il est plus honnête d'aimer aux yeux de tout le monde que d'aimer en cachette, sur-tout quand on aime des personnes qui ont elles-mêmes de l'honneur et de la vertu, et encore plus quand la beauté du corps ne se rencontre point dans ce qu'on aime. Tout le monde s'intéresse pour la prospérité d'un homme qui aime ; on l'encourage, ce que l'on ne feroit point si l'on croyoit qu'il ne fût pas honnête d'aimer. On l'estime quand il a réussi dans son amour, on le méprise quand il n'a pas réussi. On permet à son amant de se servir de mille moyens pour parvenir à son but ; et il n'y a pas un seul de ces moyens qui ne fût capable de le perdre dans l'esprit de tous les honnêtes gens, s'il s'en servoit pour toute autre chose que pour se faire aimer.

Si un homme, dans le dessein de s'enrichir, ou d'obtenir une charge, ou de se faire quelque autre

établissement de cette nature, osoit avoir pour un grand seigneur la moindre des complaisances qu'un amant a pour ce qu'il aime; s'il employoit les mêmes supplications, s'il avoit la même assiduité, s'il faisoit les mêmes sermens, s'il couchoit à sa porte, s'il descendoit à mille souplesses où un esclave auroit honte de descendre, il n'auroit ni un ennemi ni un ami qui le laissât en repos; les uns lui reprocheroient publiquement sa turpitude, ses bassesses; les autres en rougiroient et s'efforceroient de l'en corriger. Cependant tout cela sied merveilleusement à un homme qui aime; tout lui est permis : non seulement ses bassesses ne le déshonorent pas, mais on l'estime comme un homme qui fait très-bien son devoir. Et ce qui est de plus merveilleux, c'est qu'on veut que les amans soient les seuls parjures que les dieux ne punissent point : car on dit que les sermens n'engagent point en amour, tant il est vrai que les hommes et les dieux donnent tout pouvoir à un amant.

Il n'y a donc personne qui, là dessus ne demeure persuadé qu'il est très-louable en cette ville et d'aimer et de vouloir du bien à ceux qui nous aiment. Mais ne croira-t'on pas le contraire, si l'on regarde d'un autre côté avec quel soin un père met auprès de ses enfans une personne qui veille sur eux, et que le plus grand soin de ces personnes est d'empêcher qu'ils ne parlent à ceux qui les aiment? S'il arrive même qu'on les voye s'entretenir de pareils commerces, tous leurs camarades les accablent de railleries, et les gens plus âgés ni ne s'opposent à ces railleries, ni ne

querellent ceux qui les font. Encore une fois, à examiner cet usage de notre ville, ne croira-t'on pas que nous sommes dans un pays où il y a de la honte à aimer et à se laisser aimer? Voici comme il faut accorder toutes ces contrariétés. L'amour, comme je disois d'abord, n'est de soi-même ni bon ni mauvais; il est louable si l'on aime avec honneur; il est condamnable si l'on aime contre les règles de l'honnêteté... Il y a de la honte à se laisser vaincre à l'amour d'un malhonnête homme; il y a de l'honneur à se rendre à l'amitié d'un homme qui a de la vertu. J'appèle malhonnête homme, cet amant populaire qui aime le corps plutôt que l'esprit; son amour ne sauroit être de durée, car il aime une beauté qui ne dure point; dès que la fleur de cette beauté est passée, vous le voyez qui s'envole ailleurs, sans se souvenir de ses beaux discours et de toutes ses belles promesses. Il n'en est pas ainsi de l'amant honnête: comme il s'est épris d'une belle ame, son amitié est immortelle; car ce qu'il aime est solide et ne périt point....

Telle est donc l'intention de la loi établie parmi nous, elle veut qu'on examine avant de s'engager, et qu'on honore ceux qui aiment pour la vertu, tandis qu'on aura en horreur ceux qui ne recherchent que la volupté; elle encourage les jeunes gens à se donner aux premiers et à fuir les autres; elle examine quelle est l'intention de celui qui aime, et quel est le motif de celui qui se laisse aimer. Il s'ensuit de là qu'il y a de la honte à s'engager légérement, car il n'y a que le tems qui découvre le secret des cœurs.

Il est encore honteux de céder à un homme riche, ou à un homme qui est dans une grande fortune, soit qu'on se rende par timidité, ou qu'on se laisse éblouir par l'argent, ou par l'espéranee d'entrer dans les charges ; car, outre que des raisons de cette nature ne peuvent jamais lier une amitié véritable et généreuse, elles portent d'ailleurs sur des fondemens trop peu durables..... Reste un seul motif, pour lequel, selon l'esprit de notre loi, on peut accorder son amitié à celui qui la demande. Car tout de même que les bassesses et la servitude volontaire d'un homme qui aspire à se faire aimer, ne lui sont point odieuses, et ne lui sont point reprochées, aussi y a-t'il une espèce de servitude volontaire qui ne peut jamais être blâmée : c'est celle où l'on s'engage pour la vertu. Tout le monde s'accorde en ce point, que si un homme s'attache à en servir un autre, dans l'espérance de devenir honnête homme par son moyen, d'acquérir la sagesse, ou quelque autre partie de la vertu, cette servitude n'est point honteuse, et ne s'appèle point une bassesse.

Il faut que l'amour se traite comme la philosophie, et que les lois de l'un soient les mêmes que les lois de l'autre, si l'on veut qu'il soit honnête de favoriser celui qui nous aime : car si l'amant et l'aimé s'aiment tous deux à ces conditions, savoir, que l'amant, en reconnoissance des honnêtes faveurs de celui qui l'aime, sera prêt à lui rendre tous les services qu'il pourra lui rendre avec honneur ; que l'aimé, de son côté, pour reconnoître le soin que son amant aura

pris de le rendre sage et vertueux, aura pour lui toutes les complaisances que l'honneur lui permettra ; et si l'amant est véritablement capable d'inspirer la vertu et la prudence à ce qu'il aime, et que l'aimé ait un véritable desir de se faire instruire : si, dis-je, toutes ces conditions se rencontrent, c'est alors uniquement qu'il est honnête d'aimer qui nous aime.

L'amour ne peut point être permis pour quelque autre raison que ce soit. Alors il n'est point honteux d'être trompé. Par-tout ailleurs il y a de la honte, soit qu'on soit trompé, soit qu'on ne le soit point : car si, dans l'espérance du gain, on s'abandonne à un amant que l'on croyoit riche, et qu'on reconnoisse que cet amant est pauvre en effet, et qu'il ne peut tenir parole, la honte est égale de part et d'autre. On a découvert ce que l'on étoit, et on a montré que pour le gain on pouvoit tout faire pour tout le monde. Et qu'y a-t'il de plus éloigné de la vertu que ce sentiment? Au contraire, si, après s'être confié à un amant que l'on auroit cru honnête homme, dans l'espérance d'acquérir la vertu par le moyen de son amitié, on vient à reconnoître que cet amant n'est point un honnête homme, et qu'il est lui-même sans vertu, il n'y a point de déshonneur à être trompé de la sorte ; car on a fait voir le fond de son cœur, on a montré que pour la vertu, et dans l'espérance de parvenir à une plus grande perfection, on étoit capable de tout entreprendre ; et il n'y avoit rien de plus glorieux que d'avoir cette passion pour la vertu.

Il s'ensuit donc qu'il est beau d'aimer pour la vertu.

C'est cet amour qui fait la Vénus céleste, et qui est céleste lui-même, utile aux particuliers et aux républiques, et digne de leur principale étude, qui oblige l'amant et l'aimé de veiller sur eux-mêmes, et d'avoir soin de se rendre mutuellement vertueux. Tous les autres amours appartiennent à la Vénus populaire. Voilà, ô Phèdre, tout ce que j'avois à vous dire présentement sur l'amour.

Pausanias ayant fait ainsi une pause (car voilà de ces allusions que nos sophistes enseignent), c'étoit à Aristophane à parler; mais il en fut empêché par un hoquet qui lui étoit survenu, apparemment pour avoir trop mangé. Il s'adressa donc à Eryximaque, médecin, auprès de qui il étoit, et lui dit : il faut, ou que vous me délivriez de ce hoquet, ou que vous parliez pour moi jusqu'à ce qu'il ait cessé.... Je ferai l'un et l'autre, répondit Eryximaque, car je vais parler à votre place, et vous parlerez à la mienne quand votre incommodité sera finie; elle le sera bientôt si vous voulez retenir votre haleine, et vous gargariser la gorge avec de l'eau. Il y a encore un autre remède qui fait cesser infailliblement le hoquet, quelque violent qu'il puisse être, c'est de se procurer l'éternument en se frottant le nez une ou deux fois... J'aurai exécuté vos ordonnances, dit Aristophane, avant que votre discours soit achevé. Commencez.

Ici finit la traduction du banquet de Platon par Racine.

FIN DU TOME CINQUIÈME.





